

AJE 9075
Robert Chauvelot

Visions d'Extrême-Orient

CORÉE - CHINE - INDOCHINE
SIAM - BIRMANIE

B.U. LETTRES NICE

TEL : 93.37.55.55

DATE RETOUR

B.U. NICE - LETTRES



D

092 2038099



ASE 9075

Visions d'Extrême-Orient

CORÉE — CHINE

INDOCHINE — SIAM — BIRMANIE

— Le confiant espoir, l'allégresse naïve
De croire que, plus loin, d'autres cieux, d'autres mains,
Donneront de meilleurs et plus chers lendemains,
Et que le bonheur est aux lieux où l'on arrive...

Comtesse DE NOAILLES.
(L'Ombre des Fours.)

55.-

Avec 37 planches hors
texte donnant 73 repro-
ductions

DE
EST

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Un grand politique : S. M. l'Empereur Ménélik II, Roi des Rois d'Éthiopie, conférence prononcée à l'École libre des Sciences politiques. — (Francis Laur, éditeur.) — *Épuisé.*

* *Pârvati*, roman de mœurs hindoues contemporaines (aquarelle d'Albert BESNARD). — (Albin Michel, éditeur.)

Un Roman d'Amour à Java (couverture illustrée en couleurs, d'après des miniatures originales javanaises), roman. — (Eugène Fasquelle, éditeur.)

* *L'Inde Mystérieuse*. Ses rajahs, ses brahmes, ses fakirs (couverture illustrée et frontispice en couleurs, d'après de vieilles miniatures indopersanes). — (Berger-Levrault, éditeurs.)

Le Japon Souriant. Ses samouraïs, ses bonzes, ses geishas (couverture illustrée par J. DE LA NÉZIÈRE et frontispice en couleurs, d'après une vieille estampe japonaise). — (Berger-Levrault, éditeurs.)

Oiseaux de Phare, roman. — (Albin Michel, éditeur.)

Iles de Paradis. Ceylan, Java, Tahiti (couverture illustrée par Lucien LANTIER, avec une carte planisphérique). — (Berger-Levrault, éditeurs.)

Gustave Flaubert et Alphonse Daudet, conférence prononcée à la Société des Conférences de Monaco. — (Imprimé à 100 exemplaires sur vergé à la cuve, aux armes de la Principauté, par la Société des Conférences de Monaco.)

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Le Terrible Navire, roman.

BERNADOTTE, *citoyen, maréchal et roi* (d'après une correspondance inédite).

* Ouvrages traduits en anglais et édités by The Century Co., 353, Fourth Avenue, New-York.



Studio G. L. Manuel Frères, Paris.

M. ROBERT CHAUVELOT

MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DES COLONIES

PROFESSEUR AU COLLÈGE DES SCIENCES SOCIALES DE PARIS

(Chaire d'Ethnographie.)

ROBERT CHAUVELOT

ASE 9075

Visions d'Extrême-Orient

CORÉE — CHINE

INDOCHINE — SIAM — BIRMANIE

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR,

27 ORNEMENTS ET LETTRINES

ET 80 PHOTOGRAPHIES



BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

PARIS — 136, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VI^e)

1928

COPYRIGHT 1927
BY BERGER-LEVRAULT, ÉDITEURS

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation ré-
servés pour tous pays

A
MADAME
LA COMTESSE DE NOAILLES
NÉE PRINCESSE ANNA DE BRANCOVAN
DONT LE GÉNIE LATIN
ILLUSTRE LA FRANCE
ET ENNOBLIT L'HUMANITÉ

R. C.



AVANT-PROPOS

JAMAIS, l'Extrême-Orient ne fut tant à l'ordre du jour !
Ses peuples sont en rumeur. Le souffle de la liberté passe sur eux. Quant au prestige moral et aux positions acquises de la Vieille Europe et de la Jeune Amérique, ils apparaissent, l'un et les autres, gravement menacés, sinon irrémédiablement compromis.

Mais, si la Chine du Nord et la Chine du Sud s'entredéchirent âprement, le bolchevisme semble avorter en Indochine française et l'heureux Siam continue à jouir paisiblement de son indépendance souveraine. Enfin, la Corée et la Birmanie, respectivement colonisées par le Japon et la Grande-Bretagne, demeurent absolument indifférentes aux conflits de l'Empire du Milieu.

Ces Visions d'Extrême-Orient viennent donc à leur heure.

La Corée, c'est une grande personne en enfance, une dynastie millénaire qui ne sait plus, qui ne peut plus se gouverner. Successivement conquise, au cours des siècles, tantôt par la Chine, tantôt par le Japon, le « Pays du Matin calme » et sa population de Mongols et de Toun-gouses sont de nouveau retombés sous la tutelle de l'Empire du Soleil Levant. Après un loyal essai de quinze ans, de 1895 à 1910, pendant

lequel le Japon, simple observateur, a scrupuleusement respecté la couronne et les libertés coréennes, la preuve a été faite, hélas ! de l'incapacité de ce trop vieux peuple péninsulaire à se diriger désormais, conformément aux mœurs politiques du vingtième siècle.

Sous l'action diligente des hommes d'État japonais qui ont été ses Gouverneurs Généraux, la Corée pacifiée est entrée dans la voie d'une étonnante prospérité économique. Son agriculture, son commerce, ses banques, son instruction publique, son hygiène, tout s'y est prodigieusement développé, sans que le pays ait perdu quoi que ce soit de son caractère ethnique et de sa couleur locale. Dans les écoles et les lycées de Gensan, de Fousan, de Pieng-Yang, de Séoul, de Tchémoulpo, les deux langues, coréenne et japonaise, sont traitées sur le même pied d'égalité. Il n'y a guère que dans les ports et quelques centres industriels, que la japonisation se fasse sentir. Est-ce pour cela qu'on a souvent, et justement, comparé l'action nipponne en Corée à notre action française en Algérie ?

Autre chose est la Chine, ou plus exactement les Chines, comme on dit : les Indes.

Il y a, en effet, quatre Chines qui ne se ressemblent pas, que des cloisons étanches séparent, et qui ne communiqueront jamais. Chine du Nord, mandchoue, confucianiste, qui regrette son empereur ; Chine du Sud, fétichiste, la seule ethniquement chinoise et de tendance républicaine ; Chine thibétaine, bouddhiste, ou plutôt lamaïste, d'idéal nirvânique ; enfin, Chine musulmane du Turkestan, Chine nomade de pasteurs, et aussi de pillards. Comment concilier entre elles des races aussi différentes ? L'âme du Céleste est, elle-même, si singulière, si contradictoire, surtout si hermétique... Au cours de mes trois séjours au « Pays du Milieu », j'ai rencontré, au Yunnan et dans le Setchouen, des missionnaires français, écrivant le chinois comme des mandarins, mais qui n'avaient jamais pu pénétrer jusqu'au tréfonds de cette âme chinoise. Étrange brouillamini de peuples qui ne parlent pas le même langage, mais peuvent lire respectivement leurs gazettes, grâce à l'idéographie

des mêmes caractères communs — chacune de ces quatre Chines n'en conservant pas moins ses affinités propres.

Que sortira-t-il de l'actuel conflit entre le Nord et le Sud? Nul ne le sait présentement. L'Extrême-Orient est un immense réservoir de races qu'il ne faut point comparer aux nôtres. Il serait vain, chimérique et fou de s'imaginer que ces Asiatiques compliqués vont s'accorder en quelques mois ou quelques semaines, comme nous autres, Européens, à Genève, tribunal arbitral de nos conflits. Hélas! la guerre est installée en Chine, et pour de longues années. Au surplus, qu'on se rassure : ce livre n'a d'autre but que d'évoquer des « Visions » pacifiques. Nullement des tableaux sanguinaires!...

Passons à l'Indochine française.

Bien des Gouverneurs Généraux s'y sont succédé depuis Paul Bert. Nul, pourtant, n'y a laissé de traces aussi durables que deux hommes d'État français qui ont nom : Paul Doumer et Albert Sarraut. C'est à eux, surtout à eux, que nous devons l'Indochine d'aujourd'hui.

Quand M. Paul Doumer débarqua en Cochinchine, au Cambodge, en Annam, au Laos, au Tonkin, tout y était à faire. Ni les dominateurs chinois (qui avaient pourtant occupé et pressuré ces contrées jusqu'au XV^e siècle de notre ère), ni les empereurs d'Annam (qui les avaient ensuite assez faiblement et mollement administrées) n'avaient jamais pu débroussailler l'intérieur du pays. Une jungle peuplée de sauvages!... Ce fut le tout premier chapitre du programme de M. Paul Doumer : triangulation, cartographie, amorcement des trois tronçons du réseau côtier annamite, construction du chemin de fer du Yunnan, fondation d'Hanoï, en tant que ville européenne, enfin assainissement de Saïgon et des autres cités. Quant à M. Albert Sarraut, deux fois Gouverneur Général de l'Indochine, il acheva scrupuleusement l'exécution du vaste programme de son prédécesseur, surtout au point de vue des routes, des canaux et des chemins de fer. Mais il sut faire également œuvre personnelle : Saïgon lui doit ses chantiers maritimes, son outillage moderne, en un mot

d'être devenu le quatrième port marchand de France. M. Albert Sarraut, sage argentier, réalisait en même temps des économies considérables sur le budget indochinois ; il fondait des écoles et enrichissait nos musées indochinois, tout en resserrant les liens d'amitié qui nous unissaient déjà aux souverains protégés de l'Annam, du Cambodge et du Laos.

Grâce à ces deux grands coloniaux, notre position en Indochine est, quoi qu'on ait pu dire, forte et inébranlable. Nous nous sommes fait craindre et respecter des indigènes ; mais nous nous en sommes fait aussi aimer. L'Annamite (je parle de celui qui n'est pas circonvenu ou soudoyé par les « destructeurs » de Moscou) se rend parfaitement compte du bienfait moral et matériel de notre protection pacifique et démocratique, surtout depuis que cet Annamite éduqué et instruit peut accéder, lui-même, aux hautes fonctions de l'administration et de la magistrature. Quant aux prétendues visées japonaises sur cette Indochine, elles ne reposent absolument sur rien. Ainsi que je l'ai exposé dans mon Japon souriant, le climat torride du Tonkin, aussi bien que du Cambodge, rebutterait inmanquablement les Japonais, Malais d'origine, mais devenus peuple nordique, dont l'émigration et l'acclimatation dans le Sud ne peuvent dépasser leur colonie de Formose, stade extrême. Chassons donc ces nuées !

J'en dirais tout autant du Siam qui, bien que tropical, doit à la... méfiance respective de la France et de l'Angleterre son statut national. Ce pays-là n'a rien, non plus, à craindre ; il est trop bien encadré. L'une et l'autre des deux grandes puissances alliées et amies qui en sont les immédiates voisines, ont senti le besoin, l'impérieuse nécessité de conserver à la dynastie de l'antique royaume thaï le rôle bienfaisant d'État-tampon qui, entre elles deux, écartait à jamais tout conflit.

Et voilà pourquoi le Siam est un royaume, et non une colonie.

Aujourd'hui, sous l'impulsion moderniste de son gracieux souverain, de ses hommes d'État et de ses diplomates, ce Siam intelligent et adapté est définitivement entré dans la voie du progrès et de la civilisation d'Eu-

rope. Quelle prospérité agricole et commerciale à Bangkok et partout, depuis qu'un chemin de fer rapide relie entre elles, d'une traite, les possessions malaises de l'Extrême-Sud siamois aux autres possessions laotiennes et chanes de l'Extrême-Nord! Bien mieux, ce royaume d'Asie, réputé insalubre et inaccessible, s'est lancé dans la carrière du tourisme rapide, pratique et confortable. Songez qu'on peut aller, en quarante-huit heures, de Singapour à Bangkok, en wagon-restaurant et sleeping, à travers la jungle où rugissent les tigres et barrissent les éléphants!

Et voici, pour terminer, la poétique et douce Birmanie. Conquise, elle aussi, définitivement, comme la Corée, elle a connu ses jours de gloire, pendant des siècles, sous la longue dynastie des Alompra. Profondément attachés aux dogmes orthodoxes du bouddhisme, ses empereurs régnaient, fastueux, indolents, sur un peuple insouciant, craintif et soumis. Mais l'Inde — ce terrible creuset où s'élaborent et bouillonnent toutes les races humaines — était proche. L'Inde... avec les Anglais! Trois guerres successives eurent vite raison de cette faible et charmante Birmanie. Et son dernier souverain, l'empereur Thébaou, alla finir ses jours dans une prison dorée de Bombay.

Cependant, la Grande-Bretagne, consciente et repentante de cette dépossession un peu brutale d'un roitelet, somme toute, inoffensif, réorganisa bientôt à grands traits son pays et en fit, en peu d'années, le plus grand producteur en riz de toute l'Asie. En même temps, les forêts de bois de tek, les mines de rubis et les puits de pétrole de l'ancien empire des Alompra entraient en pleine exploitation. Bref, la Birmanie d'aujourd'hui, bien que simple annexe des Indes, est devenue, grâce à ses occupants, un important facteur d'économie politique en Extrême-Orient.

Mais que cet Avant-Propos, un peu austère et nécessaire, n'effarouche point mes précédents lecteurs et lectrices de l'Inde mystérieuse, du Japon souriant et des Iles de Paradis!

Je leur donne ici l'assurance que ce quatrième ouvrage exotique ne fera pas mentir non plus son titre. On y trouvera des Visions, plutôt que des appréciations, « figures et choses qui passaient »... au cours de mes nombreux séjours et pérégrinations en Asie.

Quant à ma conclusion, elle reste la même que celle que j'ai donnée, en 1925, en réponse à l'intéressante enquête de M. François Berge, intitulée Les Appels d'Orient et parue ensuite en volume :

« Non, je ne pense pas que l'Occident et l'Orient — ni même l'Extrême-Orient dont j'ai fait surtout le terrain de mes études exotiques — soient complètement impénétrables. L'âme espagnole, depuis l'occupation de l'Andalousie par les Maures, justifierait, à elle seule, une inscription de faux contre le mot de Maeterlinck. Pas de lobe spécialement occidental ou oriental dans le cerveau humain, mais peut-être des lobes religieux, divergents, contradictoires? D'où antinomie de la chrétienté avec l'Islam, et vice versa.

« Péril oriental? Non, mais concurrence. Le Proche et l'Extrême Est peuvent peut-être enrichir notre culture occidentale au point de vue intellectualité pure, abstraction métaphysique, mais ne renouveleront en rien notre sensibilité. Le bouddhisme, lui-même, est-il autre chose qu'une douceur égoïste vers le Nirvâna?

« Je crois à une influence orientale susceptible de donner des résultats particulièrement heureux dans le domaine des arts et, partiellement, dans celui de la poésie. Mais, pour ce qui est de la philosophie, je fais les plus expresses réserves. Nous étudierons placidement les philosophies d'Orient, mais objectivement, sans pénétration, sans endosmose.

« L'Oriental se suffit de peu, et il est fataliste.

« L'Occidentale se crée sans cesse des appétits nouveaux, et il est déterministe.

« Il n'y a pas, là, fausses mais différentes valeurs. »

R. C.



CHAPITRE I

AU « PAYS DU MATIN CALME »



Il fut par un matin calme, extraordinairement calme, que je mis le pied, pour la première fois, sur la vieille terre des empereurs de Corée.

Je revenais de mon second séjour au Japon. La veille au soir, par une forte brise, j'avais quitté le port de Shimonoséki, jolie cité de troisième ordre, qui s'achemine assez rapidement vers ses 100.000 âmes, et dont le développement industriel, surtout sidérurgique, se manifeste de si saisissante façon.

Je me revois donc, débarquant à Fousan, avec ma femme, par cette fraîche et si *calme* matinée d'automne. Pas un souffle de vent ne remue le rideau de peupliers qui se dresse à la hauteur des collines encerclant la baie. Aux fenêtres des maisons, si chinoises d'architecture, pendent des étoffes et des linges, immobiles, nullement agités. Le long des rues, Coréens et Coréennes, vêtus de blanc, glissent sans bruit, comme des fantômes. Sur les places, encombrées de bœufs porteurs, des enfants courent et jouent, mais sans cris, sans éclats de rire. Bref, les deux seuls bruits qui me parviennent sont des chants de coqs lointains et quelques sons nasillards de trompes d'autos, rom-

pant inharmoniquement, par intervalles, le charme de cette paix matinale, auguste, inattendue...

Quel contraste avec la Chine turbulente, avec le *Japon souriant*!

Une sorte de tristesse, de résignation, ou d'ennui, semble planer sur cette ville de Fousan, dont le *havre* important est, depuis ces dernières années, l'objet d'une japonisation à outrance. Au point de vue outillage maritime, ce havre ne le cède en rien à celui de Tchémoulpo, autre port situé au nord-ouest de la Péninsule. C'est même une des choses qui me frappe dès mon embarquement dans cette agglomération de plus de 80.000 habitants, où je sais que le nationalisme coréen tient souvent ses secrètes assises. Irrédentisme vain, car — qu'on le veuille ou non — la Corée conquise est extrêmement prospère sous le protectorat japonais. C'est là un fait acquis contre quoi ne prévaut aucune revendication nationale ni sociale. Songez que la population totale de l'ancien empire, devenu colonie japonaise, est passée en seize ans de 10 millions à 17 millions d'habitants!

C'est à Séoul qu'il faut surtout aller pour échapper à cette japonisation qui, malgré ses bienfaits indiscutables, gâte parfois un peu le paysage et la physionomie des habitants du *Pays du Matin Calme*. Jadis, au temps des empereurs, Séoul était enclos dans une enceinte de 16 kilomètres de tour, faite de blocs de granit, enfermant des collines pierreuses où vivaient antilopes et léopards. La capitale était alors un fouillis de maisonnettes basses, aux angles retroussés à la *chinoise*, et que coupaient deux grandes artères, envahies par des baraques de toile. Là grouillait une populace en haillons et pouilleuse. Par contre, la partie septentrionale de la ville, au pied du mont Pouk-han, était réservée à l'Empereur. C'était le *Palais-Vieux* dont je viens d'admirer la porte monumentale délabrée, et qui fut abandonné par la cour en 1894. Non loin de là, s'élève le *Palais-Neuf*, lequel remonte à environ 1850, immense quadrilatère coupé par une succession de



SÉOUL (CORÉE)
PALAIS D'ÉTÉ DES ANCIENS EMPEREURS



PÊCHEURS CORÉENS
GUETTANT LE POISSON DEVANT DES TROUS DE GLACE

cours et de bâtiments sans grand caractère, sauf plusieurs beaux portiques et une collection de seuils en plan incliné et sculpté.

La véritable merveille architecturale de l'ancienne résidence impériale, c'est sans contredit le *Palais d'été* et son étang de lotus. Imaginez un vaste pavillon chinois à deux étages, au toit de tuiles polychromes, d'où la vue s'étend sur un petit lac tranquille, fleuri de lotus roses. Sur cette terrasse de rêve, les majestueux et oisifs empereurs venaient déguster leur thé en discutant savamment de belles choses futiles. Plus loin, d'autres ruines : celles de l'ancien palais de l'Impératrice, dont il ne reste plus grand'chose, si ce n'est un joli kiosque en bois, en plein parc dessiné à l'anglaise. Rien de tout cela, d'ailleurs, n'égale en charme et en mystère aucun de nos Trianons versaillais, où semble flotter encore le châle de Marie-Antoinette.

Mais parlons des Coréens de Séoul.

Ah ! ceux-là n'ont rien perdu de leur cachet ethnique et régional. Bien mieux, et plus durablement que dans les villes du littoral, ils ont conservé leurs vieux usages et leurs immuables costumes. Oh ! l'étrangeté que ce couvre-chef des hommes ! On dirait un petit chapeau de forme, un tube, un *gibus*. A proprement parler, c'est plutôt une cage à mouches en toile de crin, noire et transparente, emprisonnant le chignon masculin, noué au-dessus du crâne. La première impression qu'on éprouve à la vue de ces gentilshommes à barbiche et à moustaches retombantes, graves comme des Confucius et déambulant à pas comptés dans les rues, c'est une impression de fou rire. Bonshommes cocasses, qui, malgré le froid rigoureux, ne quittent jamais leur ample vêtement blanc et leur longue pipe à fourneau renflé. Quant à leurs femmes — souvent jolies, voire désirables — elles affectent l'aspect de Juives de l'Ancien Testament, portant sur la tête, en guise de voile, le manteau vert bordé de rouge, aux manches flottantes, absolument comme Rébecca à la fontaine, à cette différence près, toutefois, que ces Coréennes exposent paradoxalement à la vue

des passants les deux globes nus de leur poitrine, selon le cas, triomphants ou affaîssés...

— Que ce spectacle inusité ne vous choque point, Madame, dit en souriant, à ma femme, M^{gr} Mutel, évêque français de Corée. Car cet usage, chez nos Coréennes, n'a rien d'indécent en soi : il tire même son origine de l'allaitement maternel. Remarquez, d'ailleurs, que nos jeunes filles — aussi bien celles que vous croisez dans la rue que les miennes, je veux dire : les catéchumènes de la mission — ne montrent *jamais* leur gorge à découvert. Privilège strictement réservé aux mams d'ici. Mais entrez donc, je vous prie, dans notre parloir. Nous y serons mieux pour causer.

Quelle admirable figure d'apôtre que celle de ce missionnaire violet à barbe blanche ! Il y a des années qu'il évangélise ce pays froid et austère, forçant l'admiration de ses néophytes, des occupants japonais, enfin du gouvernement de notre République laïque, qui lui décerna, il n'y a pas bien longtemps, le ruban rouge.

Nous avons assisté, ce dimanche-là, à la fin des vêpres et au salut. Dans la nef de la cathédrale de granit venaient de retentir les voix frêles des *soprani*, soutenues par celles des ténors, des barytons et des basses, chantant les louanges du Seigneur. Et je vous assure qu'un respect soudain nous avait envahis à la vue de ce peuple jaune agenouillé, priant avec ferveur. Ah ! non, je n'avais plus envie d'en rire, de ces petits chapeaux burlesques !... Et l'exhibition des seins maternels des Coréennes ne me donnait plus de profanes distractions.

M^{gr} Mutel me dit encore :

— Saviez-vous que ces costumes blancs qui vous intriguent, et que tous et toutes portent, été comme hiver, remontent, à ce qu'on croit, à un exode des Hébreux, après la destruction du temple de Salomon ?

— Pas possible !

— Mais oui. Ceci ne doit point vous étonner. Les Hébreux étaient

agriculteurs et nomades. Ceux-là le sont aussi. Mais, après leur lente émigration à travers les hauts plateaux et les steppes de l'Asie centrale, ils ont bien fini par s'arrêter quelque part. Et cette Corée devint leur terre de Chanaan. Telle est, du moins, l'hypothèse de certains ethnographes et orientalistes. Hypothèse vraisemblable et logique. Car, je vous le demande, comment expliquer autrement ces vêtements blancs *en pays froid*, et, chez les femmes, le port sur la tête de ce manteau juif en guise de voile?...

En redescendant la colline sur laquelle est bâtie la Mission catholique française, je songe à l'extraordinaire destinée de ce peuple *mongolisé*, ni chinois, ni japonais, dont l'histoire remonte, peut-être, à l'Ancien Testament.

Il est vrai que l'influence du Japon sur ce « Pays du Matin Calme », devenu aujourd'hui colonie nipponne, ne date pas non plus d'hier. Dès le III^e siècle après Jésus-Christ, l'impératrice japonaise Zingou-Kogou conquiert la péninsule coréenne, les armes à la main. Puis, c'est l'indépendance, entrecoupée de révolutions et de coups d'État, jusqu'en 1392, date où un certain Taï-Tso, aidé par la dynastie chinoise des Ming, s'empare du trône et instaure en Corée la dynastie des Tsi-Tsien. Exactement deux siècles plus tard, en 1592, les Japonais prennent leur revanche sur les Chinois : le célèbre empereur nippon Taïko-Sama — véritable Napoléon d'Extrême-Orient — envoie en Corée une formidable armée qui occupe presque tout le pays et y fait reconnaître sa domination. En 1615, par traité, le port de Fousan tombe au pouvoir du Japon auquel, en outre, les Coréens s'obligent à payer un tribut annuel.

Au XVI^e siècle, la Chine, gouvernée par les empereurs tartares de la dynastie Mandchoue, impose une vassalité encore plus lourde à la Corée. De là datent à la fois le rapprochement des Coréens avec les sujets du Mikado et — trois siècles plus tard — l'origine et la genèse

véritables de la guerre sino-japonaise de 1894, ainsi que l'accord ou plutôt l'alliance avec le Japon, qui aboutit au traité de Shimonoséki (17 avril 1895), lequel sanctionna la pleine indépendance de la Corée et de son Empereur.

Pendant *quinze ans*, le Japon laissa ensuite la nation coréenne maîtresse absolue de son territoire. Ce n'est qu'après avoir constaté l'incapacité et enregistré la carence de ses dirigeants, que le Mikado est intervenu pour rétablir l'ordre sous la forme d'une occupation armée *pacifique*, destinée surtout à sauvegarder les intérêts des nationaux japonais. Puis l'aide amicale s'est transformée d'elle-même en un protectorat effectif — analogue au nôtre, au Maroc — pour aboutir à l'abdication de la dynastie et à l'annexion du mois d'août 1910. A la vérité, cette annexion continue à être le protectorat d'avant 1910, protectorat éclairé, libéral, nullement oppressif, dont le prince Ito fut l'âme. Cet éminent homme d'État japonais, qui s'intitulait, lui-même, modestement et sincèrement, « l'honnête courtier entre l'Extrême-Orient et l'Occident », avait étudié de longue date les divers systèmes d'administration coloniale britannique, française, néerlandaise, allemande, américaine et portugaise. Et, il y a déjà quelques années, il n'avait pas hésité à donner sa préférence au système colonial français, c'est-à-dire à notre administration indirecte d'Indochine — Cambodge, Laos, Annam — et à celle du Maroc.

Dès 1912, deux ans après l'annexion, le peuple coréen faisait montre de son loyalisme au moment où S. M. Yoshi-Hito, le regretté Mikado, succédait à son illustre père, l'empereur Moutsou-Hito. En effet, le 31 juillet 1912, à Kyoto, lors des fêtes magnifiques du couronnement, on remarquait, au premier rang de la Cour impériale, aux côtés des princes du sang, les représentants de Son Altesse Coréenne le prince Li, et un grand nombre de hauts dignitaires de la Péninsule, qui avaient spontanément tenu, en cette solennelle circonstance, à venir proclamer leur fidélité et leur gratitude au deux cent cinquantième



INSTITUTEUR COREËN ET SA FEMME



UNE JOLIE REPASSEUSE CORÉENNE

souverain de la dynastie qui règne, de temps immémorial, sur les îles et dépendances de l'Empire du Soleil-Levant. Ce même jour, en Corée, le couronnement était fêté à Séoul, la capitale, et dans les autres grandes villes du « Pays du Matin Calme ».

Trois ans plus tard, le 11 septembre 1915, Son Altesse Impériale le prince Kan-In — qui accompagna Son Altesse Impériale le prince héritier Hiro-Hito, dans son récent voyage en Europe — représentait le Mikado et inaugurait l'Exposition Industrielle de Séoul. L'Exposition dura exactement cinquante et un jours et compta 1.164.383 visiteurs, soit environ 22.831 par jour. Elle permit de constater que, depuis cinq ans d'annexion ou de protectorat effectif, les ressources agricoles de la région avaient *plus que doublé* en riz, coton, sucre de betterave, soies, porcelaines, tabacs et minerais. Depuis cette Exposition, qui fut un gros succès, l'effort colonial japonais s'est voué, plus spécialement, à l'accroissement du cheptel coréen et au reboisement des collines dénudées ou saccagées. Une statistique forestière de 1917 établissait déjà qu'en six ans on avait planté plus de 250 millions d'arbres dans toute la Péninsule. Mais on a fait mieux, depuis ! Rien qu'en 1923, 144.590.000 arbustes ont été plantés sur une superficie de 49.300 *chobu*.

Dans le même esprit de libéralisme et de générosité, le Gouvernement japonais a conservé au prince Li la même liste civile (de 1.500.000 yen) que lorsqu'il était empereur de Corée. Quant au Prince héritier, élevé au Japon depuis 1907 et élève de l'Académie militaire de Tôkiô, il a épousé en 1917 la princesse japonaise Masako, fille de Son Altesse le prince du sang Nashimoto. J'ajoute, en ce qui concerne les classes moyennes et les simples paysans, que le statut légal est désormais le même pour les Coréens que pour les Japonais. Ainsi, les Coréens bénéficient-ils, au point de vue statut personnel, de certains privilèges locaux fort avantageux, ne serait-ce que par le fait de cette circulaire d'août 1915, reconnaissant la valabilité des mariages entre Coréens et Japonais — et réciproquement.

Dans le domaine de l'enseignement, de sérieux efforts ont été faits pour maintenir et même développer la langue du pays, tant dans les écoles officielles que dans les écoles libres du soir. La gendarmerie, la police et les autres corps constitués comptent aujourd'hui plus de 3.000 nouvelles associations, ce qui permet à l'idiome coréen, très proche parent du japonais, de croître pour le plus grand bien des affaires et de l'Administration, laquelle requiert de tous ses employés la pratique des deux langues sœurs.

Parlons hygiène.

Tout était à faire en Corée. Trois Gouverneurs généraux du Protectorat — maréchal comte Téraoutsi, maréchal comte Hasegawa et vicomte Saïto — ont veillé avec un soin jaloux à ce que les hôpitaux, sanatoria, maternités, lazarets, léproseries, y fussent du dernier cri et du dernier confort. A cet égard, la Corée dame de beaucoup le pion à Formose, autre colonie nipponne. Il est vrai que le climat y est plus sain, que les épidémies y sévissent avec moins d'intensité. Sans préjudice du contrôle sévère exercé par les autorités en matière d'opium, de morphine et de cocaïne. D'autres progrès ont été réalisés aussi en matière de police, notamment l'adoption et la généralisation des mesurations et des impressions digitales de notre système Bertillon. La pisciculture et les pêcheries sont maintenant strictement réglementées dans tout le Protectorat, de même que les haras et l'accroissement du cheptel. A ce propos, de très énergiques mesures ont été prises ces dernières années pour enrayer la peste bovine. C'est à quoi s'est encore employé, tout récemment, et avec un zèle et une activité infatigables, M. Shimo-Oka, l'éminent superintendant civil de la Corée.

D'autre part, tandis que l'Administration japonaise améliorait les ports de Fousan et de Tchémoulpo, y creusait des cales sèches et y installait des chantiers navals, le service des Ponts et Chaussées y développait un peu partout le réseau des routes, des voies ferrées et des

ponts. Les mines, non plus, ne restaient point inactives : des prospections mettaient à jour une grande quantité d'or, de charbon, de fer, de cuivre, de zinc, de graphite et de tungstène, actuellement en plein rendement. Même la houille blanche était sérieusement repérée et utilisée pour les besoins des industries locales et des arts nationaux. Ainsi se sont spécialement perfectionnés et étendus, dans toute la Péninsule, le tissage, la vannerie, les porcelaines, en même temps qu'une Commission archéologique assurait scrupuleusement la conservation des monuments publics.

Le temps n'est donc plus de dire, sous le règne de Sa Majesté le mikado Hiro-Hito :

— Pauvre et douce Corée!...

... Mais :

— *Riche et forte* Corée!



UN MÉNAGE MANDCHOU



MOUKDEN (MANDCHOURIE)
VUE GÉNÉRALE



CHAPITRE II

MOUKDEN, CAPITALE MANDCHOUÉ



On ne peut pas dire que Moukden, sous l'actuel protectorat japonais, ait complètement perdu son cachet d'antan.

Il en est de Moukden ce qu'il en est de Séoul, ancienne capitale de l'Empire de Corée, totalement tombé, lui, sous la domination nipponne. Or, Séoul, malgré son nouveau nom de Keijo, demeure, je l'ai dit, encore profondément coréen d'aspect, de traditions et de mœurs. C'est une des qualités du Japon — lorsqu'il est appelé à administrer un autre pays — de le faire avec un tact et une discrétion extrêmes. Il est entendu qu'en surface le vernis administratif est entièrement japonais; mais le bois du meuble, si je poursuis cette comparaison empruntée à l'ébénisterie, reste scrupuleusement « bois des îles », avec toutes ses propriétés originelles.

Tel, aussi, le cas de cette Mandchourie, placée sous le protectorat et le contrôle de l'Empire du Soleil-Levant, depuis 1905, de par les stipulations du Traité de Portsmouth. Région intermédiaire entre la Sibérie et la Chine, elle dépend géographiquement de l'Empire du Milieu, mais n'est, comme la Corée, qu'une annexe politique et commerciale du Japon, jouant également le rôle de glacis militaire et stra-

tégique, au cas d'invasion chinoise ou russe. Si cette Mandchourie n'a rien perdu de sa couleur locale, elle le doit principalement à sa population hétéroclite d'environ 17 à 19 millions d'habitants, composée de Tounghouses, de Bouriates, de Mongols et de Chinois. Avec sa sagesse, le Gouvernement du Mikado a laissé à toutes ces tribus d'origine tartare leurs libertés essentielles et leur *modus vivendi* d'autrefois.

Chose curieuse! les Mandchoux, fondateurs de l'ancienne dynastie impériale chinoise, à Pékin, semblent s'accommoder fort bien, aujourd'hui, de la domination étrangère. De conquérants qu'ils étaient, ils sont devenus conquis. Mieux encore que les Coréens, ils semblent s'être résignés au fait accompli, sans doute parce que la notion de la patrie et de son intangibilité flotte encore bien obscurément dans les cerveaux épais de ces peuplades. Et puis, combien y a-t-il exactement de Mandchoux en Mandchourie? — guère plus de 700.000, au dire des dernières statistiques. Dans ces conditions, je vous le demande, que peut une si petite minorité ethnique contre l'ordre des choses établies?... Quant au reste — Tounghouses, Bouriates, Mongols, Chinois, — cela leur est absolument indifférent, aux uns et aux autres, d'être gouvernés par un mandarin à bouton de cristal ou par un général nippon. L'essentiel, à leurs yeux, n'est-il pas que le pays soit mis en valeur?

C'est à quoi les Japonais s'emploient, aujourd'hui, de leur mieux.

La Mandchourie est, en effet, appelée à devenir bientôt un grand producteur de céréales, grâce aux alluvions du Soungari, qui fertilisent les immenses plaines de sa partie orientale, où poussent le sorgho, le coton, le millet, l'indigo, le haricot *soja*, sans oublier le *ginseng*, cette plante dont les Chinois font si grand cas en médecine. Le cheptel s'y développe peu à peu; mais on sait que les occupants actuels, à l'encontre des Célestes, sont presque exclusivement ichtyophages, et, par conséquent, ne s'intéressent que faiblement aux questions d'élevage bovin, ovin et porcin.

Au temps de l'influence russe, le pays n'était guère exploité, sauf quelques coupes de bois dans les forêts de bouleaux, de chênes et de noyers. Les Moscovites s'y livraient aussi à la chasse aux animaux à fourrure; mais ils n'avaient encore tiré aucun parti des richesses minières du sous-sol mandchou. De nos jours, les Japonais se sont attaqués aux gisements de houille, de plomb, de cuivre et de soufre, en même temps qu'ils traitent les sables aurifères. Dans le domaine industriel, ils ont créé un peu partout des minoteries et raffineries de sucre de betterave, tous produits que transportent leurs deux lignes de chemins de fer : celle qui va de Moukden à Séoul (Keijo) jusqu'au port coréen de Fousan, et celle qui va de Lin-Yu à Sin-Men-Ting, Kharbine et Vladivostock.

Moukden, que j'ai visité juste à la veille de la guerre, m'a laissé d'impressionnants et durables souvenirs.

C'est une cité d'aspect extrêmement chinois, aux *yamen* surmontés de tuiles en faïence multicolore, et aux nombreux portiques à trois arches, précédant d'anciens palais désaffectés. Citerai-je les noms des principaux monuments de cette ville, restée encore si tartare?... Quand on a vu le temple de Suseiden et la tour d'Hakouto, je crois bien qu'on a contemplé à peu près ses plus typiques édifices. C'est plutôt le fourmillement de sa population, dans ses larges artères, qui doit retenir l'attention du passant.

D'énormes enseignes bariolées pendent au-dessus des boutiques, indiquant la spécialité de chaque marchand. Sur la chaussée circulent des véhicules étranges, attelés tantôt d'un cheval étique et d'un veau, tantôt d'un mulet et d'un âne. Poussons plus loin. Regardons. Écoutons... Des bruits de clochettes; des voix criardes qui se disputent dans une atmosphère empestée (déjà le commencement de l'effroyable saleté chinoise!); de hautes femmes, non point fardées, mais outrageusement peintes, dont le bassin, aux cuisses énormes, est enfermé

dans un pantalon qui vient mourir sur les petits pieds ridicules; des Mongols à natte pendante ou à natte enroulée sur le crâne; des brouettes qui grincent... Voilà Moukden, au sortir de la gare, un peu avant l'arrivée à l'hôtel japonais Yamato! Comment ne pas être aussitôt pris, empoigné, grisé, par ce décor, par cette ambiance si extrême-orientale?

Mais après avoir un peu musardé dans les ruelles, nous avons hâte, ma femme et moi, de gagner en pousse-pousse (mode de locomotion dont nous raffolons) l'ancien palais impérial, situé à quelques kilomètres de là. A cet effet, nous hélons deux légers véhicules à deux tireurs, l'un dans les brancards, l'autre derrière la carrosserie. Le crépuscule n'est pas tout à fait tombé quand nous arrivons dans l'ancienne demeure du Fils du Ciel, entourée d'une imposante enceinte crénelée. Visite un peu hâtive, parce qu'on n'y voit plus très clair. Mais j'ai le temps d'admirer de beaux seuils sculptés, une collection de potiches de premier ordre, quelques vieilles peintures et divers bibelots de prix. Nous sortons du palais impérial par les jardins de la Porte de l'Est, pour gagner, par un raccourci, l'ancienne ligne de tranchées creusées pendant la guerre russo-japonaise.

Malheureusement, les tireurs de pousse, qui bredouillent un incompréhensible anglais, se trompent de route. Visiblement, ils nous emmènent aux quatre cents diables. L'obscurité s'accroît. Nous ne sommes pas positivement rassurés de rouler en pleine campagne avec ces quatre Mandchoux inconnus, loin de toute protection japonaise, c'est-à-dire *civilisée*. Mais, faisant contre fortune bon cœur, nous insistons auprès de nos tireurs pour qu'ils nous conduisent sur l'emplacement du célèbre champ de bataille. Pour me faire mieux comprendre d'eux, je prononce les noms de Kuroki, Oku, Nogi, du côté nippon, et de Kouropatkine, du côté russe.

Dieu soit loué! Ils ont compris. Les noms de ces illustres généraux ont tout de même réagi dans leurs cervelles primitives. Et les voici



MOUKDEN — TEMPLE DE SUSEIDEN



UNE RUE A MOUKDEN

tous quatre virevoltant sur place et nous entraînant à toute vitesse dans une autre direction que j'espère être, cette fois, la bonne. La nuit est tout à fait tombée, quand nous arrivons enfin sur le lieu historique de la grande bataille de Moukden. Mais Seigneur ! que nous sommes fourbus, moulus, brisés par les heurts et les chaos de cette course éperdue sur un des terrains les plus accidentés que j'aie vus de ma vie !

Et, tout à coup, c'est la catastrophe !

Un cri m'échappe, à la vue du premier véhicule, transportant ma femme, qui vient de s'engouffrer et de disparaître soudain dans le sol. Une seconde après, je la rejoins également dans le même trou, je veux dire dans la même tranchée, construite par les Moscovites. Quelle chute ! Tout a sauté en l'air avec nous : nos ombrelle et canne, nos guides Cottreau, nos plaids, ma jumelle prismatique, mes deux appareils à photographies... Mais, le miracle, c'est* que rien de tout cela n'est brisé, ni déchiré, ni endommagé et que nous-mêmes — par quelle intervention providentielle ? — nous nous relevons simplement étourdis mais sans *aucune* contusion.

.
Moralité de tout ceci :

Si jamais vous visitez Moukden et faites un pèlerinage à son champ de bataille, n'attendez pas que le soleil couchant ait disparu de l'horizon.

Car, sur cet horizon, flotte désormais le fier et héroïque drapeau du Soleil-Levant.

Et la collision de ces deux astres — couchant et levant — pourrait bien aussi, qui sait, vous être pareillement fâcheuse...



CHAPITRE III

AU PIED DE LA GRANDE MURAILLE



EST à Chan-Haï-Kouan, à mi-route de Moukden et de Pékin, que je me suis trouvé pour la première fois en contact avec la Grande Muraille.

En étendue, cette enceinte dépasse, et de beaucoup, toutes celles que nous devons aux conquérants et aux constructeurs de l'antiquité : Mur de Sésostris qui, d'Héliopolis à Péluse, défendait l'Égypte contre les invasions des Arabes; Mur de l'Isthme, devant Corinthe; Mur Médique qui, de l'Euphrate au Tigre, séparait la Babylonie de la Mésopotamie; Rempart de Trajan dont nous retrouvons encore les traces entre Danube et Mer Noire; Mur d'Adrien, long de 125 kilomètres, entre Angleterre et Écosse; enfin Mur de Septime Sévère, également en Grande-Bretagne, à 130 kilomètres au nord de celui d'Adrien.

Par ses proportions formidables, la Grande Muraille de Chine, qui s'étend sur une longueur de 2.400 kilomètres, éclipse toutes les circonvallations qui l'ont précédée. C'est en l'an 247 avant Jésus-Christ qu'elle fut construite par l'empereur Tsin-Chi-Hoang-Ti, de la quatrième dynastie Tsin, persécuteur des lettrés de l'école confucéiste. Elle avait pour but de défendre la Chine Septentrionale contre les

invasions des Tartares mandchoux. Elle se compose d'une haute et épaisse maçonnerie crénelée, flanquée de poternes et de bastions, également crénelés. Sa terrasse est suffisamment large pour permettre à deux voitures de s'y croiser. Aux temps des empereurs Tsin, cette terrasse servait de chemin de ronde aux fantassins et aux cavaliers de garde; quant aux bastions, ils constituaient, pour les guetteurs, d'excellents observatoires, d'où ceux-ci pouvaient, de très loin, signaler l'approche de l'ennemi.

Aujourd'hui, cette Grande Muraille — véritable serpent qui déroule à perte de vue ses anneaux sur les montagnes, les précipices et les ravins — ferait sourire nos artilleurs et nos sapeurs. Quelques obus de notre petit 75 en auraient raison en quelques minutes. Mais, à l'époque où les Asiatiques se battaient à coups de sabre, de lance, de flèches et de pierres, à l'époque des archers et des frondeurs, on conçoit ce que cette succession ininterrompue de remparts pouvait représenter de résistance à l'assaut des Mongols, Tartares ou Mandchoux.

Il ne faut pas manquer de s'arrêter à Chan-Haï-Kouan, parce que, précisément, cette Grande Muraille y aboutit jusqu'à la mer. La bourgade, en soi, n'a rien de bien piquant ni de très caractéristique; mais elle offre, aux yeux qui savent voir, un décor miraculeusement conservé d'ancienne forteresse chinoise. D'abord, ce mur, en briques, à créneaux, le même que celui qui sert d'enceinte à Pékin; ensuite ces pavillons carrés, aux doubles toits de tuiles, recourbés, affectés, jadis, aux corps de garde des troupes impériales. Et j'allais oublier les vieux temples, les vieux *yamen*, près desquels veillent des lions et des dragons de pierre, placés à droite et à gauche des seuils en plans inclinés.

Le nom de Chan-Haï-Kouan est lié — pour toute notre existence, à ma femme et à moi — à une anecdote étrange et un peu effrayante que je veux vous conter.

C'était le soir même de notre arrivée au pied de la Grande Muraille.



AU PIED DE LA « GRANDE MURAILLE »



PÉKIN — VUE PRISE EN AVION

Nous venions de contempler son profil sombre, se détachant en silhouette sur un ciel incandescent.

Rentrés dans l'auberge (le mot hôtel, ici, serait une *galéjade...*), nous récapitulons tous deux nos souvenirs, nos impressions, nos sensations de la journée. Comme nous étions loin de toute civilisation européenne, dans ce coin perdu, si strictement chinois!... Et puis, dans l'après-midi, un missionnaire nous avait un peu terrifiés, dans le compartiment de l'express de Moukden, en nous décrivant certaines atrocités commises par les Boxers.

— Oui, nous disait-il, avec cette sereine résignation chrétienne des évangélisateurs d'Extrême-Orient, il faut être perpétuellement sur ses gardes dans ce pays. On n'y est jamais sûr de rien, ni de personne. Cependant, sachez que les Boxers n'ont rien inventé. Bien avant eux, les supplices et les tortures des bourreaux de l'Ancienne Chine dépassaient déjà en raffinement tout ce que vous pourriez imaginer.

Et le bon missionnaire, de nous citer quelques-uns de ces supplices.

Supplice de la *brique*, qui consiste à pendre le condamné au-dessus d'un amas de briques plates, très minces, que le bourreau enlève, « une à une », sous les orteils crispés du pendu, quitte à les replacer avec une tendresse touchante, dès que le moribond va passer de vie à trépas, ceci pour que le petit jeu se prolonge...

Supplice des *sept couteaux*. Dans une corbeille se trouvent sept couteaux sur le manche desquels est écrit une des parties du corps humain : yeux, nez, bouche et dents, cœur, mains, pieds, tronc. Le bourreau brouille ces couteaux dans la corbeille, en prend un au hasard, le jette sur le sol, la pointe fichée dans la terre. Ainsi du second, du troisième et des autres. Après quoi, l'on n'a plus qu'à suivre l'ordre du programme. Généralement, les parents du supplicié corrompent le bourreau (chose aisée en Chine) et obtiennent de lui que le premier couteau planté en terre porte sur son manche la mention *cœur*. Le

bourreau, après avoir enfoncé la lame dans cet organe essentiel, n'en continue pas moins patiemment sur un cadavre l'œuvre de torture qui lui est confiée. Petite dérogation, me direz-vous!... Mais les rites n'en sont pas moins observés, et, en Chine, il n'y a que les rites qui comptent.

Supplice, enfin, de la *chaux vive*. Le plus épouvantable, le plus cauchemardant de tous! Le condamné, après lecture de la sentence, a été courtoisement invité par le juge à absorber un confortable repas, très *épicé*, ce qui lui donne soif et le fait boire abondamment. Après quoi, ledit condamné est amené dans un cul de basse-fosse à ciel ouvert, et attaché par des cordes à un poteau. Le bourreau et ses aides comblent la cavité de chaux vive bien sèche, puis ils s'en vont quand tout a été bien tassé autour du malheureux, dont, seule, la tête émerge du sol.

C'est tout.

Et comme je demandais alors au religieux ce qu'il pouvait bien advenir du supplicié, il me répondit en baissant la voix, avec un frisson subit sur les épaules :

— Comment, vous ne devinez pas? Mais je croyais vous avoir dit que le condamné avait beaucoup mangé et surtout *beaucoup bu*... Alors, vous comprenez... Bientôt, un impérieux besoin... Le liquide expulsé par lui mouille aussitôt la chaux vive... Et le martyr périt, peu à peu, *brûlé vif* par sa propre miction. Imaginez-vous quelque chose de plus abominable que cette torture-là!

...Non, ni l'Inquisition, ni la Sainte-Vehme, ni les juges fiscaux de l'Italie des doges et des podestats n'ont rien inventé de cette *...qualité-là*!

Mais revenons à ma petite anecdote angoissante.

Sept heures du soir, à Chan-Haï-Kouan.

Décidément, il fait bien froid dans cette auberge perdue, tenue par un Chinois qui bredouille difficilement quelques mots d'anglais.

Je suis descendu pour demander à l'aubergiste de ranimer un peu le feu de bois qui meurt dans notre chambre, car nous sommes réellement transis. Puis je laisse ma femme devant la table, à sa correspondance; et je m'en vais jusqu'à la poste pour y déposer quelques lettres pressées.

Une demi-heure s'écoule. Quand je rentre dans ma chambre, j'aperçois ma chère et intrépide compagne pâle, défaite, affalée dans un fauteuil et respirant avec difficulté un flacon de sels.

— Mon Dieu ! que s'est-il donc passé ?

Et elle m'explique la raison de sa frayeur.

Un court-circuit venait de plonger la pièce dans une demi-obscurité : seules, les braises de la cheminée éclairaient un peu le plancher, de leur lueur rougeoyante. De la table où ma femme écrivait sa lettre — et qui faisait presque face à la porte — elle entendit, dans le couloir, deux voix qui chuchotaient. Le bouton de sa porte tourna alors avec une infinie précaution; et le battant en fut lentement entre-bâillé... Une main jaune, aux ongles longs, armée d'une lourde tige d'acier apparut, suivie bientôt d'un bras, d'une épaule et d'une face grimaçante. A pas feutré, une ombre entra dans la chambre, sur la pointe des pieds, et se dirigea vers...

Vers l'âtre, tout simplement.

Le pseudo-tortureur chinois n'était qu'un inoffensif coolie bien stylé qui, armé d'un tisonnier, venait ranimer le feu, et qui, du même pas feutré, s'éclipsa sans mot dire.

.....
Aujourd'hui, cette anecdote nous amuse encore extrêmement, ma femme et moi, comme elle a dû vous amuser, vous-mêmes.

Avouez pourtant — je m'adresse surtout, ici, à mes lectrices — avouez pourtant que vous auriez eu peut-être, aussi, la *chair de poule*.



CHAPITRE IV

LES SPLENDEURS DE PÉKIN

LA couleur locale, en Extrême-Orient, est généralement pleine de charme et de saveur; mais elle comporte aussi, parfois, ses inconvénients — disons même ses désagréments.

D'abord, les *alertes* du genre de celle que je viens de conter, dues surtout au sentiment d'insécurité qui vous oppresse. Ensuite, l'inconfort, la saleté, les mauvaises odeurs, les cris, l'agitation nocturne, toutes choses qui surprennent l'Européen, même bon voyageur, qui le déconcertent, auxquelles il s'habitue difficilement. Aussi cet Européen éprouve-t-il une véritable sensation de joie, de détente et d'apaisement lorsqu'il se retrouve brusquement transplanté en pleine civilisation d'*Extrême-Occident*.

C'est notre cas, à Tien-Tsin.

Il n'y a pas à dire : elles ont du bon, ou plutôt elles en avaient, ces concessions française, britannique, américaine, allemande, italienne, de Tien-Tsin, où nous venons d'errer sans but bien défini, pendant des heures. Ah! qu'elle est rassurante, cette banque, surpeuplée de dactylos qui pianotent, et où nous venons de toucher un chèque! Et ces rues droites, pavées de bois, bordées de jolies maisons, de style appro-

prié à leur concession ! J'en arrive même à reconnaître une certaine beauté à ce monument commémoratif lourd, épais, massif, qui s'érige en pleine concession allemande. Il s'agit d'une statue colossale — naturellement ! — représentant un guerrier du Moyen Age, sorte de Siegfried armé, casqué, cuirassé, tenant de la main droite une rapière, et s'appuyant, de la gauche, sur un gigantesque bouclier. Évidemment, ce bonhomme en bronze, coulé sans doute à Düsseldorf ou à Leipzig, n'est pas absolument dans l'ambiance asiatique ; mais il vous a un air d'Europe plutôt tranquillisant, en tous cas susceptible d'inspirer aux Jaunes d'ici la crainte et le respect des *Diabls blancs*.

De la couleur locale, si j'en veux, je n'ai pas besoin d'aller bien loin pour en trouver, dans ce Tien-Tsin chinois d'un million d'habitants, muré, aux maisons basses, aux ruelles sinueuses et malpropres, où fourmillent, pêle-mêle, bêtes et gens. Pourtant, Tien-Tsin n'a rien d'une ville artiste : c'est même exactement le contraire, autrement dit, une grande cité purement commerçante, qui importe ses fils de coton du Japon, ses cotonnades des États-Unis, et son pétrole de Russie, ou encore un vaste entrepôt d'où partent, pour l'exportation et le transbordement sur Changhaï, peaux, fourrures, laines et poils de la Chine du Nord. Il y aurait bien à visiter, également, ces immenses magasins de sel et de céréales, destinés aux provinces du Péchili et du Chan-Si ; mais j'ai mieux à faire, aux environs mêmes de Tien-Tsin, dans sa banlieue qu'on appelle encore la *Plaine des Tombeaux*.

On sait le respect et le culte fanatique des Célestes pour leurs morts. C'est dire quelle fut là-bas l'indignation générale, lorsque le réseau ferré qui va de Tien-Tsin à Pékin se fraya sa route à travers les milliers de cercueils, enterrés presque à fleur de terre. Tous les Chinois, ici, crièrent au sacrilège...

Je me demande, en parcourant en auto cette *Plaine des Tombeaux*, comment ces mêmes Chinois concilient leur vénération pour les dépouilles de leurs ancêtres avec ce désordre et cette négligence que je



PÉKIN — PORTE DE L'EST



PÉKIN — TEMPLE DU CIEL

constate partout autour de moi? Où que je porte les yeux, ce ne sont que sépultures ouvertes, béantes, au ras du sol. De ces fissures s'échappent des planches disjointes, exhalant souvent une odeur méphitique. Ailleurs, dans des fossés, des cercueils flottent pour ainsi dire au gré des flaques qui glougloutent, les unes dans les autres : bières que les récentes inondations des lacs Ta-Ho et Ta-Po ont exhumées et transportées jusqu'ici. Spectacle macabre, certes. Mais on s'habitue vite à tout, en Chine.

... Lamentable plutôt que lugubre, cette *Plaine des Tombeaux*.

Quel monde que ce Pékin où je viens enfin d'arriver!

Oh! je me rends bien compte que les quinze jours que je vais lui consacrer ne m'en donneront qu'une idée approximative. Il me faudra y revenir ensuite, une seconde ou même une troisième fois, comme je fais toujours partout en pays exotique. Essayons, cependant, d'en décrire, en quelques raccourcis, les inconcevables splendeurs, ou plutôt les impressions premières.

Imaginez trois énormes quadrilatères, rentrant presque les uns dans les autres. Au centre, la Ville impériale — ou plutôt ex-impériale — elle-même enfermée dans la Ville tartare, encore appelée Ville Rouge; puis la Ville chinoise, troisième quadrilatère, au sud de la ville tartare, le tout entouré de murs et de remparts percés de portes.

Sans guide, on se perd très facilement dans Pékin. Et puis, il y a des endroits dangereux (comme à Canton), où il vaut mieux ne pas aller. Je me souviens d'une fausse direction, suivie au cours d'une promenade en pousse-pousse, en suburb, et qui me fit tomber en plein combat singulier dans la rue. Sur une petite place, sous l'œil paisible de deux *policemen* chinois en uniforme, quatre individus, le torse nu, se taillaient congrûment le buste à coups de couteau. La chose se passait en plein jour, en présence d'un attroupement considérable. A la vue de nos pousse-pousses, un des policemen, s'avançant vers nous,

intima à nos tireurs l'ordre de rebrousser chemin aussitôt. Spectacle sanglant peu fait pour des « Diables d'Occident ». Qui sait si ce ruissellement pourpre sur les quatre bustes couturés de blessures n'aurait pas donné à cette populace certaines idées sur nous ?...

Décidément, le policeman avait eu raison : mieux valait peut-être nous en aller.

Une des toutes premières choses que le voyageur, à peine arrivé à Pékin, brûle de connaître : c'est le *Temple du Ciel*.

Pourquoi ?

Écoutez ceci, qui n'est pas une légende.

Jadis, il y a quelque soixante-dix ans, l'Empereur ne manquait jamais de se rendre, dès le début de l'année, à ce *Temple du Ciel*. Construit sous le règne de Kien-Loung, l'édifice n'est, à proprement parler, qu'une superposition de trois terrasses en marbre blanc, entourée d'une balustrade et d'un grand nombre de piliers. La cérémonie se passait toujours le matin. Elle consistait en une sorte d'entretien à haute voix entre le Fils du Ciel et son... Père, c'est-à-dire : le Ciel. En présence de la cour, des mandarins, des prêtres, l'Empereur, selon les rites, rendait au Ciel compte de son administration impériale et humaine, au cours de l'année qui venait de s'écouler. Quel symbole !

Encore aujourd'hui, alors que la Vieille Chine achève de s'en aller, ces trois terrasses circulaires n'ont rien perdu de leur majesté d'antan. Mais elles ne sont plus que le témoin muet d'une chose qui est morte, qui a disparu, qui s'est enfuie, pour faire place à l'esprit nouveau.

Je me souviens de ma stupeur à l'aspect des trois disques blancs, ou des trois plates-formes blanches, que l'on m'assurait être le *Temple du Ciel*... Je n'en revenais pas !... Je m'imaginai tellement autre chose, c'est-à-dire un temple classique recouvert d'un toit, comme j'en avais tant vu, en Asie. Je savais les Chinois originaux, baroques, excentriques et même paradoxaux ; mais je n'aurais jamais supposé que leur

manie de ne jamais rien faire comme le reste des autres hommes pût les pousser à une gageure pareille.

Maintenant que j'ai franchi un des portiques de marbre blanc servant d'accès à la piste, à l'arène, si j'ose dire, maintenant que je gravis les marches des trois escaliers menant au sommet de cet étrange observatoire, maintenant seulement je comprends la beauté, la philosophie, la poésie de ce sanctuaire allégorique. Ramassé, aplati, comme écrasé par sa masse sur le sol, il donne l'impression d'être une sorte de pylône de lancement, d'où l'humble prière des hommes s'élancerait vers ce ciel auquel il est dédié.

Comment ces Chinois, après une trouvaille pareille, ont-ils pu commettre ce que j'appellerai leur bévue, leur faute de goût d'*en face*? Vis-à-vis de ce *Temple du Ciel*, de l'autre côté de l'esplanade, ils ont aménagé leur... Chambre des Députés républicaine sur un terre-plein constitué par trois terrasses de marbre blanc, exactement identiques à celles du *Temple du Ciel*, entouré de la même balustrade et des mêmes piliers. La seule différence qu'il y ait avec le monument sublime jailli du cerveau de l'empereur mandchou Kien-Loung, c'est que les démocrates de la jeune république ont eu la précaution de recouvrir leur parlote d'une toiture parfaitement inesthétique et ridicule.

Alors que le Fils du Ciel, pour converser avec son auguste Père, ne répugnait point d'exposer sa personne au vent, à la pluie, à la grêle, ou à la neige, Messieurs les Députés chinois — à défaut de s'être alloués, eux-mêmes, pour eux-mêmes, comme chez nous, 42.000 taëls d'émoluments annuels — se refusent absolument à contracter un fâcheux rhume ou coryza, au cours de leurs discussions et amendements parlementaires.

...Contraste si violent entre cet *Hier* et cet *Aujourd'hui*, que je manque de pouffer de rire au nez des factionnaires, sous les étendards entrecroisés de ce Palais-Bourbon pour magots en pain d'épices !

Est-ce une illusion de mes sens? Mais Pékin m'apparaît, chaque jour, beaucoup plus « Versailles » que Paris...

Capitale, soit, mais surtout capitale de souvenirs. Sa population, jadis, de plus de deux millions d'habitants, n'est-elle pas tombée aujourd'hui à environ 1.300.000 âmes? De ce fait, elle vient après Changhaï et Han-Kéou, qui dépassent, chacune respectivement, un million et demi d'habitants.

Mais Pékin n'en demeure pas moins la *plus belle chose* qui soit en Chine. Seulement, pour s'en convaincre, pour bien se persuader de sa grandeur déchue aussi bien que de sa splendeur survivante, il ne faut marchander ni son temps ni sa peine, quand on en entreprend la visite lente et minutieuse.

Ce qui frappe et surprend avant tout le voyageur, à Pékin, c'est la disproportion qui existe entre les terrains vagues et les terrains bâtis. Montez sur un des remparts de cette enceinte de 33 kilomètres de tour, flanquée par endroits de pavillons à toit triple, et regardez : au delà de ces douves délicieusement fleuries de lotus roses, la ville vous apparaît, soudain, d'où que vous soyez, comme rongée par une pelade, celle des grands espaces inutilisés, improductifs, abandonnés. De maisons, il n'y en a guère que dans le quartier chinois proprement dit, lequel s'étend de l'est à l'ouest, sur une largeur de 1.600 mètres carrés. Tout le reste, ou presque, est désertique ou broussailleux, coupé de fondrières, de cavités béantes et bourbeuses, de mares croupissantes, de gravats et de démolitions où croissent les herbes folles. Ah ! le pitoyable et morne aspect de Pékin, vu de ses remparts, de ses remparts babyloniens ou ninivites qui comptent quatorze mètres de hauteur, et dont l'épaisseur varie de vingt mètres, à la base, et de seize mètres, au sommet !

Cette impression de décadence, un Hollandais l'avait déjà exprimée en 1795 : le voyageur van Braam Houckgeest, dans l'avant-propos de son *Voyage de l'Ambassade de la Compagnie des Indes Orientales hollan-*

daises vers l'Empereur de la Chine. J'emprunte cette citation à *La Chine*, le beau livre de M. Émile Hovelacque : « Le reste du faubourg n'offre dans la réalité qu'un aspect très irrégulièrement bâti où se trouvent des portions de champs, des intervalles vides, tellement que la moitié de cette enceinte est encore sans bâtiment comme nous eûmes l'occasion de nous en convaincre, le 15 février 1795, à notre sortie de Pé-King. » Et, ailleurs, le voyageur néerlandais ajoute : « Dans la ville impériale, nous apercevions au loin d'autres édifices qui ne le cèdent en rien aux premiers que nous avons vus quant à la beauté extérieure. Mais, en passant, nous avons vu aussi, dans quelques points et entre des grands bâtiments, de misérables bicoques et des amas d'ordures que les murs cachent mal. »

O pérennité de l'incurie pékinoise ! Est-il possible que la lente infiltration européenne venue de toutes parts, au nord par Moukden et Kharbine, à l'ouest par Changhaï, au sud par Hong-Kong et Canton, est-il possible que cette tenace et continue pénétration blanche n'ait pas encore eu raison, à travers les siècles, de l'indolence, de la routine et de la puérilité chinoises ?

Ce *Canal de Fade*, ce ruisseau au nom si poétique, que je longe ce matin, en quittant mon *palace* du quartier des Légations, charrie toujours, dans ses eaux noires plutôt que vertes, les mêmes détritiques et les mêmes déchets. Aucune municipalité n'a pas davantage songé à niveler et à égaliser ces terrains en déshérence, bossués de mamelons et d'excavations, et qui mènent, pourtant, aux plus beaux monuments de la capitale. Partout, c'est le même désordre, la même insouciance, la même crasse. On dirait que nous vivons encore à l'époque des grands empereurs Ming, à cette époque où le plus illustre peintre sur soie, porcelainier, ou céramiste, aurait considéré comme du temps perdu de se débarbouiller seulement une fois par jour, ou même de se laver les mains entre son travail et ses repas. N'oublions pas qu'alors, les grandes dames mandchoues avaient imaginé, par paresse plutôt

que par économie de temps, de se peindre, chaque matin, le visage et les mains, *aux couleurs naturelles de la propreté*. Usage qui s'est, d'ailleurs, encore conservé de nos jours, du moins dans ce qui reste des vieilles familles de Moukden. Jusqu'où peut aller l'horreur de l'eau, j'allais dire : l'hydrophobie !

Il ne faut plus penser à cette repoussante saleté — qui est dans la race, en Chine, de même que la propreté est dans la race, au Japon — il n'y faut plus penser, dis-je, pour jouir pleinement de la splendeur de l'architecture pékinoise.

Peut-on rien admirer de plus parfait dans les lignes et de plus harmonieux dans les couleurs que, par exemple, ce *Temple de la Littérature* ? On y accède par un portique à trois arches, haut de plus de trente mètres, en briques de faïence rose saumoné, relevé de briques en céramique vert jade et jaune bouton d'or. Chaque arche est en quelque sorte brodée, festonnée de porcelaine blanche unie, du plus heureux effet. La toiture en est triple ; et, sous le toit recourbé du centre, se trouve l'inscription annonçant aux mandarins et aux lettrés de l'ex-Empire du Milieu que ce portique mène droit au Temple de la Poésie, du Beau Parler et du Bien Écrire. Quant au temple lui-même, c'est un monument assez bas sur le sol, à un étage, tout en bois peint, entouré de douves et d'une admirable balustrade en marbre blanc qui rappelle celle du *Temple du Ciel*. Une grande paix règne à l'intérieur de ce sanctuaire. Combien je souhaite à mes confrères écrivains d'Europe, et surtout de France, de venir apaiser leurs fièvres et leurs nervosités professionnelles dans ce silencieux asile où la Littérature est vénérée à l'égal d'un dogme !

La même sérénité plane sur ce *Temple de l'Agriculture*, dans le parc duquel le Fils du Ciel traçait, jadis, annuellement, un sillon symbolique avec une charrue d'ivoire et d'or. Mais que je lui préfère le *Temple de Confucius*, qu'entoure un magnifique jardin ! Là, sous ce hall à triple toit de tuiles orangées, une inscription d'or sur bleu de



PÉKIN — TEMPLE DE LA LITTÉRATURE



UN ENTERREMENT CHINOIS

roi rappelle aux fidèles l'affectation spéciale de l'édifice. Les philosophes y ont surtout accès : ils peuvent y méditer sans fin sur les spéculations du célèbre docteur Koung-fou-Tseu, historien et homme d'État qui vécut entre 551 et 479 avant l'ère chrétienne. Un beau portique à trois arches précède aussi ce temple, dédié à la mémoire du fondateur du Culte des Ancêtres. Le peu que je sais de sa philosophie, pleine de bon sens pratique, utilitaire, presque prosaïque, est que — basée sur un grand amour de l'humanité — elle a trait aux devoirs réciproques des hommes, de prince à sujet, de concitoyen à concitoyen, de père à enfant, enfin de descendant à aïeul, autrement dit de vivant à défunt. Comment ne pas gravir avec respect les quinze marches menant à son temple, le long d'un plan incliné en marbre sculpté, à travers un incroyable enchevêtrement de dragons grimaçants?

Quelques mots, enfin, sur la *Pagode des Lamas* de Pékin, qui m'apparut sinon plus belle, du moins plus captivante que le fameux *Temple Faune*, à mon avis un peu surfait. Cette *Pagode des Lamas* n'a-t-elle pas, en effet, ceci de typique, qu'elle vous transporte — bien que vous soyez au cœur de Pékin — en plein Tibet bouddhiste?... Je me crois au Sikkhim en pénétrant sous cette construction basse, ramassée, mais plus longue et plus étendue que les autres. Un plus grand nombre de toits, aussi, la surplombent. De grands récipients en bronze ont été placés à droite et à gauche des trois seuils de six ou sept marches, près desquels se tiennent les lamas.

Ceux-ci (je n'apprends, bien entendu, rien à personne) sont les bonzes chargés du culte bouddhiste tibétain. A Pékin, leur communauté est assez importante. Le crâne rasé, le corps entièrement nu sous la toge safran dans laquelle ils s'enroulent et se drapent à l'*antique*, ces prêtres, volontairement pauvres, luttent contre la misère et la famine en vendant aux visiteurs, à titre de relique, tout ce qu'ils peuvent arracher secrètement à l'ornementation de leur pagode : dons, ex-votos,

offrandes, statuettes, brûle-parfums, candélabres, etc... Ont-ils bien le droit de le faire? Hum! hum! glissons...

Au surplus, qu'allez-vous penser de ces autres lamas de la *Pagode de Py-Yuen-Tseu*, sanctuaire bouddhiste, niché dans un ravissant bocage de cèdres et de pins, au nord-ouest de Pékin? Car ceux-là ne reculent pas, pour s'assurer *la matérielle*, devant l'idée profanatrice de louer leur délicieux « immeuble », en tant que villa estivale, aux riches étrangers de passage. Le feu des enchères au lieu et place du feu de l'encens. Spéculation inattendue, n'est-ce pas?... Quelque chose qui correspondrait, chez nous, à l'adjudication aux plus forts enchérisseurs, pendant la saison des touristes, soit de la grotte de Lourdes, soit du Sacré-Cœur de Montmartre?...

Moi, qui — dans mes trois précédents ouvrages exotiques — me suis généralement affirmé si *bouddhisant* (quoique bon catholique), j'avoue ne pas comprendre, cette fois, chez les lamas co-propriétaires de Pékin, cette contradiction flagrante entre leur vœu originel de pauvreté et leur avatar abracadabrant en antiquaire furtif ou en agent de location patenté.

Illogisme d'Asie, après tout.



CHAPITRE V

LE PALAIS D'ÉTÉ ET LES TOMBEAUX DES MING



UE d'années passées, pour la Jeune République chinoise, à s'entredéchirer âprement, nord contre sud !

Guerre intestine qui n'est peut-être pas aussi près de finir qu'on le croit, mais qui n'empêche pas la Chine défunte d'hier (celle du Céleste-Empire) de donner parfois à ladite Jeune République qui lui succède de singulières et fortes leçons d'histoire. Ne serait-ce que par les monuments, qui parlent souvent mieux et plus durablement que les livres ?

Tels, ces somptueux vestiges de l'ancienne domination impériale qui vont du Palais d'Été aux Tombeaux des Ming, et qui attestent que, même sous une main unique, l'ordre vaut mieux que le désordre, la monarchie que l'anarchie, la république « bourgeoise » que le bolchevisme.

Le Palais d'Été...

Hélas ! il ne nous en reste plus aujourd'hui que les quatre murs, si j'ose dire, ainsi que ses parcs, ses jardins, ses étangs, ses fontaines, ses ponts, ses kiosques, ses pavillons, tout ce qui faisait, autrefois, les délices d'une cour subtile et raffinée. Ce Palais d'Été, ne nous y trom-

pons pas, fut, entre tous, le lieu d'élection des grands empereurs de la dynastie mandchoue. A grands frais, ils y firent venir de tous les coins d'Asie des arbres rares avec leurs racines et leur *terreau d'origine*. Tout cela fut transplanté, çà et là, par des jardiniers, architectes et terrassiers experts. Quant aux portiques, aux ponts, aux vasques, aux kiosques et aux pavillons, qui m'arrachaient des cris d'admiration, ils furent revêtus de poteries émaillées par les maîtres céramistes les plus réputés d'alors. Mais cette magnificence éclate surtout dans l'annexe de Wan-Chou-Chan, qui a conservé, intacts, les pagodes à étages, les temples, les arcs de triomphe, conçus et réalisés par l'empereur artiste Kien-Long. D'où le nom chinois de « Jardin splendide » donné par les Pékinois à cette partie du Palais d'Été.

Je m'y promène pendant tout un après-midi, sans lassitude. Tout y est si imprévu, si varié ! Mélange de bizarrerie et de finesse. L'architecture même de tel ou tel de ces pavillons paraît bien, au premier abord, un peu tarabiscotée... Eh ! comment ne pas admettre dans le style de ces édifices, la corne ou la pointe en forme d'ongle ou de griffe, qui semble jaillir dans l'air pour chasser les mauvais génies *feng-choui* ? Cela est aussi bien dans la note exotique, dans l'ambiance, que cette extraordinaire *Barque de Marbre*, à un étage, si blanche, entourée d'eau, dont je veux vous parler.

Là, sur cet esquif de pierre, en quelque sorte figé dans les eaux d'un étang artificiel, venaient se reposer des soucis de l'État l'Empereur et ses ministres ; là, s'élaboraient jadis les concours raffinés d'éloquence, de philosophie, ou de poésie pure ; là, enfin, le Fils du Ciel affectionnait de se tenir, avec son peuple de chambellans, de bouffons, de courtisanes, de mignons et d'eunuques. A bord de cette *Barque de Marbre*, dont la proue immobile ne déplaçait jamais aucune ride sur les ondes, les heures s'écoulaient, douces et divines. Sur les thuyas, les cyprès, les cèdres et les sophoras d'en face, des oiseaux des îles acclimatés à grand soin trillaient éperdument, cachés dans les bran-



UNE RUE A PÉKIN



VUE DES « YAMENS » DU PALAIS D'ÉTÉ

ches, tandis que, de la rive proche, une voix chantait en sourdine ces stances épicuriennes du poète Sseu-Koung-Tu, célébrant la joie de vivre :

*Selon les instincts de notre être
Jouissons de la nature sans contrainte,
Riches de ce que nos pieds rencontrent,
Avec l'espoir de rencontrer un jour l'Infini.
Bâtissons-nous une cabane sous les pins,
Et là, tête nue, méditons la poésie,
En ne nous inquiétant que des aurores et des couchants
Et non de la succession des saisons.
Mais alors, si c'est là le bonheur,
A quoi bon rechercher l'action?*

...Quel éloge de la paresse ! Érasme, qui louangea si bien la folie, n'eût pas fait mieux. Et ce dédain pour le mouvement, l'action, la vie, dans ce décor si chinois, comme tout cela contraste avec nos préjugés d'aujourd'hui ! Nous nous imaginons, nous autres, Barbares d'Occident, que dans l'agitation et le déplacement perpétuel de nos personnes réside le Bonheur. Quelle erreur est la nôtre, à en croire ce trouvère d'Asie, amant si passionné de la nature et du *farniente*, sous le grand ciel bleu d'ici ! Qui, des deux civilisations et des deux idéaux, l'emporte sur l'autre ? La matière prêterait à ample discussion.

Ce qu'il y a de plus positif et de plus certain, au retour de ce Palais d'Été, vide de ses anciens trésors, c'est ma vergogne d'Européen, penaud du saccage, du vol, des déprédations commis ici en 1860 par les gens de ma race. On a respecté les jardins, les pavillons, les ponts, les arbres, la *Barque de Marbre*, c'est entendu. Tout simplement, parce qu'on ne pouvait pas les emporter. Mais, pour ce qui est des objets et des collections, tout a été arraché, pillé, dérobé. Ne disons plus, avec Hugo : « ...Les Turcs ont passé là », mais disons désormais : « Les Anglais, les Américains, les Allemands, les Russes, les Italiens, et même les Français ont passé là ! » Tel un nuage de sauterelles, ils

ont tout *razzié*. Militaires ou civils se sont empli les poches de toutes les richesses patiemment accumulées là par les empereurs mandchoux. Certains de ces Blancs en ont emporté des tonnes, à pleins chariots. La honte, quoi !

Aujourd'hui, chez n'importe quel antiquaire d'Europe ou d'Amérique, quand on vous prend à part pour vous montrer une pièce chinoise rarissime, en baissant la voix avec un air de mystère ou de gêne, il y a cent à parier que l'objet qui vous est présenté provient du sac du Palais d'Été de Pékin. Rendons-nous pourtant cette justice, à nous, Français, que c'est encore nous qui avons le moins *volé*. Un amiral français, ami de mon père, se laissa aller un jour, devant moi, à cette confidence ingénue : « Nous nous étions fait un point d'honneur, moi, mes officiers et mes hommes, de ne rien prendre. Mais quand le pillage devint général et que nous fûmes impuissants à l'empêcher, nous songâmes à nos musées et même — ajouta-t-il en souriant — un peu à nos vitrines privées. Malheureusement, *tarde venientibus ossa*, nous ne ramassâmes guère que les miettes des autres. Quel pillage ! Quand j'y pense aujourd'hui, le rouge me monte à la face. Ah ! ce jour-là, les Européens ne se sont pas précisément couverts de gloire. »

.

Et moi, je comprends maintenant pourquoi, tout à l'heure, mon guide Li-Tchéou, sosie chinois du bon François Coppée, riait tant en me désignant de la main un énorme brûle-parfum en bronze massif, merveilleusement ciselé :

— Hi ! hi ! hi !... il est resté là, Monsieur, parce qu'il était *trop lourd*... Personne ne pouvait le soulever. Alors...

En sortant de déjeuner chez un diplomate de mes amis, — le comte Damien de Martel, mon ancien condisciple de l'École des Sciences politiques, devenu Ministre de France à Pékin, et qui avait aimablement convoqué, pour nous, au moment du café, plusieurs antiquaires et



PALAIS D'ÉTÉ : LE PONT OVALE



PALAIS D'ÉTÉ : LA BARQUE DE MARBRE

plusieurs marchands de vieilles étoffes, — nous décidâmes, brusquement, ma femme et moi, de nous rendre, le lendemain, à la foire de Long-Fou-Seu.

M. de Martel, artiste et connaisseur, ne nous avait-il pas dit, à l'issue de ce déjeuner :

— Mieux encore qu'à Pékin, vous trouverez à Long-Fou-Seu matière à curieuses emplettes : soieries, ivoires, jades, cristaux de roche, vieilles robes impériales avec dragon à *cinq griffes*, sans oublier le marché aux poissons rouges et le marché aux chiens pékinois, si vous êtes amateurs.

Le lendemain matin à 11 heures, le train nous déposait en gare de Long-Fou-Seu, sur la ligne de Kalghan, en Mongolie. Long-Fou-Seu n'est pas une ville; ce n'est pas non plus un village, c'est plutôt une bourgade qui sert de lieu de rendez-vous à tous les marchands et trafiquants de la région. Véritable carrefour entre la Mongolie, la Sibérie et la Chine. A cette foire — réduction en miniature de celle de Nijni-Novgorod — on vend de tout : tapis de Perse, de Boukhara, d'Arménie, armes provenant de l'Asie Centrale, bibelots, vieilles étoffes tibétaines échouées là on ne sait comment, brûle-parfums, idoles, fétiches... Bref, un vaste marché de la brocante. Fâcheux, tout de même, qu'à côté de ce bric-à-brac d'antiquaire, on trouve aussi des articles d'Europe, plutôt regrettables pour le décor, tels que machines à coudre, machines à écrire, phonographes, quincaillerie allemande, verroterie italienne, parfumerie française, jusqu'à des parapluies en silésienne... d'Amérique!

Je me promène, un peu étourdi, dans cette foire, à travers les relents de friture et les cris des enchérisseurs. Une des choses qui me frappent le plus, c'est l'extrême petitesse des pieds, chez la plupart des femmes qui y vont et viennent, un peu de tous les coins de la Chine. De nos jours, ce *petit pied*, déformé dès la naissance de la fillette, devient de plus en plus rare. A Canton et à Changhaï, il a tout à fait

disparu. Mais ici, nous sommes, ne l'oublions pas, aux confins de la Mongolie, et le petit pied, symbole de la beauté et de la volupté féminines, reprend absolument ses droits. Je songe au proverbe chinois : « Chaque pied bandé coûte une barrique de larmes », ce qui a fait dire au D^r J.-J. Matignon, dans son remarquable ouvrage intitulé *Superstition, crime et misère en Chine*, « ...l'opinion publique accuse cette singulière déformation de causer la mort par consommation chez dix pour cent des petites filles ».

On a prétendu que cette habitude visait surtout à empêcher la femme d'être volage : montée sur ses pieds-de-bouc, sans mollet, elle ne peut guère courir, ce qui est de nature à rassurer un mari jaloux. Cette raison est-elle la bonne? — Je n'en suis pas très sûr... Toujours est-il que la conséquence naturelle de cette pratique, c'est de provoquer, chez les Chinoises, un développement considérable des cuisses et du bassin. Ah ! combien l'esthétique de chez nous se cabre instinctivement à la vue de ces êtres dits féminins ! Grotesques, ces pantalons bouffant sur les hanches énormes ; lamentable, cette poitrine rigoureusement laminée ; cauchemardants, ces moignons de pieds montés sur des échasses. Quelle horreur ! Quelle épouvante !...

A propos de ces petits pieds, qui bientôt ne seront plus qu'un souvenir (et tant mieux, ma foi !) je me souviens de certaine conversation que j'eus avec un Chinois âgé, mais encore vert, au cours d'un de mes trois séjours en Chine :

— Croyez-moi, chaque pays a ses usages. Il ne faut pas chercher à les comparer entre eux, ni surtout à les discuter. On me dit que chez vous, en Europe, vous placez la beauté de la femme dans ses yeux, le dessin de sa bouche, l'éclat de ses dents, la forme de son sein, la souplesse de sa taille, le galbe de son mollet... Comme vous êtes bizarres ! Tout cela ne nous dit rien, absolument *rien*, à nous autres Chinois. Évidemment, nous apprécions un visage régulier. Mais ce qui, avant tout, provoque notre admiration, notre désir, notre passion, c'est le



LI-TCHÉOU, GUIDE DE M. ROBERT CHAUVELOT
AU PIED DU PREMIER PORTIQUE DE LA PLAINE DES TOMBEAUX



VOIE TRIOMPHALE MENANT AUX TOMBEAUX DES MING

pied!... Ah! le petit pied de nos Chinoises! Il n'y a rien de plus exquis au monde! Tenez, dans ma jeunesse.....

Nos emplettes terminées, nous nous dirigeons vers les marchands de chiens et de poissons. Les premiers (à vrai dire, ce sont principalement des femmes qui se livrent à ce métier) se tiennent debout, le long d'un mur, en plein soleil. Ils serrent avec tendresse entre leurs bras, comme une touchante progéniture, deux ou trois bichons pékinois, au long poil fauve, à la queue d'écureuil, aux oreilles retombantes, aux yeux vitreux et globuleux. Même en Chine, ces roquets sont d'un prix très élevé, variant selon la longueur et la finesse de leur poil soyeux. Les plus appréciés, les plus cotés, là-bas, sont ceux dont le corps est allongé et dont les pattes sont le plus torses possible. Tous ces marchands et ces marchandes sont généralement silencieux : aucun cri, aucun boniment, pas même une offre. La demande doit être faite par l'acheteur; et la fixation du prix se fait à voix basse. Pas un muscle du visage ne bouge. On dirait que ces gens jouent leurs chiens au poker.

Aimez-vous les poissons chinois? — Moi, je les adore.

Est-il quelque chose de plus gracieux, dans un aquarium, que ces cyprins, avec leurs nageoires et leur queue flottantes, avec leurs yeux à fleur de tête, on dirait presque articulés, enfin avec leur gros corps rond, gonflé comme une outre ou une baudruche pleine d'air? Avec quelle élégance ils évoluent à travers les algues, les coquillages ou les arches en rocaille, toujours indolents, jamais pressés, poursuivant leurs proies minuscules en toute sérénité confucéenne...

En Chine, tout est paradoxe.

Vous vous imaginez, n'est-ce pas, que ces poissons aux tons pourpre, argenté, doré, ou d'un noir d'ébène, se meuvent — comme en nos aquariums d'Europe — dans une eau cristalline et pure?... Quelle naïveté! On les pêche devant vous, à Long-Fou-Seu, dans un baquet plein d'eau croupie, verdâtre, malodorante. Les pisciculteurs chinois

qui les élèvent, les sélectionnent et les vendent presque au poids de l'or (certains spécimens rares se paient couramment 500 ou 600 francs, pièce) prétendent que leurs pupilles se développent mieux dans une eau stagnante que dans une eau limpide.

Possible. En ce cas, les admirables cyprins du Céleste-Empire ne feraient que participer à la crasse nationale.

Et maintenant, suivez-moi, je vous prie, à travers les steppes dénudés, vers les tombeaux des empereurs Ming.

Histoire curieuse que celle de cette dynastie de seize souverains qui régnèrent de 1368 à 1644 de notre ère. Un simple fils de laboureur chinois la fonda, cette dynastie. C'était un homme de génie qui s'appelait Taï-tsou. Révolté contre l'usurpateur mongol, il le battit à plates coutures, monta sur le trône sous le nom de Houng-Wou, et établit sa capitale à Nankin. Les annalistes nous disent que, par la suite, ce Houng-Wou pacifia son empire, après de longues guerres, conquit le Yunnan à main armée, repoussa une attaque du Japon sur le littoral, réorganisa l'administration mandarinale, divisa la Chine en treize provinces, et mourut à Nankin en 1398, après une existence plutôt remplie. Ce fondateur de l'illustre lignée des Ming était, en même temps, un grand artiste : le premier, il eut l'idée de se faire enterrer avec pompe, dans la plaine de Nankin (Nan-king signifie *résidence du sud*), alors sa capitale. A cet effet, il recourut aux plus fameux architectes, statuaires et céramistes nankinois de son époque. Ceux-ci, le long d'une voie triomphale menant à son tombeau, édifièrent et sculptèrent à son intention une succession de guerriers, de génies et d'animaux gigantesques en pierre. Trouvaille fastueuse qu'imitèrent ses successeurs, mais à Pékin (Pé-king, *résidence du nord*). En réalité, ce ne fut que son second héritier, l'empereur Yong-lo, qui choisit pour sépulture cette plaine située près de Pékin, où je veux, à présent, vous entraîner.

Pour se rendre aux tombeaux des Ming, il faut gagner d'abord Nankow où l'on retrouve la Grande-Muraille. De là, des palanquins vous transportent jusqu'au premier portique à cinq arches, en marbre, non cintrées mais carrées, toutes recouvertes d'un toit de tuiles en faïence vernissée. Notre brave homme de guide, le nommé Li-Tchéou, nous y a déjà précédés, à dos de poney. Au pied de ce portique, des caravaniers qui se rendent en Mongolie, sont accroupis, hommes et bêtes.

Et c'est, passé ce portique, une chose à la fois fantastique et stupéfiante.

Nous venions de franchir un second arc de triomphe, sous lequel une tortue géante symbolise et commémore la longue dynastie des treize empereurs défunts, quand nous vîmes, droit devant nous, à perte de vue, une *Voie Appienne*, bordée de colonnes rostrales, de lions en pierre accroupis puis debout, de chameaux à deux bosses, agenouillés puis debout, d'éléphants prosternés puis debout, enfin de chevaux, de guerriers, de prêtres et de génies, tous de taille gigantesque, montant en quelque sorte une garde d'honneur sur tout le parcours d'un cortège funèbre.

Spectacle si inattendu, si confondant qu'on en oublie la route effroyablement ravinée, décailloutée, bourbeuse. On voudrait cheminer sur les bas côtés, mais les paysans ont ensémené leurs champs si près des personnages et des bêtes apocalyptiques que l'on risque, à tout instant, de s'enfoncer dans la terre labourée. Comment cette voie triomphale peut-elle être, sur plus d'un kilomètre, aussi défoncée et aussi mal entretenue ? Il faut dire les choses comme elles sont. Même du temps des derniers empereurs mandchoux, les Ponts et Chaussées de Pékin n'ont jamais rien fait pour rendre cette... piste carrossable, ou même simplement accessible aux piétons. O incurie chinoise, voilà bien de tes coups !

Nous approchons du lieu même des sépultures, lesquelles sont

mystérieusement cachées dans un parc boisé d'une trentaine d'hectares. On y accède par plusieurs voûtes cintrées, sous lesquelles se dressent, en plein milieu, des stèles commémoratives. Puis, dans une vaste cour carrée, s'élèvent, à droite et à gauche, deux autels en briques de faïence havane et verte, où l'on célébrait les sacrifices aux mânes des empereurs Ming.

Devant moi, le parc commence...

Plus rien, sur trente hectares, que l'herbe folle qui croît çà et là, dans un désordre de savane brûlée, inculte, broussailleuse, à l'ombre de pins, de hêtres, de chênes et de bouleaux. Vous chercheriez vainement, dans cet espace clos de murs, l'endroit précis où repose tel ou tel de ces potentats qui firent trembler l'Asie... Nul ne sait, nul ne saura jamais où chacun d'eux, enseveli à même l'humus, a fini par se dissocier lentement, à travers les siècles.

Ce que l'on sait pertinemment, du moins, c'est ceci, qui fait un peu frissonner. Les fidèles serviteurs, chargés d'enterrer leur bien-aimé souverain dans le parc, au hasard de leur fantaisie personnelle, s'en retournaient, pleins d'optimisme, une fois leur tâche terminée; et ils débouchaient finalement sur cette grande place où se trouvent encore les deux autels sacrificatoires. Là, selon la promesse solennelle que leur avait faite le nouveau Fils du Ciel, lui-même, ils recevaient enfin la splendide récompense promise. Entendez par là que, dans cette cour, on les expédiait en droite ligne vers les félicités de l'Au-delà, par la main du bourreau impérial qui... leur tranchait *illico* la tête. De cette façon, le secret de la tombe était bien gardé.

Il est 6 heures du soir quand je quitte la tragique et mystérieuse nécropole. Sur les montagnes arides, le soleil achève de mourir lentement dans une *apothéose d'or et de sang*.

.....

...O Ming, dormez en paix dans vos sépulcres inconnus!



CHAPITRE VI

EN DESCENDANT LE YANG-TSÉ-KIANG

DE Pékin à Han-Kéou, à travers le Chan-Si et le Chan-Toung, le train s'élance, le long de grandes plaines cultivées, où pousse le millet et où l'on élève le porc d'une façon intensive. Paysage assez morne, assez insignifiant, sans grande couleur locale. Je le regarde défiler, confortablement installé dans un *sleeping* européen, accroché à un wagon-restaurant. J'ai hâte d'arriver à Han-Kéou, dans cette formidable agglomération du centre de la Chine, marché mondial du thé !

Aucun incident de route, digne d'être noté, si ce n'est, entre les stations de Siéou-Ou et Soun-Chan, la traversée nocturne du Fleuve Jaune (en chinois : Hoang-Ho). Le conducteur belge de mon wagon-lit, dûment prévenu par moi, m'a éveillé un peu avant minuit, pour me permettre de contempler l'immense artère fluviale de la Chine — la seconde en importance et en débit après le Fleuve Bleu ou Yang-Tsé-Kiang — au moment précis où le convoi franchissait l'énorme pont métallique. Comme il faisait clair de lune, et que l'astre cher à Musset

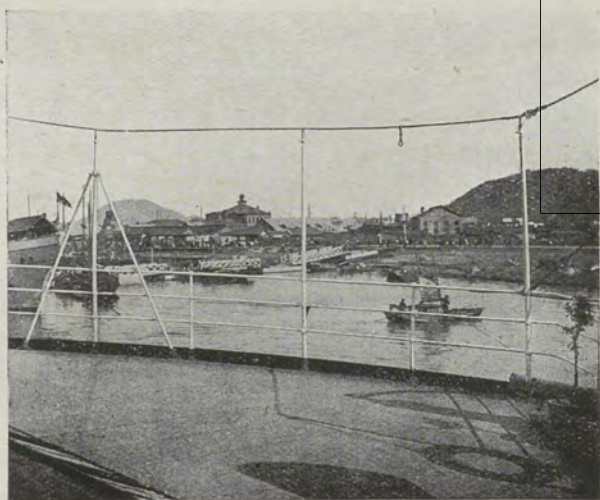
argentait les flots du fleuve géant, je ne pourrai jamais vous dire si ces flots étaient *jaunes*, vraiment jaunes... Il en est, généralement, de ces appellations géographiques un peu conventionnelles, ce qu'il en est du fameux « Danube Bleu », aux eaux si argileuses et si... brunes ! Qui sait, d'ailleurs, ce qui m'attend à Han-Kéou, sur ce Fleuve Bleu qui sera, peut-être, d'un *noir d'encre* ?

Mais laissons ceci. Et saluons en passant, dans le tintamarre du rapide, roulant sur les traverses du pont métallique, saluons en passant ce Fleuve Jaune auquel les poètes du Céleste Empire ont donné deux surnoms tragiques : celui de « Crève-Cœur de la Chine » et celui de « Fléau des Fils de Han », à cause de ses inondations terribles et dévastatrices... Il n'est peut-être pas au monde de cours d'eau plus gorgé d'alluvions (eu égard au peu de consistance des terrains boueux qu'il draine) que ce Hoang-Ho, qui prend sa source au Tibet, remplit deux lacs à plus de 4.000 mètres d'altitude, contourne un massif de 6.500 mètres de haut, pour arroser finalement une partie de la Mongolie et les deux tiers de la Chine, sur un parcours total de 3.760 kilomètres. Que notre Seine, que notre Rhône, que notre Loire et même que notre Rhin *alsacien* sont peu de chose comparés à ces masses d'eaux d'Asie ! A peine des ruisseaux.

La voie ferrée qui coupe, à présent, la province du Ho-Nan, longe d'abord une chaîne de montagnes, puis se dirige en ligne droite vers You-Ning, qu'elle laisse très loin, sur sa gauche. Dieu ! que ce voyage en chemin de fer est fastidieux, interminable, sans aucun intérêt ! Si j'avais su cela, j'aurais pris un bon caboteur de la côte du Pé Tchili, qui m'aurait emmené, d'escale en escale, jusqu'à Changhaï. Mais voilà : je tenais à parcourir l'intérieur du pays chinois, à connaître Han-Kéou, enfin à redescendre la vallée du Yang-Tsé-Kiang depuis Han-Kiang jusqu'aux bouches du Fleuve Bleu. On verra, plus loin, que je n'ai pas tout à fait regretté d'effectuer ce long et monotone trajet en express et en paquebot fluvial.



UN DES TOMBEAUX DE LA DYNASTIE MING



L'ARRIVÉE A NANKIN PAR LE YANG-TSÉ-KIANG (FLEUVE BLEU)

Enfin, me voici à Han-Kéou !

Ce n'est pas une ville, même considérable, que j'ai sous les yeux : ce sont *trois* immenses cités — Han-Kéou, Han-Yang, Ou-Tchang — qui, en 1914, dépassaient déjà, à elles trois, un million et demi d'habitants. Trois cités qui constituent aujourd'hui le plus puissant foyer industriel de toute la Chine. Bâties sur les rives du Fleuve Bleu, ces trois métropoles extrême-orientales du coton, de l'acier et du thé érigent partout à l'horizon, l'ossature de leurs cheminées d'usines et de leurs hangars. Spectacle confondant ! Un Français se croit soudain transporté en Lorraine, ou à Lille, Roubaix et Tourcoing, ou au Creusot, ou à Saint-Gobain, et, pourtant, cette foule qui circule sur les quais de Han-Kéou, dans les rues de Han-Yang, à bord des sampans d'Ou-Tchang, cette foule n'est qu'asiatique. Fumées, grues, treuils, wagonnets, aucun cachet d'art, rien qu'un fourmillement industriel et commercial, mais formidable et un peu inquiétant. Des disciples jaunes qui égalent, aujourd'hui, leurs instructeurs blancs !

Trois jours suffisent amplement à visiter ces trois ruches d'activité qui donnent à penser. Bien entendu, je n'ai pas manqué de voir, à Han-Yang, la curieuse idole bouddhique du temple de Kueiguan-chih, ni la rue Taïping, à Han-Kéou, ni le coquet pavillon de Houang-Houa-Lou, à Ou-Tchang, bref tout ce qu'il est classique de visiter. Mais je me suis soigneusement abstenu d'errer en pure perte sur les quais de la concession britannique, si banale... Ah ! comme je préfère, à bord de ce petit remorqueur, me glisser à travers cette forêt de jonques, amarrées en aval et en amont de ce fleuve gigantesque, qui semble un bras de mer !

Des paysages enchanteurs défilent, depuis ce matin, sous mes regards attentifs. Nous avons pris passage, ma femme et moi, à bord d'un paquebot japonais qui fait le service régulier entre Han-Kéou et Changhaï. Capitaine souriant et lunetté d'or, équipage silencieux, vif

et propre, cuisine simple mais appétissante, cabines spacieuses et coquettes, tout a été compris, sur ce petit steamer à une cheminée, pour le confort et l'agrément du touriste. Vraiment, je me félicite d'avoir choisi, de préférence à tout autre, ce joli vapeur nippon pour redescendre le cours inférieur du Yang-Tsé-Kiang jusqu'à Changhaï.

Voici, sur une des berges, le temple de Tchîn-Chan, surmonté de sa tour de sept étages, à toits superposés. Voici Chen-Kiang et ses *yamen* aux faïences polychromes, ses jardins fleuris, ses cours dallées de marbre, au seuil desquelles se tiennent des guerriers barbus, épée en main, mais au bon sourire rassurant. Plus loin, ce sont d'autres villages dont les noms m'échappent, charmants aussi, coiffés de verdure, d'où l'on entend fuser parfois des rires. Aucun rapport entre cette Chine-là, pacifique et accueillante, et celle du Nord que j'ai laissée derrière moi, plus grandiose mais aussi plus austère.

Nous avons dépassé Hou-Kéou et ses collines verdoyantes; et maintenant, nous approchons de Nankin. Le Fleuve Bleu s'est encore élargi, si faire se peut. Devant Nankin, capitale des deux premiers empereurs Ming, j'ai l'impression de me trouver dans un lac, plutôt que dans une rivière. Mais, encore un coup, disons les choses comme elles sont. De nos jours, Nankin a beaucoup perdu de son ancienne prospérité et de son ancienne splendeur. Ce n'est guère plus qu'un amoncellement de décombres, même sa fameuse *Tour de Porcelaine*, haute de 165 mètres et qui date de 633 avant Jésus-Christ. Quant à la nécropole du fondateur de la dynastie Ming — voie triomphale, peuplée d'animaux et de génies, à l'instar de celle qui se trouve au nord de Pékin — j'avoue n'avoir pas eu le temps de lui consacrer la visite qu'elle aurait peut-être méritée. Mais j'avais déjà vu les tombeaux Ming de Pékin, tellement plus réputés.

Quelquefois : *Bis repetita non placent.*

Mon petit vapeur japonais quitte Nankin, après quelques heures

seulement d'escale. Puis il s'engage résolument à travers l'un des mille bras du Fleuve Bleu, vers Tchín-Kiang, puis vers Kaï-Men-Ting, enfin vers Changhaï même. Le gentil voyage fluvial est terminé, voyage indolent et reposant à travers une Chine provinciale et paysanne. Et, une fois de plus, me voilà l'hôte un peu attristé des palaces, des banques et des consulats.

Adieu, cher Fleuve *Bleu*..., qui ne l'était pas !



CHAPITRE VII

DANS CHANGHAÏ HYPERCIVILISÉ...



EST à tort que l'on croit que l'avenir de la Chine se joue en ce moment sur la carte de Changhaï.

Changhaï, ce n'est ni Canton, ni Pékin, ce n'est même pas la Chine, ou si peu... Agglomération formidable sans doute, mais exclusivement peuplée de compradors et d'employés occidentalisés, qui conduisent aussi bien que vous et moi leur *Ford* agile, en klaxonnant aux coins des rues, asphaltées à l'européenne, pour éviter les collisions fâcheuses avec l'autobus ou le tram. Voilà les Chinois de Changhaï !

Pour l'écrivain comme pour le touriste, Changhaï est donc une immense désillusion. On ne vient pas en Extrême-Orient pour y retrouver, dans un grand port dragué — celui du Whampoo — les mêmes cheminées et toits d'usines, les mêmes dômes et coupoles de gaz, les mêmes élévateurs et gratte-ciel d'Europe et d'Amérique. On vient en Chine pour y voir, ou tâcher d'y voir, de vrais Chinois, chinoisant leurs chinoiseries, toutes choses dont l'écrivain ou le touriste se délecte à Canton ou à Pékin. En réalité, Changhaï ne peut intéresser que les gens d'affaires et les banquiers. Je sais que de gros intérêts anglais,

américains, japonais et même français y sont engagés. Que la partie qui se joue aujourd'hui, là-bas, soit capitale pour ces gagners d'argent, je n'en disconviens pas. Mais ce sont là risques de métier, ou, alors, il ne fallait pas venir commercer en Chine et hyperciviliser Changhaï à ce point !

Aussi bien laisserons-nous ces *businessmen* à leur prudent retranchement dans les barbelés de leur cité, incessamment parcourue par les patrouilles, les autos-mitrailleuses et les autos blindées qui vont et viennent de la concession française — avenue du Roi-Albert, avenue Joffre, ou rue du Cardinal-Mercier — jusqu'aux Grands Magasins de la concession internationale. Nous leur souhaiterons même — parce que nous sommes Européens, donc solidaires — de mâter promptement et définitivement les Sudistes plus ou moins bolchevisés. N'est-ce point d'ailleurs le vœu de tous les peuples simplement civilisés, qu'ils soient intéressés ou non à ce conflit ? Et nous dirons quelques mots, si vous voulez, du Changhaï vraiment chinois. Je veux parler de cette ville laborieuse et nauséabonde qui n'a aucun rapport même lointain avec les quartiers des concessions.

Il faut la visiter, cette ville chinoise, surtout, la nuit. De même qu'à Singapour, l'animation y est extrême, de dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Le Céleste, qui ne fait rien comme tout le monde, n'a pas d'heures absolument fixes pour le travail, comme pour le repos. Il mange, aussi, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, quand il a faim. C'est pourquoi, dans ce Changhaï indigène, il ne faut pas vous étonner de voir des commerçants faire ripaille à des heures indues. Dîneurs et non soupeurs.

... Si nous entrons, un instant, dans ce théâtre, en compagnie d'un riche Chinois qui connaît bien l'Europe et qui s'est aimablement improvisé mon cicérone ?

Un jouisseur sympathique, ce Li-Tchang, de la secte épicurienne des gros commerçants, menant vie joyeuse, tout en amassant de fortes

sommes pour leurs vieux jours. A l'instar de ses congénères, celui-ci ne travaille que pour atteindre à ce triple but : la bonne chère, les plaisirs de l'amour et le sépulcre final. Notez que sa gloutonnerie et sa luxure effrayantes, proverbiales, ne l'empêchent pas de rendre à l'autel des ancêtres le culte pieux de chaque jour ; mais ce culte relève beaucoup plus de la crainte de s'attirer le mécontentement de ses morts, que de l'éthique pure et de la tendresse filiale. Enfin, l'Au-delà ne lui apparaît, à travers ses croyances obscurcies par les superstitions les plus grossières et les plus enfantines, que sous la forme d'un cercueil pesant, immense, fastueux, autour duquel s'évertuent en ce moment marqueteurs et ébénistes, et où, las de faire la fête, blanchiront ses vieux os.

A l'intérieur du théâtre changhaïen où nous venons de nous asseoir, des chanteurs à voix grêle, eunuques probablement, vocalisent. Fardés et masqués, la paume des mains frottée de rouge, ils entrecourent leurs trémolos d'acrobaties sur les mains, et de duel au sabre. Décor criard et orchestre cacophonique. Mais de quoi me plaindrais-je ? Tout ceci n'est-il pas scrupuleusement *chinois* ?

Nous sommes installés sur des fauteuils, malheureusement à l'européenne. Mais bien chinoise est la comédie que ces acteurs jouent en ce moment devant nous, et dont l'amène Li-Tchang m'explique en anglais la donnée et le symbole. Scène, d'ailleurs, d'un irrésistible comique : la poursuite échevelée, à travers la campagne, de la femme du sous-préfet de Liou-Hang-Hien par sa belle-mère, une de ces mégères comme il n'en fleurit que dans l'Empire du Milieu. L'irascible vieille, édentée, caricaturale, est armée d'une marmite et d'un balai ; elle bondit grotesquement au-dessus des sièges-décors dont l'écriteau largement calligraphié annonce un rocher, une fondrière, un ruisseau, une campagne. Des machinistes, masqués derrière un paravent, font rage de toute la force de leurs bras sur des tam-tams et des gongs ; d'autres raclent un violon criard au moyen d'un archet attaché

au chevalet et mû à rebours, les crins en l'air; d'autres agitent des grelots et des sonnettes, ou encore soufflent à pleins poumons dans une flûte aigre. Tintamarre assourdissant, rigoureusement chinois, destiné à traduire les cris, les injures et les gémissements. A ce moment interviennent, graves et hiératiques dans leurs dalmatiques de brocart rouge, vert et jaune, crissantes à force d'être soyeuses, trois nouveaux personnages dont la tête est ornée d'une coiffure bizarre en forme d'auréole à fleurons, de boules de velours et à longs panaches de plumes retombantes. Le trio — prêtres ou magistrats? — entame avec les deux femmes un long entretien, aussi incompréhensible que monotone, à la fin duquel la belle-mère en furie se prosterne aux pieds de sa bru qui la rosse copieusement à coups de balai.

Maintenant c'est l'entr'acte.

Des serviteurs circulent parmi nous et nous distribuent gratuitement de petites serviettes peluchées, fumantes, qui viennent d'être retirées à l'instant de l'étuve. Mon cicérone m'apprend que chacun, selon l'usage, doit se frotter le visage et les mains avec ces serviettes pour éprouver cette sensation rafraîchissante, et si asiatique, de l'évaporation sur l'épiderme.

Quels raffinés que ces Chinois!

Lorsque l'on se sent un peu fatigué et énervé par l'eupéanisme et l'occidentalisme exagérés de Changhaï, lorsque l'on veut échapper au *londonisme* des rues asphaltées de la concession britannique, à l'américanisme des élévateurs, à toutes ces activités commerciales et bancaires qui détonent en Extrême-Orient, il faut se rendre à Zi-Ka-Weï, à l'Observatoire météorologique des Pères Jésuites, célèbre dans le monde entier.

Zi-Ka-Weï est dans la petite banlieue de Changhaï. Un tramway qui part de la concession française — concession qui ressemble tant à une sous-préfecture de chez nous! — vous y mène en quelques minutes.

Lorsque je visitai cet établissement, alors dirigé par le R. P. Froc (un nom prédestiné!), je fus frappé par l'étonnante centralisation des observations météorologiques, astronomiques et sismographiques que le télégraphe et la T. S. F. transmettent à Zi-Ka-Weï, de toutes les parties de l'univers.

Quelle science, quel ordre, et quel esprit de classification dans la réception et l'enregistrement de toutes ces dépêches!... Les quatre jésuites qui assuraient alors le fonctionnement de l'Institut, étaient : le Père Froc, météorologue, déjà nommé; le Père Chevalier, astronome; le Père Gauthier, sismologue; le Père de Moidré, chargé des observations ayant trait au magnétisme. Chacun de ces savants, strictement confiné dans sa spécialité, — à l'exception du R. P. Froc, directeur — communiquait quotidiennement, au moins deux fois par jour, avec les trois autres observatoires météorologiques d'Extrême-Orient, c'est-à-dire de Hong-Kong, de Tôkiô et de Manille. Chaque jour, après concentration des dépêches reçues à Zi-Ka-Weï, une carte des vents et du temps était dressée et envoyée en duplicata à Changhaï d'où elle était reproduite et diffusée, selon les besoins des ports et de la navigation. L'Observatoire donnait, aussi, télégraphiquement et automatiquement, l'heure exacte à Changhaï à deux moments de la journée : à midi et à neuf heures du soir. Je suppose et veux espérer que, même au cours des événements révolutionnaires de Changhaï, l'Observatoire des Pères Jésuites n'a pas cessé et ne cessera pas de fonctionner. Il s'agit là, en effet, d'une œuvre non point occidentale, non point européenne, non point confessionnelle, mais d'une œuvre d'admirable solidarité humaine. A quelque nationalité qu'appartiennent les navires voguant sur les mers de Chine et du Japon, ou au delà du Pacifique, ces paquebots, ces cargos, ces voiliers doivent souvent leur salut aux messages que la T. S. F. leur transmet en mer et dont l'origine vient surtout de Zi-Ka-Weï. Un typhon est-il annoncé de Manille? Aussitôt, les météorologues de Zi-Ka-Weï en étudient ou en déduisent la

direction, d'après leurs observations précédentes. Que de catastrophes maritimes ainsi évitées !

Nous connaissions déjà l'œuvre d'instruction, d'éducation, de civilisation accomplie en Extrême-Orient par les disciples de saint Ignace de Loyola. Mais combien d'entre nous ignoraient, et ignorent encore, les immenses services rendus à la navigation par ces religieux français, savants, modestes, anonymes.



CHAPITRE VIII

HONG-KONG ET MACAO

FIN mer. Dix heures du soir. A bord d'un des léviathans de la Compagnie des *Messageries Maritimes*. Célérité, confort et luxe. En outre — ce qui n'est pas à négliger — cuisine française savoureuse...

Au loin, perçant la brume, le sommet d'une montagne flamboie dans le ciel sombre. On dirait un Walhall wagnérien en feu...

C'est Hong-Kong.

Bien souvent, j'y ai fait escale, dans cette île si propre, si peignée et si ratissée qu'on l'a souvent comparée à une Jersey d'Extrême-Orient. Sans doute, parce que voyageurs, commerçants, officiers, marins, coloniaux, missionnaires et touristes n'y remarquaient que ce souci extrêmement britannique de la coquetterie et du confort ?

Il y a pourtant autre chose, à Hong-Kong, que des villas, des bungalows, des casinos et des mess; il y a autre chose aussi que des boutiques de compradors, des banques, des *courts* de tennis, des *golfs*, le champ de courses de « Happy valley »... Il y a, tout en haut, le *Peak*, c'est-à-dire l'Angleterre armée qui veille et braque ses canons sur Kow-

long, la terre ferme, également britannique, d'en face, l'Angleterre qui a fait de ce rocher un « Gibraltar chinois ».

Toutes ces lueurs dont est piquetée la montagne vers laquelle mon *palace* flottant s'avance, cette nuit, ce sont les organisations défensives de la citadelle. Ce Walhall embrasé, c'est le sémaphore, ce sont les bastions, les poudrières, les hangars à munitions. Mais ce qu'on ne voit pas, ce qui se cache dans les replis du terrain, dans les excavations du rocher, ce sont les coupoles articulées, d'où les pièces de marine crachent la mort à longue portée. Cela, c'est caché, masqué, dissimulé, diaboliquement, tout comme à Gibraltar. Sur ce rocher d'Asie, le léopard anglais s'est étendu, un jour, pour défendre la route océane qui mène du golfe du Bengale à la mer du Japon.

Gibraltar, Singapour, Hong-Kong! L'univers pourrait s'écrouler, que l'*Union-Jack* flotterait encore sur ces trois territoires-là.

Hong-Kong explique Changhaï. Que seraient le commerce et l'industrie de l'Angleterre en Chine, surtout à Changhaï, si Hong-Kong n'en constituait pas la flanc-garde dans le sud, si Hong-Kong n'approvisionnait pas de charbons et de vivres, paquebots et voiliers de Liverpool ou de Calcutta, voguant vers la Mandchourie ou la Corée?

Hong-Kong est la pierre angulaire de tout cela.

Aux temps moins troublés qu'aujourd'hui, Hong-Kong était l'escale exquise et passionnante.

Escale exquise, parce que ceux qui, comme moi, s'y arrêtaient à maintes reprises, avaient l'impression de séjourner quelque temps sur une Riviera douce et parfumée. Le matin, ils s'attardaient, dans la Wyndham Street, devant les étalages des fleuristes; et cela leur rappelait le marché aux fleurs de Cannes, de Nice et de Menton. L'après-midi, en voiture à chevaux ou en auto découverte, ils faisaient à petite allure le tour de l'île jusqu'à la cocoteraie, chargée de noix énormes.



UNE RUE A HONG-KONG



CANTON : ENTRÉE D'UN TEMPLE

Car Hong-Kong est beaucoup plus grand qu'on ne le croit : il ne faut pas juger de son étendue territoriale par Victoria, son seul port et sa seule capitale. L'île mesure 16 kilomètres sur 12 ; et sa superficie totale est d'environ 83 kilomètres carrés. Le soir, ce même passant d'escale, assis dans quelque *rocking-chair*, sur une terrasse de bungalow, ou dans le jardin d'une villa, coiffée d'hibiscus et de bougainvilléas, écoutait bruire les cigales et regardait voler les lucioles, ces étincelles vertes et vivantes, en quête d'amour...

Escale passionnante, parce que l'Occident, l'Orient, et l'Extrême-Orient se heurtent et se coudoient dans cette possession britannique de plus de 300.000 habitants, qui exporte jusqu'aux Amériques le thé et la soie de l'Empire du Milieu, qui importe ses cotonnades du Royaume-Uni, son opium, des Indes, et ses métaux, fer, étain, cuivre, un peu de partout, voire de notre Tonkin français. Quelle activité dans ces chantiers et dans ces ateliers de constructions navales ! Quelle fourmilière humaine dans ces rues montantes et descendantes de Victoria, sur ces quais animés où, sans arrêt, hurlent les treuils et gémissent les grues ! Les deux civilisations d'Europe et d'Asie s'y frôlent à chaque instant mais *ne fusionnent jamais*, aussi bien devant le guichet du champ de courses, que dans les banques et comptoirs de la Queen's Road.

Je me souviens pourtant d'un jour où Hong-Kong, par extraordinaire, m'apparut tout à coup strictement chinois. C'était un jour de printemps, un peu avant que je ne m'embarquasse à destination des archipels de la Mélanésie, pour y étudier, chez eux, les Papous cannibales de la Nouvelle-Guinée. Ce jour-là, Hong-Kong avait revêtu un air de fête. Les coolies des docks avaient déserté, presque tous, leur tâche ; les agiles tireurs de pousse avaient posé à terre les brancards de leur léger véhicule. Enfin, beaucoup de magasins avaient fermé leurs devantures. Cependant ce n'était pas un dimanche, ni un jour férié. Pourquoi cette grève soudaine?...

Un policeman m'en donna la raison.

— Grande fête chinoise, aujourd'hui... Belle procession qui va passer tout à l'heure... D'ailleurs, *Sir*, regardez les balcons.

Les balcons, en effet, se fleurissaient déjà rapidement de roses de papier multicolores, de monstres en baudruche, d'étendards et de banderoles, et aussi de lampions en prévision de la fête du soir. Tout cela venait de surgir et d'éclore à la manière d'une génération spontanée. Le nom chinois de cette fête? Je ne l'ai pas retrouvé dans mes notes. Peu importe, au surplus. Ce qu'il faut enregistrer avant tout, c'est la décision subite, muette, inébranlable de tout un peuple de travailleurs jaunes, décidé à se croiser les bras pour voir défiler un carnaval. L'observateur y démêlait, sous le petit rire poli de la bouche écartée et des yeux plissés, le sentiment d'une force obscure et tenace, d'autant plus obscure et tenace qu'elle émanait d'une population de 300.000 habitants. « Qui sait, me disais-je alors en regardant passer la foule bariolée, qui sait si quelque jour, toute la Chine, du nord au sud, ne se dressera point, d'un seul et même élan, contre les diables d'Occident qui se sont installés chez eux avec tant de désinvolture? »

... Les événements, aujourd'hui, semblent me donner un peu raison.

Mais, aujourd'hui, il ne s'agit pas d'un carnaval que les Célestes regardent défiler : il s'agit de l'avenir et des intérêts de toute la race blanche en Asie.

Le vrai carnaval, pour rire, ce serait plutôt à Macao qu'il faudrait l'aller voir.

Non point que je médise de cette vieille colonie portugaise, ni du Portugal, ni des Portugais. J'ai pour l'ancienne Lusitanie, pour son illustre passé historique, maritime et colonial, trop d'admiration sincère pour me livrer à ce petit jeu-là. Une nation dont les navigateurs

ont sillonné les océans dans tous les sens, bien avant les Français et les Anglais, qui compte parmi ses gloires un Vasco de Gama et un Camoëns, qui possède encore aujourd'hui un domaine d'outre-mer d'une superficie totale de 3.580.000 kilomètres carrés, peuplé de plus de 20 millions d'habitants, cette nation-là reste une grande puissance mondiale. Et ce n'est pas la diminuer, ni l'affaiblir que d'assimiler Macao, sa lointaine possession extrême-orientale, à une petite ville où se déroulerait un perpétuel carnaval.

Si j'ai pu qualifier Hong-Kong de « Gibraltar chinois » sans être taxé d'anglophobie, je ne crois pas froisser davantage nos excellents amis portugais — qui furent nos si loyaux alliés pendant la guerre — en accolant à leur Macao l'épithète de « Monte-Carlo chinois ». A la vérité, le carnaval n'y consiste pas à s'affubler de masques ou de dominos, ni à se jeter des confettis de plâtre comme sur la Riviera : il se dégage du tripot où les Célestes, joueurs enragés, viennent gagner ou perdre des dollars.

Connaissez-vous le jeu du *fantang* ?

Oh ! il n'a aucun rapport avec le Mah-Jong, aujourd'hui démodé. Il consiste à séparer par petits tas de quatre, au moyen d'une baguette, un certain nombre de sapèques dorées ou de haricots secs, prélevés sur une masse centrale posée sur une table. La règle du jeu est enfantine ; et ce n'est que le hasard qui intervient pour attribuer les enjeux aux parieurs, selon le nombre d'unités restant sur le tapis. Encore une fois, le *fantang* est un baccara puéril, si puéril que nos enfants, eux-mêmes, n'y trouveraient aucun intérêt. Un peu le jeu du pair ou impair, sans la moindre variété dans le coup. Mais ce qui est absolument passionnant, c'est le coup d'œil à l'intérieur du tripot, et ce sont, aussi, les visages crispés des joueurs.

En principe, les jeux sont interdits en Chine, ainsi que l'opium. Mais on *fume* en toute sérénité, chez soi, à domicile ; et, si l'on veut jouer au *fantang*, on va à Macao. Entrons par exemple, *rua do Felici-*

dade, chez le croupier Si-Wo-Tcheng. Dans le grand hall à deux étages, il y a plus de 300 joueurs. Le séparateur de sapèques est à son poste, au centre de la salle. Bien en évidence sur une estrade, il est assis devant une table face au public. Quatre contrôleurs, debout autour de lui, assurent l'intégrité des coups, et proclament tour à tour, à voix haute, les résultats.

Mais les joueurs? — Je vous l'ai dit, ils sont partout dans la salle et suivent la partie du même regard anxieux, qu'ils soient au rez-de-chaussée ou au premier étage, dans cette loggia quadrangulaire où les derniers arrivants, plus mal placés, s'écrasent. Des petits paniers fixés à une corde, montent et descendent incessamment, au moyen d'une poulie, du premier étage au rez-de-chaussée : comptes qui se règlent en profits ou en pertes, par l'intermédiaire des sous-croupiers.

La fixité d'attention de nos vieilles joueuses de Monte-Carlo, leur flegme et leur nervosité, leur joie pâle ou leur dépit verdâtre, tout cela n'est rien, rien, comparé aux visages fiévreux et divers de cette Chine qui joue là, frénétiquement. Les plus acharnés sont ces compradors de Hong-Kong, ou ces riches marchands de Canton, qui se sont installés près du séparateur de sapèques, dès l'arrivée du premier *steam-boat*, pour s'en retourner chez eux, par le tout dernier. Pendant des heures, ils ne bougent pas de leur place, buvant et mangeant les rafraîchissements offerts gratis, jetant des ordres, demandant de la monnaie, soldant les différences ou empochant les gains. Que la chance les favorise ou que la déveine les accable, ils ne se départissent pas du même sourire stéréotypé qui plisse leurs yeux et leurs pommettes, retrousse leurs lèvres minces sur leur dentition blanche ou aurifiée...

Ah! les étonnants magots de vieil ivoire!

Au bout d'une heure, j'en ai assez.

Et je sors, écœuré, du tripot de l'incommensurablement peu hono-

rable tenancier Si-Wo-Tcheng, après lui avoir laissé quelques plumes, bien entendu. J'ai hâte d'échapper à cette atmosphère étouffante et morbide. Allons respirer un peu d'air frais dans la vieille ville créole et morte, aux maisons plâtrées, recouvertes d'un badigeon bleu, ou vert d'eau, ou ocre, ou jaune safran, ou rouge, ou rose, presque toutes munies de contrevents verts. A cet égard, Macao rappelle assez le vieux quartier portugais de Pointe-de-Galle, à Ceylan, dont je me suis efforcé d'exprimer la prenante mélancolie dans une page de mes *Iles de Paradis*. Malheureusement, une pluie fine commence à tomber quand je quitte l'hôtel « Boa Vista » après un médiocre déjeuner. Contre-temps fâcheux qui me gâte un peu ma promenade à travers les rues et les venelles du vieux Macao : façade incendiée de la cathédrale de Sao-Paulo, Porte Cerco, gardée par un détachement de matelots portugais, vieux couvents, vieilles églises, vieux cloîtres, tout cela décrépi, fané, défraîchi, d'un autre âge...

Ce qu'on n'a pas bougé non plus, à Macao, c'est la Grotte de Camoëns. On se souvient que l'illustre poète des *Lusiades*, au cours de son séjour à Goa, capitale de l'Inde portugaise, avait publié en 1555 une assez âpre satire intitulée « Sottises dans l'Inde », où il dénonçait les abus du vice-roi. A la suite de ce pamphlet, Dom Alphonso de Noronha, — le vice-roi attaqué — avait exilé à Macao son génial détracteur. Et ce fut là, dans les loisirs que lui laissait sa fonction de « curateur aux biens des morts et des absents » (*sic*) que Camoëns termina en toute sérénité ses immortelles *Lusiades*. C'est là qu'il vécut plusieurs années, loin des méchants et des envieux, dans la paix de cette petite grotte où l'on a érigé, depuis, son buste sur piédestal, entre trois pans de rochers formant dolmen. Monument d'une simplicité profondément émouvante. *Luiz de Camoës* y est représenté en armure et collerette de l'époque, avec esquisse de draperie à la base. N'était son œil droit fermé, qu'il perdit d'un coup de feu au cours d'un combat naval au Maroc, devant Ceuta, son visage, sa barbe carrée, son front ceint de

lauriers, tout cela offrirait quelque ressemblance avec Henri IV, notre « Vert-Galant ». La légende veut que le poète exilé ait conçu et décrit dans cette grotte, ou plutôt dans cette anfractuosité de rocher, sa fameuse apparition du géant Adamastor, gardien du Cap des Tempêtes, un des plus célèbres morceaux de son épopée...

Mais ce n'est qu'une légende.

Ah ! Si ces pans de rocher pouvaient parler !



CHAPITRE IX

CANTON, SPHINX INQUIÉTANT



EST à tort qu'en Europe et en Amérique, l'on a longtemps considéré Pékin, l'antique capitale de l'immense Empire du Milieu, comme le centre agissant de la Chine.

Pékin a dû cette réputation injustifiée aux longues lignées, presque ininterrompues, de ses empereurs mandchoux, à sa situation géographique, à sa climatologie, à ses ressources économiques, enfin à son histoire, ses traditions, ses mœurs. Mais Pékin est beaucoup plus une ville tartare qu'une ville chinoise.

Le vrai cerveau de la Chine, c'est Canton.

D'abord, parce que, des quatre Chines — mandchoue, tibétaine, turkestan, cantonaise — il n'y a que la quatrième qui soit, ethniquement, *purement chinoise*. Les trois premières, au contraire, tirent surtout leurs origines des rameaux mongol et persan, en tenant compte, bien entendu, du métissage fatal qui, au cours des siècles, finit par jaunir le teint, brider les yeux et bomber les pommettes de la plupart de ces peuples de l'Asie centrale, des Musulmans de Kachgar pour n'en citer qu'un exemple entre mille.

Canton est quelque chose de formidable à voir et d'un peu terri-

fiant à étudier. Canton ne ressemble, en effet, à aucune autre cité de la Chine, ni à Moukden, ni à Pékin, ni à Han-Kéou, ni à Nankin, ni à Changhaï, ni à Yunnan-fou. Canton a son aspect et son caractère propres, totalement différents de tout ce que l'on a pu voir, depuis son arrivée au pays des Fils de Han. Ajoutez à cela que Canton a toujours été le foyer de la xénophobie en Extrême-Orient, le refuge de tous les émeutiers et nationalistes chinois, traqués par l'ancienne police impériale et mandarinale. Sun-Yat-Sen, le fameux agitateur, y recevait déjà, il y a plus de quinze ans, ses premières directives révolutionnaires et ses premiers subsides. Sous l'impérieux regard que lui lance, de nos jours, l'*Œil de Moscou*, Canton a presque cessé d'être chinois : Canton est devenu, sous la tyrannie des Bolcheviks, une filiale terrorisée des maîtres actuels de la Russie.

C'est, du moins, ce qui ressort des paroles du maréchal Chang-Tso-Lin, généralissime des Nordistes :

« — La condition, c'est d'expulser les Bolcheviks. Ces ennemis de l'humanité, les plus intrigants et les plus vils conspirateurs qui existent sur la terre, veulent semer la discorde en Asie en profitant de nos malheurs, puisqu'ils n'ont pas réussi en Europe. Qu'ont-ils à faire en Chine? Nous sommes des paysans, heureux de posséder un petit bien et de le cultiver, des commerçants travailleurs et habiles, un peuple d'avenir, industrieux, honnête, qui doit devenir prospère, dès que la paix régnera. Ces *oiseaux de malédiction* se sont abattus sur la Chine où chacun rend un culte pieux aux ancêtres. Ils veulent nous imposer les théories absurdes qui les ont fait descendre si bas dans l'échelle des nations. »

Mes souvenirs sur Canton sont anciens, mais précis.

D'ailleurs, cette ville si curieuse, si extraordinaire, si originale en soi, n'a pu et ne pourra jamais changer d'aspect à travers les âges, ni travers les régimes, absolument comme Venise, dont l'aspect de-

meure, sous la dictature fasciste du *duce* Mussolini, ce qu'il était sous la République des Doges. Il y a, au demeurant, quelque similitude vénitienne entre la Reine de l'Adriatique et la ville flottante des *Bateaux de fleurs*. Sur l'eau moirée des canaux de Venise, ce sont des gondoles qui glissent ; sur les eaux bourbeuses de la rivière de Canton, ce sont des sampans quise frôlent silencieusement. Voici pour la vie fluviale. Débarquons maintenant à terre, où nous allons marcher d'étonnement en étonnement.

Nous traversons d'abord l'île de Chamine, siège des consulats, asile des Européens. Rien de bien saillant à remarquer. Franchissons rapidement le petit pont de trois arches, en pierre, qui mène à la ville indigène. Dès les premières rues et ruelles, le décor change brusquement. D'abord, la plupart de ces voies sont si étroites qu'en étendant les bras on touche souvent les murs des maisons qui les bordent. Pas de trottoirs, bien entendu, mais une chaussée pavée de mauvais galets sur laquelle circulent les piétons, les chiens, parfois un cavalier sur son poney, parfois un pousseur de brouette grinçante. Certaines venelles sont même tellement resserrées que deux hommes ne peuvent y passer de front. Telle, par exemple, la « rue des Tripes », qui ne fleurit pas précisément l'encens ni le benjoin...

— *E-oi! e-oi!*

C'est le cri nasillard et perçant qui vous écorche sans cesse les oreilles, quand il faut se garer des porteurs de chaises, ou quand ceux-ci aperçoivent au loin un autre palanquin qu'ils vont croiser. Alors, la rencontre est invariablement comique. Impossible de passer, l'un à droite, l'autre à gauche. Il n'y aurait pas assez de place pour cela. Que font les porteurs de chaque Céleste véhiculé? Ils s'entendent, ou plutôt se pressentent, quant à la manœuvre à effectuer. Froidement, avec le plus parfait sans-gêne, sans demander pardon à personne, ni aux commerçants dans leurs boutiques, ni aux simples habitants dans leurs petits *yamen* bourgeois, l'un de ces convois entre d'autorité avec

son palanquin, à l'intérieur du premier magasin venu, pour permettre au camarade de poursuivre sa route. Après quoi, sans la moindre excuse, sans le moindre remerciement, la chaise et son contenu repartent vers leur destination.

Ainsi se rencontrèrent, un jour, sous mes yeux, devant la boutique d'un marchand d'éventails, deux réformistes cantonnais qui se haïssaient cordialement : l'infiniment honorable Kan-Yu-Wei et l'ineffablement estimable Léang-Tsi-Tchao, tous deux disciples, puis rivaux de Sun-Yat-Sen. Je m'attendais à une collision dramatique... C'était mal connaître les Cantonais. Pendant un bon quart d'heure, après s'être salués congrûment, les deux ennemis firent assaut de politesses et de sourires, à qui s'effacerait devant l'autre. A la fin, lorsqu'ils furent à bout d'arguments et de fleurs de rhétorique, le plus jeune, se frappant soudain le front, comme mû par une inspiration subite, s'écria :

— Que votre radieuse intelligence, ô illustre docteur, pardonne à mon indicible stupidité ! J'oubliais que ma fille « Fleur de Letchys » m'a prié de lui acheter un éventail en plumes de martin-pêcheur bleu-ciel, à l'occasion de ses seize floraisons de lotus. J'entrerais donc, le premier, si vous daignez le permettre, chez ce marchand. Holà ! mes porteurs, livrez passage au plus éminent esprit que notre Chine possède, depuis Li-Taï-Pé et depuis Tou-fou, ces deux astres de la dynastie de nos empereurs *tang* !

.....

Je me suis souvent demandé, par la suite, lequel de ces deux troubadours asiatiques avait bien pu torturer l'autre.

J'ai eu cette chance — si l'on peut appeler cela une chance — de me trouver à Canton, il y a quelques années, *en pleine révolution*. Avouez que, pour quelqu'un qui aime les aventures, j'étais servi à souhait !

Je dois reconnaître, pourtant, qu'alors (c'était en 1911) la révolution chinoise ne se passait qu'à l'intérieur. J'entends que les partisans de la République avaient interné le Fils du Ciel dans son plus beau palais de Pékin, où il était traité avec la plus grande déférence. Le timbre-poste (une jonque à la place du vieux dragon impérial) et les sceaux de l'État attestaient, seuls, la substitution du jeune mode démocratique à la vieille routine mandarinale de jadis. Quelques hauts seigneurs avaient bien été éventrés, empalés ou brûlés vifs : mais je crois que la plupart d'entre eux n'avaient pas la conscience tout à fait nette. Quant aux étrangers, ils n'étaient, en général, molestés ni dans leur personne, ni dans leurs biens.

Je me souviens de la sécurité avec laquelle je circulais, à cette époque, à l'intérieur de Canton, sans autre inspection ni tracasserie policière, que cette question incessamment posée par les gendarmes cantonnais : « Avez-vous un revolver ? ou des cartouches ? »

Il n'empêche que, pendant mon séjour dans la ville des « Bateaux de fleurs », deux journalistes belges, en quête de grand reportage, disparurent, un beau jour. On ne les a jamais revus. Peut-être, sont-ils tombés victimes d'un guet-apens privé, ou d'une vengeance, sans que la politique y ait été mêlée aucunement ? Je crains bien, en tous cas, que le consulat de Belgique ne puisse jamais éclaircir ce ténébreux escamotage.

C'est pourquoi, sur le conseil d'un missionnaire, j'étais extrêmement prudent dans tous mes déplacements à l'intérieur de la ville, du lever au coucher du soleil. D'abord, j'avais toujours soin de me faire accompagner d'un guide sûr, parlant anglais ou français, en plus de sa langue maternelle. Je ne le quittais jamais d'une semelle. Ensuite je m'abstenais formellement de pénétrer dans les arrière-boutiques ou dans les cours intérieures de marchands, ou même de simples particuliers. Je m'en tenais exclusivement aux magasins *donnant sur les rues*. Combien d'Européens candides ont été, en effet, traîtreuse-

ment attirés dans les entrailles de ces maisons, d'aspect si rassurant. On ne saura jamais — parce qu'il n'y a pas, là-dessus, de statistique, à Canton, cité grouillante de plus d'un million d'âmes — on ne saura jamais les drames affreux, ou sadiques, qui se sont déroulés dans les caves et dans les recoins de ces terriers sinistres, à double issue, semés de chausse-trapes et d'oubliettes. Je pourrais, là-dessus, conter plus d'une anecdote avec preuves à l'appui...

Mais laissons de côté, voulez-vous, ce chapitre un peu pénible, et poursuivons notre visite à l'intérieur de cette ville énigmatique et inquiétante.

Prétendre connaître Canton en un seul jour, ou même en un seul séjour, serait folie. Pour bien comprendre la véritable physionomie de cette formidable agglomération de Jaunes, il faut y revenir à plusieurs reprises : il faut surtout *ne pas être pressé*, quand on la visite. Que de fois m'est-il arrivé d'emporter avec moi mon déjeuner froid, pour l'absorber au cœur même de Canton, soit dans l'échoppe d'un marchand d'ivoires ou de châles de soie pour Andalouses, soit chez un tailleur de jade, tournant sa meule, soit chez un laqueur de poulets et de canards, soit sur un des sampans de la ville flottante !

C'est ainsi que j'ai appris comment les Chinois sculptaient l'ivoire ; comment ils tissaient et brodaient ces splendides châles espagnols, bordés d'effilés ; comment les chercheurs de jade découvraient dans le mètre cube de roc gris qu'ils sciaient à deux, patiemment, pendant des heures, la veine ou la veinule, tant recherchée de la précieuse néphrite verte ; comment les marchands de volailles du Céleste Empire — pardon : de la Céleste République — conservaient, pendant des mois et des années, leurs poulets et leurs canards (préalablement vidés, grattés, bouillis) au moyen d'un séjour prolongé dans une cuve pleine de laque brune fondue. A Canton, aussi, j'ai assisté (car il faut tout voir, n'est-ce pas ?) à la confection des bizarres cuisines chinoises, dont j'ai goûté, en curieux, malgré mes répugnances : saucisses de chien *chow-chow*,



CANTON : MARCHAND D'ÉVENTAILS



KO-LO-KAM, POTIER ET BOURREAU DE CANTON

potage aux ailerons de requin ou nids d'hirondelles salanganes, beignets de vers frits, salmis d'holoturies, salades d'algues et de haricots *soja*, œufs de quinze ou vingt ans conservés dans la chaux, fruits confits au vinaigre et au sel, etc...

Et j'allais oublier une des plus typiques industries cantonaises : celle des bijoux en plumes d'oiseaux. Avec une patience de fourmi ou de termite, ce bijoutier spécialiste s'use littéralement les yeux à ce travail. Il lui faut prendre, une à une, avec des pinces fines, certaines parties minuscules prélevées sur le plumage d'oiseaux aux tons éclatants; après quoi, loupe à l'œil, il lui faut, avec des ciseaux de poupée, tailler à même la plume saphir, turquoise, rubis, émeraude, et en faire une mosaïque infiniment ténue qu'il colle sur une armature en cuivre. Le tout fait illusion d'émail. Attrape classique que j'ai faite, à mon retour, à maints amis. « En quoi est-ce? » Tous et toutes pariaient invariablement en faveur d'un émail cloisonné, ou d'une peinture sur cuivre. Aucun d'eux, ni d'elles, n'aurait supposé aux Cantonnais assez de patience et d'obstination pour coller, un à un, des débris de plume aussi petits.

Mais, en Chine, le temps ne compte pas.

Un autre jour, à Canton...

Je viens de descendre de palanquin sur la place des exécutions, encore rouge de flaques récentes, où le bourreau, Ko-Lo-Kam, me fait les honneurs, si j'ose dire, de sa peu récréante profession qu'il cumule avec celle de potier. Car, tout de même, à Canton, on ne décapite pas tous les jours; et il faut bien s'y assurer la matérielle par un autre métier un peu moins... exceptionnel. Ko-Lo-Kam est un homme de haute taille, placide et souriant. Bourreau expert, il est à qui le paie. Hier encore, fonctionnaire impérial, aujourd'hui, exécuter des hautes œuvres de la Jeune République. Demain, s'il y avait une dictature, il ferait aussitôt acte d'obédience vis-à-vis du dictateur. C'est un homme

qui en a tant vu que plus rien ne l'étonne. Ce qui le contrarie surtout, ce sont les dégâts commis par les balles de fusil et de revolver sur ses chères poteries. « On ne respecte plus rien en Chine, Monsieur. Je vous demande un peu si nos républicains n'auraient pas dû épargner ces faïences? Elles ne leur avaient rien fait pourtant. »

D'accord, cher bourreau cantonais. Mais êtes-vous bien sûr que ces coquelicots humains que vous fauchâtes avec tant de virtuosité, la semaine dernière, étaient plus responsables et plus coupables que vos jarres et autres poteries? Affaire d'appréciation.

Il hoche le chef avec componction. Évidemment, évidemment... Ce diable d'Occident raisonne en ce moment avec l'irréfragable logique du sage Mencius... Ko-Lo-Kam segratte le crâne et esquive la réfutation de mes allégations. Il est vrai que, chaque fois qu'il tranche une tête, il a la précaution de détourner... la sienne. Il ne faut pas, en effet, que lui, Ko-Lo-Kam, *voie* gicler, du tronc décapité, le geyser de sang qui, selon la superstition populaire, « emporte l'âme du supplicié ». Car cette âme pourrait lui jeter un sort. Et puis, à la fin de sa vie, le digne homme aurait trop de morts et de remords sur la conscience. Les « ancêtres » ne seraient pas contents...

.....
Maintenant, je suis en contemplation devant la plus vieille horloge du monde : la « Cloche des Eaux ».

Bien avant nos pendules et montres d'Europe, un Chinois génial trouvait ceci, qui fonctionne encore à l'instant où vous lisez ces lignes. Toutes les douze heures, un coolie verse dans une cloche retournée un certain volume d'eau, strictement calculé, qui coule, goutte à goutte, dans une seconde cloche; et le calcul de l'heure se fait ensuite, mathématiquement, par le suintement à travers deux autres cloches également étagées. L'invention, enfantine comme l'œuf de Christophe Colomb, remonte à l'an 1324 de notre ère.

Nous n'avons rien inventé.

Et Pascal, lui-même, n'a pas découvert la brouette, attendu qu'elle existait en Chine, des siècles et des siècles avant lui.

Il est très difficile, dans Canton, même avec un guide, de se tracer à l'avance un itinéraire *ne varietur*.

C'est ainsi qu'après avoir admiré en passant la pagode à neuf étages, au sommet de laquelle l'œil embrasse toute la ville, nous nous étions, un matin, quasiment perdus, mon guide et moi, à travers un dédale de ruelles. Et, soudain, le fameux temple des Cinq Cents Génies, que je n'avais l'intention de visiter que le lendemain, apparut devant nous.

Imaginez, à l'intérieur d'une longue salle rectangulaire, éclairée à droite et à gauche par de hautes baies vitrées, imaginez une sorte de concile œcuménique de 500 statues en bois doré et laqué, de grandeur naturelle. Les uns, barbus et chevelus, les autres, glabres et le crâne rasé. Accroupis ou assis, les jambes pendantes, ces 500 génies ont, tous, des poses et des attitudes variées. On dirait qu'ils discutent quelque grave problème sur lequel tous ne seraient pas d'accord. L'impression de vie de tous ces bonshommes dorés et laqués est saisissante. Mon guide me signale, parmi eux, un génie, ou plutôt un sage, qui reproduit trait pour trait, paraît-il, le visage et l'expression du célèbre voyageur vénitien Marco Polo, lequel visita Canton en 1290. Chacune de ces 500 statues, genre « Musée Grévin », a devant elle un récipient rond, dans lequel les pèlerins font planter et allumer, par un des desservants du temple, des bâtonnets odoriférants en guise de cierges. Enfin, au fond de l'immense salle, dont l'accès est interdit aux visiteurs par une balustrade en bois sculpté, Confucius, en dimensions réduites et flanqué de deux gardes grimaçants, préside ce concile figé et un peu terrifiant.

De là, il faut se rendre au cimetière chinois, puis à ce qu'on appelle la *Ville des Morts*.

Plus de deux cents pavillons mortuaires, sortes de caveaux provisoires, y ont été édifiés pour permettre à de riches Cantonais, passés de vie à trépas, d'attendre dans leur somptueux cercueil d'ébène et de bois laqué et sculpté, l'instant que leurs descendants jugeront le plus favorable, après consultation des présages, pour les brûler, puis pour enterrer leurs cendres dans un endroit propice. Usage strictement cantonais. Certains de ces morts attendent ainsi cette incinération pendant cinquante et soixante ans, dans leur cercueil, dont quelques-uns dépassent 20.000 et 25.000 francs, voire davantage. Je me souviens, à ce propos, de l'impatience, un peu comique, de ce riche négociant que je rencontrai chez son ébéniste. Celui-ci était légèrement en retard pour livrer la commande à son client. Par commande, entendez un cercueil de bois précieux marqueté, incrusté de nacre et d'ivoire. Un amour de cercueil, quoi ! Je crois revoir encore le bonhomme se lamentant chez l'artisan, avec de grands gestes : « Mais cela n'avance pas, c'est désolant !... Vous ne serez jamais prêt ! » A quoi l'ébéniste, hochant la tête, ripostait : « Que le divin Lao-Tseu répande mille bénédictions sur vous ! Je serai toujours assez prêt, quand Votre Illustre Seigneur daignera s'étendre dans cet indigne réceptacle, dû à mon infinie médiocrité. »

C'est en quittant le « Temple de la Médecine », aux abords duquel des marchands ambulants, accroupis, vendaient des tortues, des crapauds et des serpents, que je gagnai, un soir, en barque, l'île d'Ho-Nan et les fameux *Bateaux de fleurs*, amarrés les uns aux autres, flottilles de péniches recouvertes d'une superstructure et d'un toit, parfois d'une loggia.

Encore une illusion qui s'effrite, ces *Bateaux de fleurs* ! Rien de plus morne, surtout pour un Européen, même accompagné d'un guide, que ces chalands où les Célestes bambochards ont accoutumé de se retrouver, une fois la nuit venue. On a beaucoup exagéré les orgies et les débauches qui s'y perpètrent. En tout cas, nous autres, Diables d'Occident, qui « sentons le cadavre » (à ce qu'assurent du moins ces

excellents Chinois, en se frottant l'un contre l'autre le dessus de chaque main), nous ne pouvons nous faire la moindre idée, même approximative, des soi-disant saturnales qui se passent à bord de ces *Bateaux de fleurs*. La plus grande privauté que j'aie pu obtenir, ce soir-là, d'un escadron de gentilles petites Cantonaises, maigriotes, bavardes et pas trop farouches, ç'a été de prendre le thé en leur compagnie. Rien d'autre!

... Moi qui me forgeais tant de félicités!

En tomber à grignoter ridiculement des graines de pastèque, avec des perruches!

Bateau de fleurs?

Non : *bateau* tout court.



CHAPITRE X

UN VOYAGE AU YUNNAN

C'EST un admirable, et pittoresque, et rapide trajet en pays de montagnes, que l'on peut accomplir aujourd'hui en deux ou trois étapes, grâce au chemin de fer français « Hanoï-Yunnanfou », conçu et construit par nos ingénieurs, il y a environ quinze ans, sous le proconsulat colonial de M. Paul Doumer. Disons d'abord que le percement compliqué de cette ligne en pays chinois fait le plus grand honneur aux Ponts et Chaussées de chez nous. En second lieu, ce nouveau réseau ferré, qui unit les hauts plateaux yunnanais à notre capitale indochinoise d'Hanoï et à notre port de commerce tonkinois d'Haïphong, a créé, dans toutes ces régions asiatiques d'Extrême-Orient, de nouvelles et prodigieuses sources de richesse.

Mais trêve de généralités.

Vite! prenez place à mes côtés dans les confortables wagons du convoi qui vient de quitter la gare d'Hanoï, à 6 heures 37 du matin.

Pendant des heures, nous longeons la Rivière Rouge, ses collines, ses épaisses forêts vierges où pullule « Hong-Kop », c'est-à-dire : le Seigneur Tigre. C'est l'ancienne route tropicale d'Hanoï à Lao-Kay que remonta Francis Garnier, notre héroïque pionnier et premier conqué-

rant du Tonkin. A droite et à gauche de la voie, depuis la station-buffet de Yen-Bay, le train crache sa fumée à travers des bosquets de bambous, d'aréquieres et de bananiers sauvages dont la fleur, d'un ton cerise éclatant, rappelle assez celle du lotus.

Laokay, où nous couchons, est une bourgade-frontière séparée de la Chine par un pont mitoyen. Lorsque après une nuit réparatrice sur le territoire du dernier poste français, notre convoi franchit le milieu de ce pont stratégique, nous pouvons dire que nous commençons réellement notre « Voyage en Chine » (hélas ! sans la musique alerte et spirituelle de Bazin...), car, à la gare-frontière d'Hokéou, le chef de la police chinoise n'est pas du tout d'humeur à vous chanter le fameux air : « Cinq cailloux, trois cailloux ». Personnage aussi rogue que formaliste, ce pointilleux fonctionnaire, qui répond au titre de « Fou-Tu-pan » (c'est-à-dire : Délégué), vise sévèrement vos passeports sur papier de soie en vous dévisageant presque sous le nez. Après quoi, cet incommensurablement estimable « Fou-Tu-pan » vous donne son exeat et sa bénédiction, sous la forme de mille sourires, congratulations et salutations.

Le train s'engage alors, à droite, dans la vallée du torrent Namti, dite « Vallée de la Mort », en souvenir de l'effroyable mortalité qui y décima les coolies chinois préposés à la construction de la voie. Brousse fiévreuse, humus séculaire et pestilentiel que nous avons hâte de fuir !... Heureusement, dès la station de La-Ha-Ti, vers dix heures du matin, le paysage change brusquement d'aspect et s'assainit, si j'ose dire. Plus de jungle, ni de lianes retombantes, mais une succession de coteaux déboisés et défrichés, avec cultures en gradins. Et puis voici les premières œuvres d'art de nos Ponts et Chaussées...

Sait-on, à ce propos, que cet étonnant chemin de fer du Yunnan n'a demandé qu'une seule année d'étude, que le premier coup de pioche a été donné en 1903, que le premier kilomètre a été exploité en 1908, enfin que le premier train a fait son entrée en gare de Yunnanfou-ter-



VERS LE YUNNAN : LA VALLÉE DU NAMTI



AU YUNNAN : ATTAQUE DU TRAIN PAR...
DES MARCHANDS DE CANNE A SUCRE!

minus, le 1^{er} avril 1910?... Ce sont là détails bons à rappeler, de même que la longueur totale du trajet (465 kilomètres de Hokéou à Yunnan-fou), de même que les 154 tunnels creusés à même le roc, de même que les innombrables ponts et viaducs jetés en défi au-dessus des précipices et des torrents rageurs. Ah ! ce pont fantastique de l'Arbalétrier au kilomètre 112 !... Figurez-vous un parapet enjambant un abîme de cent mètres, parapet simplement posé sur un arc métallique fixé aux flancs d'un ravin à pic. L'indigène annamite, soutenu par des cordes, et qui boulonna ce pont de l'Arbalétrier, reçut personnellement 3.000 francs de salaire pour ce périlleux travail. Or, le soir même de sa paie, il était assassiné et dévalisé par un de ses compagnons qui, lui, s'était contenté seulement de l'encourager de la voix et du geste. Ainsi vont les choses en Extrême-Orient...

Mais quelle vision féérique que le panorama qui se déroule à présent en boucle à nos pieds, sur une altitude de 300 mètres, exactement la hauteur de notre Tour Eiffel !... Imaginez un incroyable lacs de rails en zigzag : le chemin de fer qui, quelques heures auparavant, grim-pait à l'assaut de la montagne !

A cinq minutes de la station de Lou-Kou-Tchaï, nous retrouvons, sur le haut plateau, le torrent Namti, déjà nommé, qui coulait, quelques instants auparavant, en formidable chute de 200 mètres dans la vallée et qui s'éparpille désormais en filets d'eau gazouillants et enchanteurs. Un vent frais nous caresse. Autour de nous, ce ne sont que rizières charmantes, écoulant leurs cascates sur un sol rouge, ferrugineux, genre terre de Pouzzoles. Un peu après la station de Tchét'zhouen (1.650 mètres d'altitude), nous pénétrons dans une contrée désertique et déboisée, fleurie, par bosquets, d'églantines blanches, d'azalées rouges, de rhododendrons violets, pays de chasse où abondent la panthère, le loup rouge, le chevreuil, le faisan, la perdrix, la bécassine... pays de mines aussi, fer et étain, en médiocre et insuffisante exploitation.

— *Dragon-Noir! Dragon-Noir!* crie en français le chef de train.

Rassurez-vous : il ne s'agit ni d'un monstre soufflant du feu par les narines, ni d'un pur sang de Longchamp arrivant au poteau dans un fauteuil. Il s'agit d'une gare : une toute petite gare de province sans aucun intérêt, d'où les brouettes de villageois et les caravanes de poneys pelés, minables, gagnent une route abrupte plongeant dans une cuvette immense. Quel coup d'œil ! ...

Brusquement, une vaste échancrure découvre à nos pieds un autre panorama grandiose, qui permet d'apercevoir au loin, très au loin, vers le nord, une agglomération imposante de maisons, de palais et de temples : la cité lettrée de Mong-Tseu, coupée en deux par le tain éblouissant de son « Lac de l'Université ». Un des plus beaux paysages que j'aie contemplé en Extrême-Orient !

Et maintenant, c'est la halte, l'arrêt obligatoire, le dîner et le coucher — hum ! hum ! pas du dernier confort — à l'« Hôtel Prosper », hôtel chinois, du bourg d'Amitchéou. En me rendant à la « Pagode des Supplices », je croise une civière qui ramène à domicile le cadavre d'une femme lardée de coups de couteau. Petit incident de route, qui n'a absolument aucune espèce d'importance, m'assure le mandarin lettré qui me pilote : dix coups de verge bien appliqués sur la plante des pieds de l'assassin (si on le retrouve), c'est le tarif... Et voilà ! Un missionnaire ne me disait-il pas aussi, tout à l'heure, qu'il avait ramassé hier, dans la montagne, la moitié du corps d'un nouveau-né dévoré par les porcs errants. En vérité, la Chine est un pays charmant qui vous plairait assurément !

Dieu ! que j'ai mal dormi dans cette auberge ! Toute la nuit les coolies n'ont fait que bavarder et les chiens que gémir. Je me sens un peu courbatu quand je reprends mon train, le lendemain matin, pour Possi (cela s'écrit Pouo-Hi, mais se prononce Possi — ne me demandez pas pourquoi ! — c'est du chinois... comme les règles du démodé mahjong). Plus de rizières ni de bambous, dans cette vallée encaissée, où

le seigle et l'indigo sont cultivés presque partout sur les berges du Pa-Ta-Ho dont le nom signifie « eau claire », et qui est bien la rivière la plus bourbeuse que j'aie vue dans tout l'Empire du Milieu.

Mais ai-je la berlue?... Voici maintenant, à perte de vue, une mer de céréales dorées, un océan d'épis de blé, pur froment que l'on exportait de cette région, par quintaux, à Marseille, avant l'anémie de notre pauvre petit franc exsangue ! Et puis voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches... arbres fruitiers d'Europe, poiriers, pommiers, cerisiers, noyers ! Et, dans les vergers, des petits pois et des fraises !... C'est à devenir fou... de joie ! Il est vrai que nous avons dépassé l'altitude de 2.080 mètres au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire du port d'Haïphong, là-bas, là-bas, dans le Sud. Si loin ! ... Alors ?

Alors, je suis décidé à ne plus m'étonner de rien, en Chine. Ni de ce que les thuyas d'ici portent, accrochés à leurs branches, en guise de fruits, des nouveau-nés, non viables ou malingres, saucissonnés vivants dans des nattes, et dont se régalent, la nuit, les rats des champs. Ni de ce que, douze kilomètres avant l'arrivée en gare de Yunnanfou-terminus, un notable Chinois, qui parle un peu le français, me désigne fièrement une tour énorme en torchis de plâtre, dite « Tour de la Victoire », parce qu'elle commémore... une défaite retentissante et rigoureusement historique « celle de Thû-Yen-Kouang. Pauvre tour, érigée un peu précipitamment sur le récit mensonger d'un faux messager de Marathon, et qu'on n'a pas eu, ensuite, le courage, ni de démolir, ni de débaptiser :

On se fait à tout, voyez-vous, en Chine, même à l'apothéose et à la glorification de l'erreur, de la ruine ou du malheur. En vérité, en vérité, je vous le dis, Confucius était mieux qu'un grand sage.... Et si vous me demandez, en terminant, pourquoi la capitale du Yunnan s'appelle Yunnanfou, je vous répondrai que Yunnanfou est... en Chine.

Pas d'autre explication !

Dès mon arrivée en gare de Yunnanfou — gare européenne assez semblable à celle d'une de nos sous-préfectures, en France — je suis frappé par l'étonnante couleur locale du pays. Fini, l'européanisme des ports indochinois et chinois du littoral ! Je suis en pleine province de l'Empire du Milieu, au sein d'un peuple vêtu de bleu-ciel, qui porte encore la natte, si désuète partout ailleurs, dont les femmes âgées ont encore les *petits pieds* en forme de pattes de chèvre, tout cela si *Vieille-Chine*, si inattendu, si d'un autre âge que je crois vivre dans un paysage de paravents, d'éventails, de potiches ou de boîtes à thé ! Mais quelle saleté, quelle infection dans les rues, où planent des odeurs de porcherie, et des relents d'ignobles fritures. Sur le seuil des boutiques, devant des rigoles puantes et immobiles, des marchands dégustent un vin de rose sucré et écœurant, tout en caressant leurs chats ornés de colliers et attachés par une laisse, afin de les soustraire à quelque gibelotte en perspective. Au Yunnan, en effet, chiens et chats, également comestibles, figurent avec honneur sur les menus des agapes gastronomiques.

J'ai déposé mes bagages à l'hôtel, et après la visite obligatoire au Consul de France, je me suis fait conduire en toute hâte à la *Pagode de Confucius*. Grande bâtisse aux belles sculptures de bois laqué rouge et or, au toit jaune en tuiles vernissées, qui affectent l'aspect de bûches ou de rondins. La courbe de l'édifice est harmonieuse et dénote d'un grand art que je retrouve aussi sur le seuil de l'escalier en pierre lunaire, réservé jadis à l'Empereur. J'admire en passant le pont jeté gracieusement sur une jolie petite pièce d'eau verdâtre et croupissante, au-dessus de laquelle tournoient de grands aigles et des corbeaux en demi-deuil. Et maintenant, vite à la *Pagode des Poissons*, ainsi nommée parce que des cyprins aux gros yeux pédonculés, aux nageoires et aux queues flottantes, s'ébattent en toute sécurité dans une vasque située à proximité du temple. Cette pagode paraît le rendez-vous de prédilection des mendiants, aveugles et estropiés de la ville, qui,

tous, tendent à l'étranger une patte sale et griffue, en demandant la charité : *Tata yan koua*. Cri lamentable qui contraste avec l'avertissement des porteurs de chaises — *ondha! ondha! pajo!* — circulant dans la foule et ne se faisant pas faute de bousculer rudement les contrefaits de cette Cour des Miracles.

Jé reviens en flânant par la *Rue-aux-cercueils*, prodigieusement intéressé, mais un peu dégoûté par la sordidité du lieu. Mais, au Yunnan, comme au Sétchouen, si l'on veut jouir du cachet extrême-oriental de ces deux provinces reculées, il ne faut plus s'étonner de rien, même d'être vaporisé par un blanchisseur chinois qui vous envoie sans s'excuser, en plein visage, le crachin d'eau de sa bouche, réservé au linge à repasser. Je ne manifeste pas davantage de surprise en enjambant le cadavre raidi d'un Chinois mort subitement, ce matin, sur la chaussée, et que le service municipal de la voirie n'enlèvera qu'à la nuit tombante.

Curieuse, aussi, cette maison de thé, où j'entre à l'aventure, pendant quelques instants. Cinq ou six petites Chinoises aux cheveux tirés y grignotent des graines de pastèque en écoutant distraitement des musiques sauvages, inharmoniques : cymbalum, flûte stridente, violon criard. Dans la pénombre, quelques Célestes, étendus sur des nattes, fument des pipées d'opium. On me passe des rafraîchissements : thé (sans sucre, naturellement), tranches de rave dans de la glace pilée, porc cru, fumé et sucré, quartiers d'oranges et de mandarines, etc... Je tâche de lier conversation avec ces gamines : mais elles sont encore plus farouches que celles des Bateaux de Fleurs, à Canton.

Dieu sait ce que les Chinois doivent leur conter sur ces maudits diables blancs!

J'ai passé une mauvaise nuit dans ce pays extraordinaire, si fondamentalement différent des autres contrées chinoises que je connais déjà. Cette impression de malaise physique doit tenir à ma brutale trans-

plantation à une altitude considérable. On ne quitte pas impunément en deux jours la côte tropicale du Tonkin, le golfe d'Haiphong, aux nuits étouffantes, aux moustiques bourdonnants, au paludisme sournois, pour bondir de là, sans transition, sur un haut plateau situé à 1.900 mètres; un tel déracinement provoque infailliblement une sorte de « mal des montagnes » qui vous prend aux tempes et vous enlève tout appétit. Mais je ne suis pas ici pour m'écouter et me dorloter... je suis ici pour voir et pour entendre. Pour entendre notamment, dès 7 heures du matin, certain-fameux concours d'oiseaux chanteurs dont on ne cesse de parler depuis mon arrivée.

Sur une esplanade, plusieurs Célestes sont réunis, tenant à bout de bras une cage métallique et ronde, recouverte d'une housse noire. Le jury s'est groupé en cercle pour écouter, juger et décerner les prix. Un huissier assermenté enlève alors la housse noire de la première cage. Aussitôt le premier rossignol, réjoui de contempler enfin la clarté du jour, hérisse ses plumes, tend son bec avide vers la chaude lumière du soleil, puis chante et trille éperdument. Le jury impassible et grave décerne à chaque oiseau une note; puis, après les éliminatoires, il remet en présence les concurrents sélectionnés; et les prix sont finalement proclamés et distribués à l'issue de ce poétique concours.

Il y a là des hommes de tous âges, mais surtout des vieillards aux moustaches et barbes retombantes, au visage émacié et parcheminé, aux ongles démesurément longs, à la tunique invraisemblablement rapiécée. Étrange, vraiment étrange, ce peuple de magots jaunes, qui préfère la misère à l'opulence, la paresse au travail, et que divertissent ineffablement les roulades d'un oiseau!

Le lendemain, j'avais l'honneur d'être reçu, en audience extraordinaire, par Son Excellence, le *Fann t'aï* de la province du Yunnan, autrement dit le grand trésorier et mandarin, Cheu-Tseng.

Avoueraï-je — en cetemps de bolchevisme et de perturbation asiatique — que ce haut personnage, d'origine mandchoue, m'apparaît



UNE RUE A YUNNANFOU



CONCOURS D'OISEAUX-CHANTEURS A YUNNANFOU

aujourd'hui comme une des figures les plus saisissantes de l'ancien régime aboli?... Certes, ce fonctionnaire était loin d'être inattaquable. Depuis sa mort tragique, les Sudistes, qui l'ont supplicié avec des sauvages raffinements, ont allégué qu'il n'y avait pas, dans tout l'Empire du Milieu, de plus effronté concussionnaire que ce délicieux grand seigneur, ex-secrétaire d'ambassade, pendant quatre ans et demi, à la Légation de Paris, puis conseiller pendant sept ans à la Légation de Saint-Petersbourg, qui avait de si belles manières et qui parlait si purement les deux langues, française et russe. Il est possible que les Sudistes n'aient rien exagéré. Mais l'homme était si plein de séduction que je plaide aujourd'hui, pour sa mémoire, les circonstances atténuantes. Était-il, après tout, beaucoup plus criminel que ses autres collègues mandarins qui pressuraient sans vergogne les provinces soumises autrefois à la tutelle du Fils du Ciel? Pourquoi jeter surtout la pierre à ce Cheu-Tseng, qui a péri de si atroce façon, plutôt qu'à tel autre? L'ordre, au moins, régnait alors, et la prospérité, et la paix, et la sécurité. Est-il bien sûr que, désormais, sous l'œil de Moscou et sous l'œil de Canton, les choses publiques soient mieux, ou plus intégralement administrées? Attendons encore avant de trancher ce débat. Bolchevisme signifie : communisme *inopérant*.

Le *Fann-t'ai* m'a reçu dans son salon, sobrement décoré de vieilles peintures chinoises, un peu décolorées. Nous nous sommes assis sur de hauts sièges d'ébène incrustés de nacre et nous parlons de l'Europe et de l'Extrême-Orient, en fumant des cigarettes et en dégustant un authentique *Charles Heidsieck* de Reims, cuvée réservée. Il y a là aussi un autre important dignitaire de la province, le nommé Yé, au nom laconique, qui exerce les fonctions de directeur de l'Instruction publique au Yunnan, et qui me vante avec beaucoup de courtoisie l'œuvre civilisatrice et bienfaisante de nos missionnaires français. Nous parlons aussi de la prospérité économique apportée au pays par l'arrivée de la première locomotive française en gare de Yunnanfou. Mes inter-

locuteurs m'assurent que chez eux, en Chine, mon éminent ami Paul Doumer, à qui revient l'initiative de ce chemin de fer, serait, au moins, mandarin à *bouton de cristal*. Je leur réponds que Paul Doumer n'est pas chevalier de la Légion d'honneur, et que je ne suis même pas certain que notre République lui ait octroyé jadis le ruban violet d'officier d'Académie. Mes deux Chinois hochent la tête en souriant avec infiniment de politesse... Mais, par le divin Lao-tseu ! que doivent-ils penser de la noire ingratitude, pour leurs grands hommes, de ces incompréhensibles « diables d'Occident » !

L'entretien se poursuit, toujours en français, que le grand trésorier parle purement et presque sans accent. J'éprouve quelque fierté à m'entendre dire par lui que ce chemin de fer a complètement transformé et amélioré le commerce et l'industrie du Yunnan, et que la région en a subi le contre-coup. Il est vrai que les autorités font aussi une telle guerre à l'opium... J'opine du bonnet, bien que je n'en croie pas un mot. Je sais pertinemment que mon hôte, tout à l'heure, ira discrètement *tirer sur son bambou*. Cette pernicieuse confiture brune est si tentante ! Et puis, après tout, cela ne me regarde pas.

— Songez, Monsieur, me dit Son Excellence Cheu-Tseng, qu'avant votre chemin de fer français qui nous mène aujourd'hui en deux jours et demi d'Hanoï à Yunnan fou, il nous fallait compter deux mois pour effectuer, à dos de poney ou à pied, le même trajet. Depuis que le rail a été posé dans ce pays, nous y avons développé intensément la culture des céréales, en particulier du maïs. Notre industrie séricicole en a également bénéficié : pour augmenter nos cocons de soie, nous avons planté de plus grandes quantités de mûriers. Les débouchés n'en valaient-ils pas la peine ? Et voyez jusqu'où peuvent aller les choses : nous avons, par contre-coup, créé un peu partout ici des écoles professionnelles agricoles. Le régime pénitentiaire lui-même s'en est trouvé amélioré. Nos tribunaux répressifs, au fur et à mesure que la civilisation européenne arrivait jusqu'à nous, ont fait preuve,

peu à peu, d'un esprit beaucoup plus humanitaire, inspiré du système américain.

J'écouterais ce Chinois étonnant pendant des heures. Esprit vaste et cultivé, ce Mandchou, frotté de progrès occidental, reconnaît la nécessité d'attirer de plus en plus, dans son pays, l'étranger et même le touriste. Il songe déjà à construire des routes carrossables en macadam, des routes qui dépasseraient même les grandes banlieues de sa cité, des routes qui pousseraient leurs ramifications jusqu'au romantique lac de Tang-Cheu, ce qui permettrait d'en utiliser les sources sulfureuses, et — qui sait ? — d'attirer une vaste clientèle vers une station thermale d'avenir ?

Des serviteurs apportent un thé bouillant et parfumé dans des tasses de porcelaine rare, rituellement recouvertes de leurs soucoupes. Un arôme exquis s'en échappe, qui embaume toute la pièce. Familiarisé déjà avec les usages célestes, je sais que ces tasses de thé signifient, pour moi, que l'audience est terminée. Je me lève aussitôt. Mes deux Chinois m'imitent en souriant et en se frottant les mains fermées, phalanges contre phalanges. Nous absorbons, à petits coups, la boisson délicate et ambrée.

Puis, sur le seuil, confondu en mille protestations de politesse, Son Excellence me dit en prenant congé de moi :

— Dites surtout, chez vous, Monsieur, que l'ordre règne partout ici. La chute de l'Empire et l'avènement de notre jeune République n'ont encore rien changé brutalement à ce qui existait jadis. Tout cela se fera peu à peu, sans heurts et sans saccades. Nous sommes un très vieux peuple, peut-être trop attaché à nos routines millénaires. Mais nous sommes intelligents et nous comprenons les choses. Seulement, voyez-vous, il fait aller doucement... doucement...

.....
Ah ! pourquoi faut-il que les gens de Canton aient massacré sauvagement cet homme ? Je ne puis songer sans un frisson d'horreur au

supplice abominable, infligé depuis à ce sage, empalé vif et éventré sur les bambous de la clôture de son parc, par les bourreaux de Sun-Yat-Sen.

Il y aurait beaucoup à voir et à observer dans cette partie si *chinoise* de la Chine du Sud, depuis Mong-Tseu, la ville mandarinale, lettrée, artiste, jusqu'à Yunnanfou, la métropole commerciale de la région et son marché si pittoresque où je note des prix invraisemblablement bas, qui feront rêver plus d'une de nos économes ménagères? En veut-on quelques exemples?

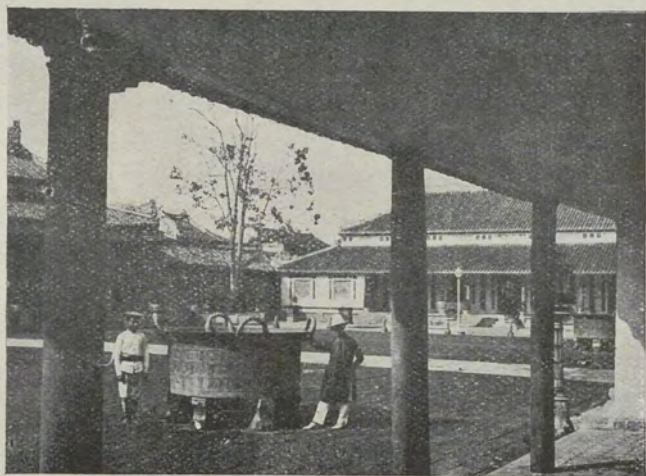
Un poulet, un canard, coûtent de 75 à 80 centimes (il est vrai qu'ils ne sont ni très gras, ni très *profitants*, comme on dit...); la douzaine d'œufs ne dépasse guère 20 centimes; une belle pêche coûte de 10 à 15 centimes. Les légumes y sont pour rien. Quant au gibier, très abondant dans la province, il dépasse, en *bon marché*, tout ce qu'on peut imaginer. Pour 25 centimes vous avez une perdrix, pour 75 centimes un faisan, pour 60 centimes un canard sauvage, pour 10 centimes (deux sous!) une bécassine. Mais les deux véritables records me paraissent constitués par ceci : pour 75 centimes, vous décrochez un superbe lièvre, et pour la somme nette de 5 francs, vous emportez un chevreuil tout entier!... Il est vrai que ces prix sont d'avant-guerre. Depuis, ils ont dû monter sérieusement. Mais, même en les multipliant par le coefficient 5 (ce qui est certainement exagéré, là-bas) vous avouerez qu'un lièvre pour 3 fr. 75, et qu'un chevreuil entier pour 25 francs cela vaudrait encore le voyage...

Dommage que le voyage soit un peu plus coûteux!

Sur le conseil du Consul de France, sinologue expert, j'ai prolongé d'un jour mon séjour à Yunnanfou pour aller aux célèbres grottes de Si-Cham. Excursion classique, qu'il ne faut pas manquer. A cet effet, je me suis levé, ce matin, de bonne heure. Dès six heures et demie, une chaise et deux porteurs m'attendaient au seuil de mon hôtel.



HUÉ (ANNAM) : LA RIVIÈRE ET LE PALAIS IMPÉRIAL



HUÉ : UNE DES COURS INTÉRIEURES DU PALAIS IMPÉRIAL

Encore un peu endormi, je me laisse aller mollement au pas élastique et balancé de mes deux coolies, jusqu'à l'arroyo où m'attendent un sampan et ses rameurs.

Tout autour de moi, sur les rives, dans les vergers, des norias font monter l'eau d'un plan à un autre, grâce à un petit moulin à palettes qu'actionnent curieusement une manivelle et une bielle. Dans les champs, empuantis par les eaux d'épandage, des paysans sont occupés à la récolte des escargots dont tout Céleste est extrêmement friand. D'autres nous regardent passer, oisifs, et accroupis, tendant bêtement au bout de leur bras, vers le soleil, la cage de leur oiseau chanteur. Mais celui-ci, encore endormi comme moi, ne veut rien savoir pour célébrer en roulades les louanges de l'astre radieux. En quoi, ce gréviste en trilles et en vocalises s'apparente au marmot somnolent, tenu en bandoulière par la sampanière qui, à l'arrière, pousse mon esquif à l'aide d'une gaffe. Il faut que ce bébé ait le sommeil bien chevillé au corps pour ne pas se réveiller à chaque secousse de sa maman. Heureux âge!

Je ne me réveille, moi, tout à fait, que lorsque j'arrive au pied de la montagne, pour prendre place sur la berge, dans un palanquin. Montée dodelinante pour moi, pénible pour mes porteurs, à travers un joli bois. Mais quel splendide coup d'œil, une fois arrivé là-haut!... D'une altitude de 2.300 mètres, sur une terrasse creusée à même le roc, j'aperçois à la fois le lac miroitant de Si-Cham, la vaste plaine qui mène à Yunnanfou et à Mong-Tseu, enfin les plans successifs et grandioses des montagnes du Sé-Tchouen... Un des plus beaux panoramas de l'univers! Et si étrange, si confondant, si hallucinant, par son contraste même de lumière et de vie avec les antres obscurs!

Pagodes sculptées à même la pierre, où se recueillent des bouddhas énigmatiques et souriants, où grimacent, dans les recoins, des génies et des monstres, en un mot, où médite toute la *Vieille-Chine* qui disparaît...



CHAPITRE XI

A LA COUR D'ANNAM

DEPUIS trois jours, je suis en Indochine, à Tourane, où vient de me déposer un des paquebots de la ligne annexe des Messageries, desservant le littoral du Tonkin, de l'Annam et de la Cochinchine. Tourane, nom délicieux, euphonique, mais qui promet plus qu'il ne tient.

En réalité, une petite ville provinciale et paisible, tout à fait différente du Tourane hargneux et malpropre, entrevu un jour de nostalgie par Pierre Loti, et esquissé, plus tard, dans ses *Propos d'Exil*.

On avait bien rêvé d'en faire un port important sur la côte annamite; mais il arrive souvent qu'on prenne ses désirs pour des réalités. Tourane, je le crains, ne sera jamais le grand havre espéré. Pour loger dans sa rade les navires de forts tonnages qu'il ambitionnait d'y attirer, il lui aurait fallu d'abord un outillage considérable, au point de vue dragage. Il en est encore loin, de nos jours. Ce qu'il a gagné à devenir l'humble débouché de Hué, capitale de l'Annam, c'a été le percement de ses nouvelles artères et l'assainissement de ses rues. C'est déjà quelque chose.

Malheureusement, le cachet indigène en a à jamais disparu. Tou-

rane est aujourd'hui une bourgade insignifiante, dont François de Tesson a pu dire, joliment, qu'elle est « ... mélancolique à la façon de ces veuves dignes et spleenétiques qui n'ont jamais eu, pendant leur mariage, que de médiocres satisfactions et qui se demandent si, enfin, elles seront consolées par un bel amour ».

Laissons donc de côté Tourane et ses magasins, ses entrepôts, ses maisons de commerce et ses cafés européens, pour gagner les fameuses Grottes de Marbre, à quelques kilomètres de là. Quatre guerriers annamites figés dans leur pose assise en gardent l'entrée, à gauche de laquelle un petit temple au toit de tuiles vernissées sert d'abri aux pèlerins. Devant l'autel brûlent d'entêtants parfums. A la vérité, ces Grottes de Marbre sont assez décevantes et fallacieuses. En Extrême-Orient, il faut se méfier de la poésie des mots et du beau langage imagé qui président à l'appellation des paysages. Il en est, de ces Grottes de Marbre ce qu'il en est un peu plus loin, après Tourane, du fameux Col des Nuages. On est si facilement conquis par la magie du verbe emphatique, souvent contredit par la réalité...

Ceci me remémore une piquante observation, un peu triviale, en pays chinois. Dans la région d'Han-Kéou, les paysans, désireux d'obtenir gratuitement de l'engrais humain pour fumer leurs champs, attirent couramment le passant par des banderoles flottantes et parlantes du style de celle-ci : « Prenez le frais sous mes bambous ! ».

Je demande humblement pardon de la comparaison à Tourane, petite ville si coquette et si propre aujourd'hui.

Il y avait peu de nuages sur le Col des Nuages, lorsque je le franchis (encore une illusion qui s'en va !); mais j'aurais eu mauvaise grâce à souhaiter un temps brumeux, ce jour-là, sur cette route mandarine à environ trente kilomètres entre Tourane et Hué. Une fête locale, réputée entre toutes, allait être célébrée en pleine capitale de l'Annam, celle du *Du-Xuan*, c'est-à-dire : la « Promenade du Printemps ».

Avant de vous narrer ma première rencontre avec un Prince Char-



UN GROUPE DE MANDARINS ET DE LETTRÉS
AU PALAIS IMPÉRIAL DE HUÉ



HUÉ : EMBARQUEMENT DES VOYAGEURS DE... QUATRIÈME CLASSE!...

mant que j'ai revu souvent depuis, à Paris, grâce à l'amitié de M. et M^{me} Albert Sarraut, qu'il me soit permis de vous retracer en quelques mots le portrait moral et physique de l'Empereur défunt. Il me sera doux d'évoquer mes souvenirs personnels sur ce souverain, grand ami de la France, sage, éclairé, raffiné, policé et subtil — hélas ! moissonné par une mort brutale qui consterna ses admirateurs et ses amis.

Je laisserai de côté les audiences que Sa Majesté feu l'Empereur Khaï Dinh voulut bien m'accorder à Hué, pour ne parler que des entretiens que j'eus avec lui à Paris. Ce fut à trois reprises : au cours d'un déjeuner d'apparat au Ministère des Colonies ; dans son avant-scène de l'Opéra, à la soirée de gala ; enfin à l'inauguration de la pagode annamite de Nogent-sur-Seine. Toujours, partout, deux choses m'ont frappé chez lui : d'abord, une dignité incomparable, faite de calme et de courtoisie, ensuite, une considération extraordinaire pour la France, protectrice de son empire.

Rappellerai-je, à cette occasion, les fortes et émouvantes paroles qu'adressa à M. Albert Sarraut (alors Ministre des Colonies) cet empereur Khaï Dinh, dont le fils et prince héritier Vinh Thuy continue si noblement aujourd'hui l'illustre lignée, celle de la dynastie des N'guyen ? « ... Vous êtes une grande pensée vivante, active, créatrice. Nous sommes une grande pensée méditative et calme qui se complaît dans le pieux recueillement des choses mortes. Partout, vous avez su, par le chemin de l'esprit et du cœur, respecter notre passé et le faire servir à la glorieuse édification de votre avenir. Par une suprême et subtile intelligence, chez nous, vous n'avez rien renié, rien méprisé. C'est pourquoi je suis venu à travers les océans apprendre de vous, de votre clair génie, la grande leçon conciliatrice qui unira à jamais les destinées de mon peuple aux destinées de la France suzeraine. »

Quel hommage plus touchant rendu à notre tâche civilisatrice en Extrême-Orient ?

Au physique, le dernier Empereur était de taille moyenne, mince et

fragile, aux fines attaches, toujours d'une mise élégante et recherchée. Sa garde-robe comportait une moyenne de deux à trois robes, tuniques et dalmatiques par jour. Le chiffre total de ses couvre-chefs et de ses bottes était impressionnant. Il aimait aussi les bijoux, mais les portait avec beaucoup plus de discrétion et de sobriété que les rajahs de l'Inde. Un de ses passe-temps favoris à Hué était la chasse aux canards, aux sarcelles et aux judelles, sur l'étang sacré des Lotus. Il aimait la musique mais lui préférait, je crois, la peinture. En un mot, c'était un prince accompli. Le meilleur, certainement, que l'Annam ait connu depuis un demi-siècle.

Je me revois, il y a quelques années de cela, en présence de celui que ses mandarins prosternés appellent en tremblant le Duc-Hoang-Dê, le Maître Absolu. Suivi des princes du sang, des hauts dignitaires civils et militaires, de sa milice d'honneur, Khai Dinh vient de parcourir sa capitale, à l'occasion du renouveau printanier. Je ne sais ce que je dois admirer le plus, de ses grands airs de dignité dans son palanquin porté à bras, ou de la pompe de son cortège. Il y a là des oriflammes éclatants, des étendards de soie brodée, qui défilent au son des tambours et des gongs, entre deux haies de gardes en tuniques rouges, armés de sabres, de haches, de piques, et aussi de ce que le peuple annamite appelle superstitieusement les « bâtons de bon augure ».

Je regarde ce potentat d'Asie, un peu raidi dans sa chaise impériale. Son visage s'efforce de demeurer impénétrable et neutre. Visiblement, il n'aspire, ce jour-là, qu'à représenter ses ancêtres; sa personnalité, à lui, doit disparaître pour laisser place au seul principe de la continuation dynastique. En un mot, il m'apparaît comme une idole vivante que ses sujets promènent avec crainte et fierté d'une rive à l'autre du « Fleuve des Parfums », pour obtenir des génies du ciel et de la terre que les bénédictions d'en haut et d'en bas affluent sur ce sol d'Annam et en fertilisent les prochaines récoltes. Ce qui me fait un peu sourire, je l'avoue, ce sont les *lays*, c'est-à-dire les prosterna-

tions des ministres et des mandarins de cette cour d'Asie. Sans arrêt, devant l'Empereur qui vient de regagner la porte principale de son palais, ces chambellans et ces courtisans s'inclinent, s'agenouillent, se relèvent, avec une régularité d'automates, aux commandements de hérauts, revêtus de tuniques *jonquille*.

Pendant dix bonnes minutes, on n'entend que ces ordres, gémis plutôt que hurlés : « Agenouillez-vous ! Prosternez-vous ! Adorez ! Levez-vous ! »

Le protocole exige que les neuf classes de mandarins heurtent *dix fois* la terre de leur front devant leur souverain. Alors, seulement, un coup de canon annonce au peuple que les *lays* sont terminés. Et les malheureux mandarins peuvent se relever, les articulations un peu rompues par cette gymnastique rituelle et strictement obligatoire. Puis, c'est la réception plus intime et presque européenne, à l'intérieur du hall, au son de la *Marseillaise*, jouée par l'orphéon de Sa Majesté. Une collation est offerte aux invités. Le champagne coule. On échange des souhaits en termes fleuris. Assaut de beau langage...

Au dehors, des serviteurs allument des pétards en l'honneur du printemps revenu.

.....
— Loué soit le Duc-Hoang-Dê, Maître Absolu de l'Empire d'Annam !



CHAPITRE XII

MAUSOLÉES IMPÉRIALES D'ANNAM

Ly a, en Indochine, profusion de sites et de monuments, depuis cette baie d'Along, mystérieuse, inquiétante et grandiose, dont je parlerai plus loin, jusqu'aux prodigieuses cités mortes d'Angkor, en passant par les étonnants, majestueux et émouvants mausolées impériaux d'Annam.

Mais, de grâce, que ce mot de *mausolées* ne vous attriste pas. C'est, surtout en Europe, dans notre grise et froide Europe, que la mort, le deuil et les tombeaux revêtent un caractère de désespoir, ou d'angoisse, ou d'effroi. En Asie, on est cuirassé de stoïcisme et de résignation. En Asie, par exemple, un fils vraiment attentionné, Annamite ou Chinois, n'a pas, pour ses parents, de pensée plus délicate, plus tendre et plus touchante, que de leur parler à tout bout de champ de leur cercueil en voie de construction ou d'achèvement chez l'ébéniste d'art. En Asie, on ne s'endeuille pas de noir, mais de blanc. En Asie, on ne pleure pas, du moins *soi-même*, aux funérailles d'un être cher, mais on fait pleurer, ou sangloter, selon le prix, par des spécialistes virtuoses, auprès desquels nos pleureuses de Corse ne sont que *gémisseuses* au rabais.

Quel cortège animé, bigarré, presque *joyeux*, que celui d'un enterrement annamite!...

Le Bonze, autrement dit le prêtre bouddhique, marche en tête, brandissant un bâton symbolique, destiné à indiquer au mort le chemin qui mène au Paradis, ou, si vous préférez, à l'Au-delà. Des porteurs de banderoles flamboyantes le suivent immédiatement. Sur ces banderoles, sorte de feuilleton de critique dramatique, se trouve retracée toute la vie du défunt, mais sans aigreur, sans méchanceté, avec les compliments les plus amènes, les éloges les plus hyperboliques. Les passants lisent tout cela placidement, d'un œil amusé, cependant que gongs, tamtams, clochettes, flûtes et cymbales résonnent, sans aucun souci de l'harmonie, bien entendu. Vient ensuite le *char de l'âme*, c'est-à-dire, sous un vaste parasol, le mouchoir de soie dans lequel a été recueilli le dernier soupir du moribond. Enfin, voici le corbillard, sorte de char, ou parfois de palanquin, disproportionné, immense, gigantesque, épaulé par quinze ou vingt porteurs vêtus de blanc, et derrière lequel se pressent parents, amis et invités. Il arrive même, quelquefois, que ce char (ou palanquin) funèbre soit précédé par un mannequin, richement costumé des plus beaux vêtements du défunt : en ce cas, le mannequin figure le décédé lui-même, qui assiste ainsi à son propre convoi mortuaire, ce qui ne manque pas d'un certain piquant, vous en conviendrez.

Mais laissons de côté les cinq classes du deuil annamite qui nous entraîneraient trop loin... Et parlons maintenant, voulez-vous, de ces merveilleux mausolées impériaux d'Annam que l'on peut, et même que l'on *doit* admirer, quand on visite Hué, la capitale de l'Empire, dont ces mausolées ne sont séparés que par quelques kilomètres.

Imaginez, un vaste quadrilatère de plusieurs hectares, sorte de parc où poussent les thuyas, les letchys, les pins et les arbres nains taillés. Passons sous ces multiples portiques. Dans la cour d'honneur des mandarins et des cavaliers de pierre montent la garde, flanqués, à

droite et à gauche, de deux éléphants, le long d'une allée menant à des pavillons de brique, coiffés de toits aux tuiles de faïence multicolore. Dans ces pavillons se trouve déposé tout ce qui fut cher au feu monarque, pendant sa courte vie terrestre : son grand lit d'ébène ou d'acajou, ses nattes, ses coussins, son attirail de fumeur, son service à thé, son alcool de riz, son bétel renouvelé chaque matin, ses armes préférées, ses bijoux et ses bibelots de prédilection, en jade, en chalcédoine, en cristal de roche, en agathe, en onyx, en cornaline, ses coffrets de nacre ou d'ivoire, même les présents que l'Occident lui envoya.

Mais lui ? demanderez-vous. Lui, l'illustre Empereur Tu-Duc, Lui, l'illustre Empereur Minh-mang, Lui, l'illustre Empereur Gia-Long, Lui l'illustre Empereur Dong Khang, Lui enfin, le dernier, le tout charmant Empereur Kaï Dinh que j'ai connu, aimé, admiré ? où sont-ils les autres, les illustres ou redoutables potentats qui le précédèrent au pays du lotus ?

Mais où sont les empereurs d'antan ?

N'espérez pas découvrir leurs tombes. Elles sont bien cachées. Nul n'en sait et n'en saura jamais les emplacements. Mystère ? ...

Comme dans l'immense nécropole impériale, plantée d'arbres, des Ming de Pékin que j'ai contemplée avec une sorte de respect sacré, au cours d'un de mes trois séjours en Chine — en Annam, l'Empereur gîte, lui aussi, dans un lieu secret, ignoré de tous. Vous venez peut-être, au cours de votre promenade, de fouler le mètre carré gazonné où blanchissent ses ossements ? ... Ou bien, harassé de fatigue, dans vos déambulations à travers ces parcs quasi illimités, peut-être ne foulerez-vous jamais du pied sa sépulture terreuse, herbeuse, ou sablonneuse ? ... Ceux qui l'enfouirent là où il repose aujourd'hui seraient morts sous le scalpel du bourreau, plutôt que de révéler même approximativement sa tombe.

Ah ! quelle poésie, quelle mélancolie, quel charme, aussi, se dégagent de ces villas mortuaires silencieuses et désertes, à l'intérieur

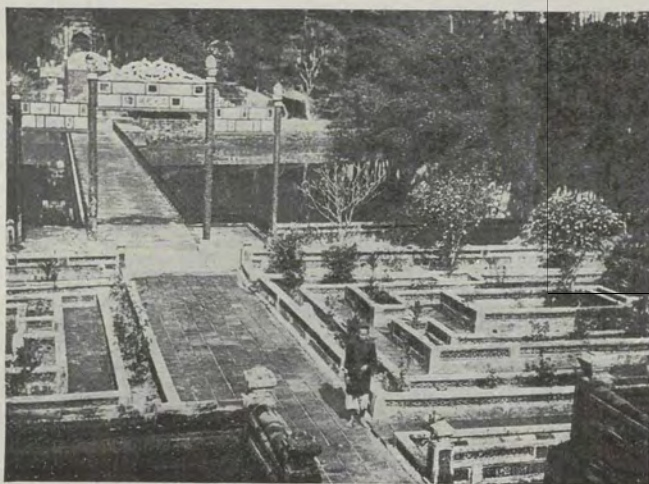
de ces pavillons vides où sonne le pas du promeneur solitaire, sur les berges de ces étangs où flottent lotus et nénuphars, sous ces bois de pins glacés, ou encore le long de ces allées sinueuses, jonchées de fleurs de frangipanier qui embaument le lis.

... Sanatorium d'âmes en attente, peut-être, où les mânes des illustres empereurs d'Annam reviennent cicatriser leurs plaies terrestres?

A moins que ce ne soit pour y sourire, au clair de lune, de nos petites misères humaines et de notre indéchiffrable destinée ?



DOUVES ET PARC DES TOMBEAUX DE THÙ-DUC



LES JARDINS DES TOMBEAUX DE THÙ-DUC



CHAPITRE XIII

DE HUÉ A HANOI

J'AI toujours cherché à éviter les sentiers battus.

Évidemment, pour me rendre de la Côte d'Annam au Tonkin, puis à Hanoï, sa capitale, le plus simple et le plus pratique serait de prendre passage à bord de l'annexe des Messageries Maritimes.

Mais, alors, je ne verrais rien de l'intérieur du pays. Et puis, le résident de Hué m'a tant vanté le charme et la couleur de cette petite randonnée de quinze jours, par terre, le long du littoral en passant par la célèbre *Porte d'Annam*, qui, autrefois, séparait l'Empire de ce nom de son vassal, le Tonkin. Ajoutez à cela, l'imprévu de la route et la perspective attirante pour tout explorateur doublé d'un chasseur, de tirer possiblement gros ou petit gibier. Tout ceci, mûrement pesé, fixa bientôt mon choix. Sans plus tarder, je m'occupai d'équiper une petite caravane, qui devait me mener sans encombre par la route mandarine jusqu'à Hanoï.

Je sais que je passerai presque toutes mes nuits à la belle étoile, ou dans la brousse, ou dans de mauvaises paillotes. Procurons-nous donc aussitôt des nattes, des oreillers, des couvertures, une mousti-

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE

quaire, sans oublier un nombre respectable de paquets de bougies, précieux luminaires. J'emporte aussi trois grandes caisses pleines de vivres, de conserves et de bouteilles. Enfin je n'ai garde d'oublier ma petite pharmacie portative et mes ampoules de sérum contre le venin des serpents, ainsi que la seringue de Pravaz qui ne me quitte jamais. J'ai, en outre, engagé un petit cuisinier annamite de 13 ans, nommé Hôk, ex-marmiteux du « Continental », huit porteurs qu'escortent deux miliciens armés. Nous sommes douze en tout, y compris moi-même, et mon passeport annamite dit *tram-doï*, qui m'accrédite officiellement partout.

Ceci dit, ouvrons notre calepin de voyageur.

Mon départ de Hué a lieu à 10 heures 5, par un train qui me dépose à 11 h. 47 à la station de Koueng-Tri. Sur le quai de la gare m'attend aimablement M. François de N..., Administrateur des Services civils de l'Indochine, qui m'emmène en victoria, déjeuner à la résidence. J'apprends par lui que des fouilles pratiquées il y a une quinzaine au Cam-Lo, près d'ici, ont mis à jour un très beau *Ganeça* hindou en grès, attestant l'influence et le passage des évangélisateurs brahmanistes dans cette partie de l'Annam, il y a peut-être six ou sept siècles de cela. Cette idole à trompe d'éléphant en est du moins la preuve. Preuve qui s'ajoute aux découvertes précédentes de nos missionnaires, prospectant cet ancien centre du Thiam où foisonnent les bouddhas. Comme je comprends bien alors l'exactitude et la justesse du vocable *Indochine*!

A 5 heures du soir, le Résident m'accompagne à l'estacade de Kouang-Tri, où m'attend ma petite caravane. Nous nous engouffrons, mes Annamites et moi, dans deux sampans, arrimés sur une des berges de l'arroyo. Nuit d'insomnie, puces ou poux, moustiques, geignements de nouveau-né (dans tout sampan, il y a toujours un nouveau né), fumée âcre dégagée par un petit foyer sur lequel mijote la peu ragoûtante cuisine de mes rameurs. Moi qui demandais de la couleur,

locale, je suis servi à souhait ! Le lendemain, nous arrivons vers 5 heures du matin à Thio-Huyen. Le *phu* — maire indigène — n'est pas à quai. Mes sampaniers ont fait trop diligence. L'aube naît seulement. Enfin, après une demi-heure d'attente, voici le *phu* (prononcez « fou », sans malice !). Pour s'excuser de son retard, qui, en réalité, n'en est pas un, puisque je suis en avance, le maire de Thio-Huyen s'en prend à ses porteurs et leur administre, séance tenante, une magistrale fessée à coups de rotin. J'ai beau intercéder, le *phu* m'adjure en souriant de le laisser faire. Une autre fois, dit-il, cela leur servira de leçon. Leçon de quoi ? puisque ces pauvres diables ne sont pour rien dans ce petit incident/tragi-comique. Enfin, n'insistons pas.

Morne horizon de plaines, de rizières. Je tire une tourterelle et un colin. Assaisonnés aux petits pois de conserve, ils figureront avec honneur sur ma carte de menu, ce soir. J'ai bien aperçu, sur les berges, des perdreaux et des poules sauvages, mais il m'a été impossible de les tirer à bonne portée. J'aurais pu abattre aussi un sanglier, si je n'avais été gêné dans mes mouvements par mes porteurs. Halte et déjeuner dans un village inconnu, où de braves *gnaquoué* me font fête.

— Holà ! Hôk, mon petit cuisinier, distribue-leur donc des morceaux de sucre et des petits beurres... Quoi ? Ils ont déjà vidé une boîte d'étain ? Eh bien ! fais cadeau de cette boîte vide à ce digne notable qui en meurt d'envie.

Nous partons, salués jusqu'à terre, et je sens peu à peu s'évanouir mes remords touchant l'injuste rossée administrée ce matin par le *phu* à ses porteurs. Traversée quasi désertique, par une forte chaleur jusqu'à Mytho d'Annam (ne pas confondre avec l'autre Mytho, de Cochinchine, sur le Mékong), où j'arrive vers 3 heures. J'y passe une meilleure nuit que la précédente. Tant mieux ! Je serai plus frais tout à l'heure, quand j'arriverai à Donghoï, pour y être l'hôte du Résident. Joie de coucher dans un vrai lit, sans hôtes indésirables !

Hélas ! Donghoï a été ravagé, il y a deux jours, par un typhon.

Rien d'étonnant à cela : la mer est si proche. Déchaîné à 6 heures 50 du soir, le fléau s'est abattu toute la nuit sur la ville, interrompant la ligne télégraphique, brisant tout sur son passage. Le plus fort de l'ouragan a duré de dix heures du soir à quatre heures du matin ; presque toutes les toitures ont été arrachées ; plusieurs clôtures de bambous gisent là, déracinées, sur le sol ; des sampans et des jonques ont été transportés dans l'intérieur du pays par un raz de marée colossal. Le médecin colonial du poste, un athlète pourtant, a été collé pendant deux heures, par le vent, contre le mur de sa maison, sans pouvoir atteindre la porte d'entrée de celle-ci. Quant à M. et Mme Damprun, le Résident et sa femme, ils ont été contraints, avec leur petit garçon de 7 ans, de se réfugier à travers les décombres, dans une chambre miraculeusement épargnée par le typhon. Vivraient-ils cent ans, me disent-ils, qu'ils n'oublieraient pas cette nuit d'épouvante, passée sous un lit de fer, pour éviter l'effondrement du plafond !

Je tombe bien, en fait de billet de logement, chez ces infortunés qui s'emploient à la restauration de leurs ruines. Mais telle est la bonne grâce du Résident qu'il s'entête à vouloir me recevoir quand même dans son foyer à moitié détruit.

— Vous êtes explorateur. Ce sera un souvenir pittoresque. Et puis j'aurai plus de temps pour vous entretenir de mon projet de désensablement des routes et aussi de mes chasses à l'éléphant. Quel dommage que vous débarquiez chez moi en plein éboulement et écroulement ! J'aurais organisé pour vous une petite chasse en forêt, pas loin d'ici. Il y a justement un vieux mâle et ses trois femelles qui détruisent les cultures d'alentour. Ce serait un joli coup de fusil pour vous. Mais, impossible en ce moment... Je me dois tout à mes pauvres sinistrés.

Ce M. Damprun est vraiment bien aimable. Et quelle activité chez ce fonctionnaire colonial qui ne dédaigne pas, le cas échéant, de mettre la main à la pâte ! Il m'amuse énormément en me racontant maintes anecdotes. Par exemple, les représailles malicieuses d'Annamites,



DE HUÉ A HANOÏ, PAR TERRE...
S. EXC. LE MANDARIN BON-THÉ-SHUANG, HUYEN DE BÔ-TRACK,
ET SON ESCORTE



PASSÉ LA PORTE D'ANNAM
C'EST UN PANORAMA DE RIZIÈRES MIROITANTES

malmenés par un patron européen. Tel ce serviteur indigène laissant son maître en plan dans la forêt sans secours pendant son sommeil ; tel autre, le ramenant endormi dans son sampan, exactement au point de départ primitif et lui faussant ensuite compagnie. N'oublions pas enfin le coup traditionnel du palanquin. Il s'agit de deux porteurs qui se sont juré de jouer une bonne farce à « Monsieur Français ». Un de ces Annamites vindicatifs, d'accord avec son complice, profite du profond sommeil de l'Européen pour planter le palanquin sur deux piquets de soutien. Puis ils sécouent ironiquement pendant des heures « Monsieur Français ». Celui-ci s'imagine être transporté puisque secoué, alors qu'il n'est que bercé sur place comme un tout petit enfant qu'on veut endormir. On ne peut pas, plus spirituellement, *s'offrir la tête* de son patron.

Je crois que ce voyage de Hué à Hanoï, par la route mandarine, constituera pour moi un véritable record : celui des locomotions les plus diverses et les plus hétéroclites. Pour atteindre Hanoï, j'aurai eu recours, en effet, au chemin de fer, au sampan, au palanquin, au pousse-pousse, au transport à dos de poney, à l'auto, à la voiture à cheval, au char à buffles, sans oublier, à maintes reprises, la marche à pied. Mais, en voyageur endurci qui en a vu bien d'autres, je suis décidé à ne plus m'étonner de rien, voire à user, si besoin est, de l'avion, du sous-marin et même... du tank !

Il est onze heures du matin. Mon poney noir est sellé, mes porteurs m'attendent. Je n'ai plus qu'à partir après avoir fait mes adieux à l'aimable Résident qui pousse la bonne grâce jusqu'à me faire accompagner pendant quelques kilomètres par l'interprète Doan-Ninh, surveillant des Travaux publics. En route, ma caravane croise le palanquin transportant la précieuse personne du *huyen* de Bô-track. Salutations et échange de mille politesses avec ce mandarin qui répond au nom succulent de Bon-thé-shuang, que précède un frappeur de

tamtam et que suit une escorte de secrétaires, porteurs de son encrier, de son calame, de sa pipe, de sa théière, de son bétel et de son rotin. Ce haut fonctionnaire consent à poser pour moi devant mon objectif, puis s'éloigne après avoir appelé sur moi toutes les bénédictions de Confucius et de Lao-Tseu.

.....

Ma petite caravane s'est engagée maintenant dans un désert de sable blanc éblouissant.

Voilà bientôt 7 kilomètres que nous parcourons cette surface immaculée, que l'on prendrait pour de la neige, s'il n'y poussait, çà et là, quelques aloès verts. Mon petit cuisinier m'a fait mettre mes lunettes noires pour éviter la redoutable insolation par les yeux. Mais j'ai commis un instant l'imprudence de retirer ces lunettes noires pour photographier cette extraordinaire et inattendue mer de sable blanc; et cela a suffi pour que, quelques heures plus tard, j'éprouve tous les prodromes d'un sérieux accès de fièvre. Pour le moment, je ne ressens qu'un léger mal de tête et qu'une sensation de trouble visuel assez désagréable.

Nous traversons le village de Quang-Khé. Plaines et rizières à l'infini, que survolent des bandes de grues. Je fais halte sous une pailote, pour y déjeuner sans appétit. Pour me complaire, le chef indigène du « tram » m'offre, en guise de présent, trois jeunes hérons vivants dont les paupières ont été *cousues* pour les empêcher de se battre. Étrange façon de comprendre leur intérêt !... Que ferais-je, Seigneur, de ces trois volatiles encombrants ? Mieux vaut les abandonner à leur actuel propriétaire et à leur triste sort. Vers 5 heures, fier comme Tamerlan traversant les steppes de l'Asie centrale conquise, je pénètre dans l'enceinte de Roon, devant une population déferente et prosternée. Je me raidis tant bien que mal sur mon poney, car je commence à me sentir quelque peu éreinté et fourbu. La sournoise insolation par les yeux commence à produire ses effets. J'abrége les

salutations d'usage et, frissonnant, claquant des dents, je m'enveloppe dans mes couvertures et je me jette sur mon hamac sans dîner. Quelle nuit ! Loin de tous secours médical et pharmaceutique, je me gorge de cachets de quinine.

Le lendemain matin, réveillé dès 6 heures, je donne le signal du départ. J'ai hâte de fuir ce pays insalubre et malsain. Mais j'ai compté sans les usages de la politesse indigène, usages qui veulent *impérieusement* que je sois salué par les autorités du village. Au moment où je franchis l'enceinte en bambou qui clôture le « tram », voici qu'un Annamite, costumé de ses plus beaux atours, s'avance au-devant de moi, accompagné de plusieurs notables. D'un geste obséquieux, le sourire aux lèvres, ce vieux magot parcheminé m'arrête et commence à me lire, sur une mince bande de papyrus, un long et insupportable grimoire, auquel, bien entendu, je ne comprends rien. Je m'énerve, je m'impatiente... Au diable l'importun ! Le petit Hôk, mon cuisinier de 13 ans, essaie alors de parlementer avec l'intarissable bavard. Rien à faire, il est repoussé avec pertes et fracas. Alors je me fâche et j'invective assez crûment l'indésirable faiseur de harangues. Je le prie, en bon français, exaspéré, de me fiche la paix et de me laisser poursuivre ma route. L'étape qui vient est longue, et je suis positivement vanné par la fièvre et l'insomnie.

Alors il se passe quelque chose de vraiment extraordinaire et comique. Hors de lui, mon gosse de cuisinier vient d'empoigner un rotin. Il s'élance sur l'impitoyable discoureur et lui administre une sérieuse raclée. J'essaie en vain de m'interposer. Mais le gamin poursuit implacablement sa tâche de justicier improvisé, cependant que les notables s'enfuient, scandalisés.

Quelques kilomètres plus loin, entre deux rizières, je dis à Hôk :

— Tu as peut-être un peu exagéré, tout à l'heure, avec ta cadouille..
Au fait, que me voulait au juste ce vieux raseur ?

— C'était le maire...

— Grand Dieu ! Et que disait-il ?

— Il te lisait un poème, composé dans la nuit en ton honneur.

.....
C'est ainsi qu'une fois dans ma vie, il m'est arrivé, comme à Guignol, de rosser ou de faire rosser le commissaire — je veux dire le maire...

Et un maire *poète*, par-dessus le marché!!

Trois jours plus tard.

Je raconte l'anecdote au résident de Vinh qui rit, tout le premier, de ma méprise.

— Que voulez-vous, Monsieur, vous ne saviez pas l'annamite. Vous êtes excusable. D'ailleurs, rassurez-vous, j'arrangerai tout cela. Que diriez-vous par exemple, pour apaiser vos remords, d'un joli diplôme d'officier d'académie, offert en réparations par vous au maire-poète ? Ce serait, je crois, la meilleure façon de lui faire oublier cette volée de bois dur... Mais laissons cela, voulez-vous, et parlez-moi de votre voyage, depuis Roon jusqu'ici.

Mon voyage?... Mais il s'est bien passé, sans autre incident qu'une nuit un peu troublée, à Ky-Anh par « Hong Kop » c'est-à-dire par le *Seigneur Tigre*. Imagine-t-on l'audace de ce nocturne visiteur, venant mordre au talon, dans une paillote voisine de la mienne, un de mes Annamites plongé dans un profond sommeil ? En vérité, on ne peut plus dormir tranquille... Heureusement, que mon porteur réveillé en sursaut a poussé un cri si terrible que le fauve s'est enfui épouvanté. Et puis, plus loin, à l'orée d'une forêt, j'ai vu tout un troupeau d'éléphants sauvages, placidement occupés à arracher et à brouter des épis de maïs sous les yeux des paysans accroupis et résignés. Pourquoi je n'ai pas tiré sur les indiscrets pachydermes?... Mon Dieu ! parce que, seul tireur, non appuyé par un ou deux autres fusils, j'aurais pu ne pas être en mesure de déguster ce soir l'excellent dîner du Résident.

Que le Nemrod qui aurait agi autrement que moi en semblable occurrence me jette la première pierre!

Ce que j'ai beaucoup admiré, ce sont ces forêts vierges qui s'étendent jusqu'à la frontière Est du Laos, où j'ai suivi à la trace un bœuf sauvage et où j'ai tiré des marcassins, un argus aux cent yeux, et deux beaux faisans, dits de Lady Amherst. Et ce fut ensuite la montée abrupte, si pittoresque, vers la Porte d'Annam, qui séparait autrefois, géographiquement, ethnographiquement et politiquement, l'Annam du Tonkin. Je dis aussi au Résident de Vinh le bon accueil que j'ai reçu de son collègue d'Hatinh. Quelle joie de coucher enfin dans un bon lit! Avant de traverser en bac le large fleuve, sur l'autre berge duquel m'attendait cette surprenante victoria attelée de deux chevaux fringants, conduite par un cocher et un valet de pied tonkinois, tous deux en livrée européenne, bottes à revers et cocarde tricolore.

— Oui, me dit en riant l'hospitalier Mr. Destenay, résident de Vinh, je sais que ce luxe occidental détonne un peu ici. Mais j'y tiens. Ma femme aussi. Ce n'est point par vanité pure, comme vous pourriez le croire, mais plutôt pour frapper l'esprit de l'indigène, pour lui en imposer. Le costume, ici — et par conséquent la livrée aussi bien que l'uniforme — joue un grand rôle. Si nous étions, nous autres fonctionnaires coloniaux, vêtus de simples vestons blancs ou kaki, nous ne jouirions d'aucun prestige. Au contraire, quand nous agrémentons nos dolmans de brochettes de décorations, nos manches et nos cols de broderies d'or ou d'argent, nous faisons vraiment figures de *chefs*. Ainsi vont les choses d'Asie. Et je crois qu'il en est de même dans toutes nos autres colonies.

Je songe à la justesse de ce raisonnement, dans l'express qui m'emmène de Vinh à Hanoï, après avoir fait mes adieux à mon petit cuisinier Hôk et à mes porteurs, venus me saluer à la gare.

L'Annamite est doux, paisible, obéissant : mais il a longtemps vécu sous la tutelle — j'allais dire sous la férule — du mandarin chi-

nois. Celui-ci n'était pas toujours tendre pour lui. Toute l'histoire d'Annam est pleine des tyrannies, des tracasseries, des exactions mandarinales. Ah ! le Céleste savait s'y prendre pour dominer ceux qu'il avait conquis. Et il savait aussi toute l'importance qu'exerce sur les masses, en Extrême-Orient, le prestige du costume, du grade et du galon.

Imitons les Chinois, maîtres autrefois de l'Indochine, sous le signe du bouton de corail, de jade ou de cristal, et conservons, dans ce pays, nos belles broderies d'or sur les dolmans quasi militaires de nos fonctionnaires civils.

La France n'en sera que plus considérée, plus respectée, mieux servie.



CHAPITRE XIV

LES REPAIRES DE LA BAIE D'ALONG

UE ne conseille à personne de s'éterniser à Hanoï (excepté pour s'y reposer un tantinet), ni à Haïphong, si ce n'est pour se rendre à la baie d'Along. Ni Hanoï, ni Haïphong n'en valent la peine en soi. S'y attarder serait perdre son temps.

Mais la baie d'Along... Ah! cela, c'est la Merveille des Merveilles! Et il faudrait, pour bien faire, y séjourner un peu. Je ne crois pas qu'il y ait, dans l'univers que j'ai passablement parcouru, de paysage marin et rocheux plus extraordinaire et plus confondant que ce repaire d'anciens pirates et écumeurs de jonques.

Comme tous les grands tableaux de la nature — chutes du Niagara, Grand Canyon de Colorado, chaînes neigeuses des Himalayas — ce fjord asiatique est à la fois majestueux et terrifiant. Imaginez une centaine de pics, de dômes, de mornes et de mamelons, émergeant tout à coup de la mer dans la brume du matin. Apparition d'autant plus saisissante, inattendue, fantastique, que l'on vient de quitter le littoral plat et affreux d'Haïphong, et que rien, sur la côte tonkinoise, n'a fait présager jusqu'ici un aussi étrange et aussi prodigieux spectacle.

Dès 6 heures du matin, une chaloupe de la *Compagnie des Charbonnages* de Hongay est venue me prendre à quai d'Haïphong, pour me faire visiter, sous la conduite d'un érudit cicérone, tous les coins et recoins de la baie. Après quoi, la même chaloupe avait pour mission de m'amener finalement jusqu'à Hongay où je devenais l'hôte de M. et M^{me} Gollion, à la Direction des Charbonnages.

Pourquoi ne dirais-je pas mon étonnement et ma fierté de Français, à la vue de ces riches galeries de charbons, exploitées à ciel ouvert par d'innombrables coolies ! Si j'écrivais un ouvrage documentaire, économique, financier, sur l'Indochine, — mais M. Octave Homberg n'a-t-il pas décrit, analysé, célébré avec une sorte de génie tous nos efforts nationaux, là-bas ? — je vous dirais, par le menu, l'historique de ces carbonifères, le lancement des premières émissions d'actions, la montée incessante de ces valeurs en Bourse, jusqu'à leur surprenante apogée d'aujourd'hui. Il y aurait, certes, matière à plus d'un chapitre passionnant et édifiant. On y verrait combien le Français qui s'expatrie, qu'il soit agriculteur, ingénieur ou commerçant, apporte aux colonies de qualités précieuses et de moyens d'actions. Mais il est superflu et vain de faire l'éloge d'une entreprise devenue, de nos jours, si riche et si prospère. Mes lecteurs seraient en droit de suspecter, chez moi, une publicité intéressée, alors que je n'écris, pour eux, qu'un simple ouvrage d'études et de descriptions exotiques ?

Des visions d'Extrême-Orient...

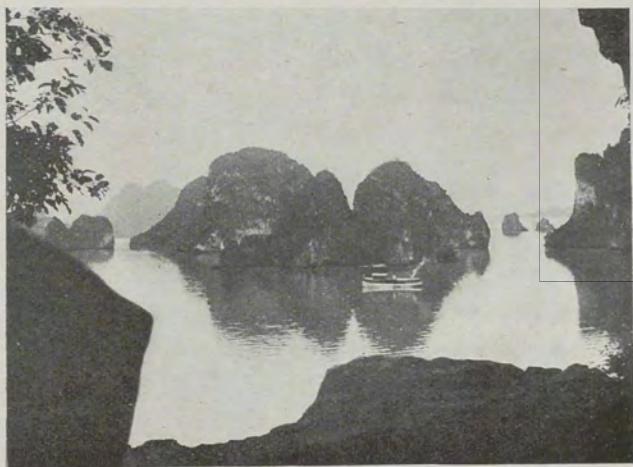
Et rien d'autre.

Je laisserais donc de côté, après leur avoir donné, en passant, le coup de chapeau qui leur était dû, les charbonnages seigneuriaux de Hongay, de Kébao et autres lieux ; et je ne vous parlerais que de la baie d'Along.

Elle est élégante et bien pontée, ma chaloupe, avec ses roufles, ses cabines, sa salle à manger, son salon-fumoir. Et si souple, si rapide, quand sa proue fend les eaux dormantes du fjord où elle s'est



HANOÏ (TONKIN) : PAGODE ET LAC DES LOTUS



LES REPAIRES DE LA BAIE D'ALONG

engagée. Excellente cuisine à bord, ce qui n'est pas à dédaigner non plus. Mes hôtes ont poussé la gentillesse jusqu'à me prêter fusils, carabines et cartouches pour abattre, le cas échéant, un de ces chamois qui, en compagnie d'une foule de singes, bondissent sur ces pics et ces pitons boisés, jaillis de la mer. Est-il besoin d'ajouter que je n'ai pas une seule fois, l'occasion de tirer, ou même de voir un de ces bondissants chamois? D'ailleurs, je suis bien trop empoigné, saisi, par le paysage planétaire qui se déroule en ce moment sous les yeux.

Il y a quelques années, je suis allé en Norvège et au Spitzberg, avant d'atteindre, sur la banquise polaire, le 82° de latitude Nord. Contrées glaciales mais splendides dont j'ai aimé les montagnes, les vallées, les lacs, les cascades, les rapides, les forêts, pays si variés, si pittoresques, si profondément touristiques, qu'ils éclipsent même la Suisse. Pourquoi? Parce qu'ils ajoutent à leurs paysages alpestres un je ne sais quoi de marin et de nordique à la fois. En Norvège, au fond d'un fjord, il vous arrive souvent d'entendre à 200 mètres au-dessus de votre tête un bruit de clochettes : ce sont les vaches qui paissent sur les hauts plateaux. On a l'impression de circuler sans cesse, en paquebot, à l'intérieur de vastes fissures rectilignes. Ici — dans ce fjord d'Asie — la sensation n'est plus la même. D'abord, parce qu'on navigue sous d'autres cieux, plus torrides, en vue d'une autre flore et d'une autre faune. Mais je ne serais pas autrement étonné, en frôlant deux de ces pics, d'entendre aussi, à 200 mètres au-dessus de ma tête, un cri de singe ou un bêlement de chamois. Transposition dans un milieu strictement tropical mais qui n'eût point manqué pour moi de piquant.

Nous franchissons d'abord deux tunnels, aux voûtes unies desquelles pendent des stalactites. Puis, nous pénétrons successivement dans deux criques où des Annamites pêchent gravement des éponges et des algues comestibles. Comme nous passons devant un pagotin, un des matelots indigènes de la chaloupe allume tout à coup des petits

papiers dorés qu'il jette à l'eau, en guise d'ex-voto. Ici, on appelle cela : faire *tchin-tchin Bouddha*.

Le temps s'est assombri. Un crachin maussade tombe lorsque nous contournons l'épave lamentable du *Sully*. Cette belle unité de notre marine se perdit, à cet endroit, il y a quelques années, par suite d'une fausse manœuvre, dans des fonds marins insuffisamment repérés. Du cuirassé englouti, il n'émerge plus qu'une tourelle. Un peu plus loin, auprès de la *Grotte de la Surprise*, un autre souvenir également poignant m'étreint, à l'aspect des petites croix blanches et noires des tombes de nos soldats et de nos marins tués par les pirates pendant la guerre du Tonkin. Ils dorment, ces vaillants, sur une terrasse rocheuse, appelée île du Cimetière. Tout autour, dans un décor sévère, d'autres îles plus grandes, coiffées d'arbustes et d'ananas sauvages, servent d'asiles à des mouflons, des cerfs, des sangliers, des singes et des hiboux. Mais sur cette pauvre petite terrasse abandonnée, il n'y a que des hirondelles qui passent et repassent en zébrant l'air de leurs cris aigus.

Au fur et à mesure que nous avançons, mon guide attire mon attention sur la bizarrerie des formes que revêtent parfois les rochers fantômes. On jurerait de dessins romantiques à la Hugo, comme ceux de Guernesey.... Plantés dans le golfe aux eaux profondes — si profondes que les naturalistes les plus sérieux y ont reconnu souvent une possibilité d'habitat pour le *serpent de mer* — ces rochers ont été baptisés par les Français du Tonkin des noms les plus imagés et les plus parlants : tels, la passe du Château, la baie de Parceval, la passe du Crapaud, Port-Bayard, le Cachet de Bouddha, le tunnel de la Douane, les deux Frères, la Cheminée, le Sphinx, la Passe de l'Arche, la Botte, la passe Henriette, l'île Cat-bâ.

Mais que dire de la *Grotte des Merveilles* ! Dans le flanc d'un monstrueux rocher, une excavation profonde s'est offerte à ma vue. Véritable toile de fond, précédée de quatre plans de verdure, de lianes

grimpanes, de stalagmites formant piliers, d'où Faust verrait surgir soudain tout l'inferral corps de ballet de la nuit de Walpurgis. Mais ici, point n'est besoin du clair de lune pour frissonner. La lumière du jour, éclatante, a accompli, à elle seule, le miracle, en jetant son intelligente clarté sur ces murailles blanches, grises, mauves. Nous nous sommes engagés à l'intérieur de la grotte. Sous le flamboiement des lampes électriques, elle m'apparaît aussi vaste, aussi inattendue que le vaisseau de l'Opéra de Paris. Ce que je goûte surtout, dans cette *Grotte des Merveilles*, c'est la masse chaotique de ces rochers moussus, aux formes imprévues, hallucinantes.

... Royaume des ténèbres, où, par interstices, un mince rayon de soleil vient rappeler au visiteur angoissé qu'il n'a point encore tout à fait quitté la terre des vivants, pour se rendre à jamais dans l'empire des morts.



CHAPITRE XV

SAIGON ET LA PLAINE DES JONCS

UN ne sais rien de plus coquet, de plus gai, de plus animé qu'un débarquement à Saïgon.

Que l'on vienne de Singapour, ou du Siam, par Hong-Chong et Poulo-Condore, ou que l'on vienne d'Hanoï, par l'annexe des Messageries Maritimes, l'impression est la même. En sautant à quai de Saïgon, on foule une terre française. Non une vieille colonie créole, attardée, démodée, souvent morose, mais une ville bien moderne et bien neuve, sans passé historique et nostalgique, mais frémissante de toute sa vie turbulente, affairée et prospère.

Des étrangers ont éprouvé aussi, en débarquant à Saïgon, cette même sensation de se retrouver en France. Au cours de mes deux séjours espacés dans cette ville charmante et enjouée, il m'est arrivé de rencontrer en *pousse*, rue Catinat, ou près du théâtre, des compagnons de bord anglo-saxons, jusqu'alors gourmés, compassés, et qui riaient aux éclats, me jetant en passant ces mots :

— *Hullo !* Mais c'est Paris?... Comme on s'amuse ici !

Autant Hanoï, capitale de l'Indochine, est vaste, cérémonieuse, — et un peu ennuyeuse — autant Saïgon est ramassée, intime, bon en-

fant — et toujours agréable — bref, accueillante aux nouveaux venus. Quelle ville de bonne humeur ! On s'y plaît infiniment ; on s'y éterniserait même et c'est là le danger. Je me souviens de ma bonne petite vie épicurienne dans cet *Hôtel Continental* de Saïgon, le plus célèbre et le meilleur de tout l'Extrême-Orient : chambre propre, fraîche, aérée, nourriture abondante, variée, succulente. Et puis, l'on s'y fait des amis. En Indochine, les liaisons sont rapides ; en quelques jours, si l'on n'y faisait attention on passerait du vouvoiement au tutoiement avec des gens dont on ne soupçonnait même pas l'existence une semaine auparavant. Amitié coloniale infiniment touchante, et... qui ne résiste jamais à la séparation !

« Loin des yeux, loin du cœur », comme dit le proverbe populaire.

Tout a été écrit avec talent et exactitude par Albert de Pouvourville, Claude Farrère, François de Tesson, Jean Marquet, Jeanne Leuba, Roland Dorgelès et autres excellents écrivains, sur l'animation de ces rues où courent des *pousses*, de ces canaux moirés où glissent des jonques. Ma description n'y ajouterait rien. Tout au plus, pourrais-je vous parler avec, peut-être, quelque nouveauté de Cholon, la grande cité chinoise qui s'est accrochée à Saïgon, comme le rémora, ce poisson qui se colle à l'aide de ventouses, à la peau du requin.

Cholon regrette-t-elle aujourd'hui ce parasitisme, auquel elle doit une prodigieuse et inconcevable fortune ? Non certes. Des richards y mènent une existence somptueuse et raffinée : courtiers en riz, marchands de soieries, de faïence, de porcelaine, négociants en thé, en opium, en caoutchouc. Après l'heure des affaires, tous ces Célestes se retrouvent au club où ils se rendent en torpédo, au son rauque et impérieux d'un klaxon.

Ah ! ces cercles de Cholon ! Qu'ils s'appellent Club des *Compradors* ou des Cantonais, cercle de *Phuc Kien* ou des négociants en riz, ou bien qu'ils s'appellent *Kong-U-Sing Chiou* (petit passe-temps) ou encore *Trieu-Chau*, dit cercle *Ky Hyun* — on y joue le même jeu d'en-



SAÏGON : SIESTE COCHINCHINOISE



SAÏGON : LE PALAIS DU « PHU » DE CHOLON

fer, on s'y empiffre des mêmes mangeailles étouffantes, on s'y livre aux mêmes occultes saturnales. Grands gagners et jouisseurs frénétiques, ces Chinois de Cholon!... Au demeurant, gaillards assez sympathiques, respectueux de notre autorité, loyalistes vis-à-vis de notre administration coloniale, en un mot, mêtèques déracinés, trembleurs, xénophiles, se souciant autant de la Chine, leur pays d'origine, que d'une vieille pipe d'opium hors d'usage. La patrie, pour eux, est là où l'on gagne des piastres et où l'on vit bien. Voilà leur axiome. Que nordistes et sudistes de l'Empire du Milieu s'entretuent, — les imbéciles! — si tel est leur bon plaisir, ils n'y voient, eux, aucun inconvénient. Chacun à sa guise : liberté! *libertas*! L'essentiel, à Cholon, n'est-ce pas, c'est que riz, caoutchouc et autres denrées s'enlèvent comme des petits pains. Et voilà!

Mais laissons à leurs gains, à leurs agapes et à leurs débauches, ces compradors obèses, opulents et réjouis.

Dans la banlieue immédiate de Saïgon, il ne faut pas manquer d'aller en auto jusqu'à Thû-duc et Bienhoa. Ce n'est pas que ces deux gentilles localités aient grand intérêt ni importance; mais la route qui y mène, en pleine forêt vierge vaut tout à fait le déplacement, sans compter que, de l'auto, on peut tirer à plomb sur la route des coqs et des poules sauvages, ou forcer un chevreuil à la course, ou encore culbuter un tigre ou un sanglier, médusé sur place par l'éclat des phares. On est surpris, à une quinzaine de kilomètres de Saïgon, de tomber à l'improviste en pleine jungle : fourrés de bambous, bosquets d'arbres géants d'où retombent des lianes. Tout cela, si dense, si compact, si impénétrable qu'on n'ose s'y engager. Et puis, il y a aussi à visiter, dans cette région, l'exploitation de Trangbum (« Bienhoa Industrielle et Forestière ») où l'on traite et transforme les bois pour en tirer le goudron, la créosote et surtout le méthylène. Quand je visitai une première fois la scierie mécanique de ce chantier, les honneurs m'en fu-

rent faits par M. Blondel, directeur, et par ses collaborateurs, le vicomte d'Angouvard et le jeune métis Durvell, fils d'un président à la Cour d'appel de Saïgon. Que sont-ils devenus depuis mes deux séjours en Indochine? La guerre a passé là... Mais moi, je ne peux oublier leur excellent accueil en pleine forêt, ni ce déjeuner soigné sous un chalet rustique, ni ma cavalcade à poney, avec M. Blondel, au campement des Mois, employés à abattre et à débiter les énormes troncs. Un petit chemin de fer Decauville desservait à ce moment l'exploitation et la reliait à la grande voie ferrée qu'a construite, depuis, la Société, et qui aboutit au Donai, un peu avant les rapides de Tri-Anh.

Après la sieste, des forestiers mois nus, sauf un pagne roulé autour des reins, me ramenèrent en *lorie* jusqu'au terminus des rails. Mon Dieu, qu'il faisait chaud! et que de singes dans les arbres!

— Il y a aussi du gros gibier, me dit le vicomte d'Angouvard. Si vous restiez ici quelque temps, vous auriez l'occasion de tirer des panthères, des tigres, des éléphants.

— Pas possible! si près de Saïgon?

— Mais oui. Et même, peut-être, un rhinocéros, ce qui est arrivé, il y a quelques années, à l'un de nos ingénieurs. Dame! nous sommes en pleine brousse, à Trangbum. Il est vrai que, dans 25 minutes, en roulant bien, vous pourrez siroter un *pippermint* glacé, à la terrasse du *Continental* de Saïgon. A moins que — mais je ne vous le souhaite pas — vous ne soyez, en revenant, culbuté en auto, puis éventré par un troupeau de buffles sauvages... Mais rassurez-vous, Monsieur, cela n'est encore jamais arrivé.

Voici deux jours que je suis l'hôte de M. Ganesco, administrateur de la province de Tan-An, dans ce riche pays de rizières, qu'on appelle la *Plaine des joncs*.

M. Ganesco, Roumain d'origine et qui est mort depuis, était un homme aimable, jovial, à face glabre et cheveux bouffants de vieil

acteur. Il ressemblait, en plus maigre, au tragédien Silvain, doyen de la Comédie Française, dont il avait aussi la voix grasse et sonore, et les gestes emphatiques. M. Ganesco était un administrateur remarquable et laborieux comme pas un un. Mais il était aussi lettré, artiste et fantaisiste; ajoutez à cela le péché mignon de *tirer* un peu trop fréquemment et inconsidérément *sur le bambou*, en un mot, opiumane et ne s'en cachant pas. Gros scandale, alors... Car, aujourd'hui, nos fonctionnaires coloniaux ne raclent guère plus le *dross*.

— Évidemment, me disait-il, cela a plutôt nui à mon avancement. Et c'est juste, équitable. Je suis un « mauvais bougre » qu'on montre un peu du doigt. Mais, de là à me faire sauter, *ils n'oseraient*, comme disait Guise le Balafré. Allez, allez, ils ne m'ont pas encore!

En quittant Saïgon, le gouverneur général d'alors, qui se rendait à Hué par mer, m'avait fait un grand éloge du « Bonhomme Ganesco ». Un fonctionnaire de premier ordre, un peu autoritaire peut-être, mais plein d'initiative. Seulement, voilà, il fallait prendre garde : enragé fumeur, le dernier, sans doute, dans le personnel administratif, il adorait faire des prosélytes. N'empêche qu'il avait merveilleusement remis en état sa province, et que, de Tan-An à Sadec, les rizières de cette partie de la plaine des joncs avaient été expurgées des rats et des *louc-binh*.

Naturellement, je ne manquai pas de mettre la conversation sur les trois dadas favoris de mon amphitryon : rats, *louc-binh*, opium.

— Sapristi! me dit l'excellent homme, en secouant sa chevelure romantique et grise, vous m'avez l'air fameusement documenté sur moi et mes manies. Sérions les questions, voulez-vous? D'abord, les rats. Ah! les sales bêtes! Nous en étions infestés, il y a quelques années, au point que j'ai vu, de mes yeux vu, une armée de rats de dix mètres de long sur trois mètres de large, qui traversait le Vaïco à la nage. Il nous aurait fallu à ce moment Hans, le joueur de flûte, auquel Louis Ganne a consacré une si jolie partition, pour nous débarrasser de ces

immondes rongeurs. Vous me croirez si vous voulez, mon cher Monsieur, j'en devenais gâteux par idée fixe. Détruire les rats par tous les moyens, je ne songeais plus qu'à cela. J'en étais arrivé à délaisser pipe et drogue, c'est-à-dire ce que j'aime le plus sur terre. Je commanditai donc des ratodromes dans toute ma province; je dotai les concours de prix, pour fox-terriers et ratiers, allant jusqu'à 100 piastres. Grâce à ces mesures, j'arrivai à en supprimer jusqu'à 14.000 en un jour, dans un seul ratodrome.

— Mais c'est presque la *Batrachomyomachie* d'Homère?

— Pas tout à fait, puisqu'il n'y avait pas combat entre les rats et les grenouilles, mais combat entre les rats et les chiens. Dites plutôt : *Cynomyomachie*. D'ailleurs, êtes-vous bien sûr que ce petit poème burlesque de 294 vers en un seul chant, à mon avis assez surfait, soit d'Homère? Moi, je crois, avec Suidas, que cette batrachomyomachie au nom quasi imprononçable est l'œuvre d'un frère de la reine Artémise, le Carien Igrès, si mes souvenirs d'hellénisant sont exacts?... Mais tout cela nous éloigne de nos rongeurs cochinchinois. Je recourus aussi aux bourrées pétrolées et flambées pour détruire les nichées. J'allai même jusqu'à acheter des serpents non venimeux, gourmets de rats. Enfin j'allouai des primes par 100 queues d'animal. *Labor improbus omnia vincit*. Rien que dans la province de Sadec ma voisine, en 1908, on récolta un million de queues de rats. Hein? c'est un beau chiffre? Mais si nous laissons de côté ces *sales bêtes*, et si nous parlions un peu des *louc-binh*?

— Sujet, en effet, plus poétique et plus fleuri...

— Plus encombrant, vous voulez dire? Ah! ces louc-binh, ces nénuphars bleus que nos Annamites ont importés du Japon, par centaines, dans toute l'Indochine, pour les jeter stupidement dans les rivières et dans les étangs! Il faut vous rappeler, Monsieur, que cela se passait en pleine guerre russo-japonaise. La flotte japonaise de l'amiral Togo venait d'anéantir la flotte russe de l'amiral Rodjestvensky, à Tsou-

shima. Nos Annamites, voulant commémorer cette grande victoire navale des Jaunes sur les Blancs, firent venir à grands frais, des îles nipponnès, ces nénuphars bleus que vous admirez tant. Depuis, ils ont crû et multiplié au point d'entraver la navigation dans les arroyos. Fichue idée, Monsieur, que cette inopportune manifestation de xénophobie ! Aujourd'hui, mes services administratifs crochent au passage, autant qu'ils le peuvent, ces *jardins qui marchent*. Nos bestiaux en sont heureusement très friands, et nous en faisons aussi de l'engrais. Tout de même, nous n'aurions pas été encombrés de ces mauvaises herbes si nos braves Indochinois s'étaient montrés moins japhophiles...

Il ne me restait plus à connaître, de M. Ganesco, que ses sentiments et ses sensations de fumeur d'opium.

Dès le second jour de mon arrivée, l'administrateur de Tan-An n'avait pas manqué de me montrer, en passant, dans une des vastes pièces de son rez-de-chaussée, sa fumerie installée selon un goût classique, sans trop de décoration extrême-orientale. J'y avais admiré une étrange collection de bouddhas recueillis, de toutes tailles, et aussi quelques génies grimaçants. Les uns et les autres étaient posés sur une longue étagère qui faisait face aux deux lits durs, en bois, recouverts de nattes, où l'on s'allonge quand on *fume*, la nuque posée sur un oreiller de bois laqué ou de porcelaine.

— Ha ! ha ! vous regardez mes *monstres* ? Je parie qu'ils vous intriguent. Vous devez vous dire : ce brave Ganesco les a mis là pour jeter une note de couleur locale asiatique dans la pièce, un peu austère et un peu blanche. Eh bien ! vous n'y êtes pas du tout. *La couleur locale*, voyez-vous, je laisse cela aux *amateurs*, qui en usent et en abusent, surtout en France, à Toulon, à Brest, à Paris, pour s'illusionner et reconstituer l'ambiance propice. Au risque de vous scandaliser, je veux vous faire cet aveu : pour nous autres, les fervents, les sincères,

les *professionnels*, en un mot, l'opium est une manière de *sacrement*. Nous y cherchons un bienfait, une détente salutaire. Nous y croyons avec une foi ardente et intrinsèque, qui ne s'embarrasse pas nécessairement d'un décor, d'une toile de fond.

— Mais, pourtant, ces bouddhas, ces dragons ?

— Simple caprice de collectionneur. Je les ai placés sur cette planchette comme j'aurais pu les mettre ailleurs. Vous vous intéressez donc aussi à ces bibelots-là ?

Je réponds à mon hôte que je les collectionne avec le même amour que lui. Il m'en montre alors un, en bronze, de provenance laotienne accroupi selon la pose rituelle, une main légèrement repliée en offrande sur la cuisse gauche, l'autre main posée verticalement sur la cuisse droite. Oh ! l'adorable petite idole ! Ancienne, indiscutablement, et d'inspiration visiblement *thaï*, peut-être khmère, ainsi que l'atteste le buste, recouvert d'une écharpe dont l'un des pans retombe sur le nombril. Et quelle tête, aux oreilles démesurément allongées, pendant jusque sur l'épaule, au profil à la fois narquois et méditatif ! Les paupières lourdes, surmontées d'immenses sourcils, semblent voiler quelque inquiétant regard... Mais, ce qui me frappe le plus dans cette statuette, haute comme le poing fermé, c'est le sourire mystérieux de cette bouche aux lèvres tendues en arc cruel, contrastant avec la gravité du couvre-chef en forme de *dagoba*, c'est-à-dire de pagode à trois étages, tel qu'en portent encore aujourd'hui, sur le crâne, les princes du sang siamois, cambodgiens et laotiens.

— Celui-là vous intrigue, hein?... Vous avez bon goût, ma foi. C'est peut-être de tous, celui auquel *je tiens le plus*. Je le dois à un de mes amis qui l'a trouvé dans le sol, en pleine jungle laotienne, près d'un vieux temple en ruines. Un moment, j'avais pensé à l'offrir au musée de Pnom-Penh. Mais, ils en ont tant, là-bas... tandis qu'ici...

Sa phrase reste inachevée. D'un geste circulaire, avec une flamme allumée soudain dans ses yeux, il me désigne à présent ses pipes, ses

aiguilles, sa petite lampe, son couteau-racloir, en un mot tout son attirail de fumeur. Il n'y manque que la confiture brune, le *chandoo*, qu'il cache soigneusement dans un placard fermé à clef, à cause des boys chapardeurs.

Puis me tendant un bambou dont l'extrémité est d'ivoire jauni et finement sculpté, il ajoute avec un petit rire gourmand :

— En avez-vous goûté?

... Si j'en ai goûté?... Seigneur! Je crois bien. Même, je m'en souviens, à ma première tentative, ce fut à la fois navrant et burlesque : maux de tête, nausées, toute la lyre. Pouah! quand j'y pense...

— C'est sans doute, objecte le Tentateur, que, pour vos débuts, mon cher Monsieur, vous avez eu affaire à un médiocre initiateur. Il vous aura fait fumer, par ladrerie, des raclures de *dross* dans une pipe neuve, ce qui est une horreur et la pire des âneries. Croyez-moi, pour éprouver la volupté ou l'extase, il faut aspirer du bon *Bénarès*, en boîte verte, dans un fourneau suffisamment culotté, comme celui-ci par exemple. Et puis... Mais pourquoi n'essaieriez-vous pas une seconde fois? Vous n'avez pas peur, je suppose?... Voyons, vous, un explorateur, un navigateur, un batteur de brousse : il faut absolument que vous ayez *fumé* dans de bonnes conditions... Allons, un bon mouvement! C'est dit, je vous attends ici, ce soir. Je vous montrerai pratiquement comment on doit *tirer sur le bambou* selon les immortels préceptes de notre fameux maître annamite Nguyen-Té-Duc-Luat.

.

Minuit.

Déjà une heure que je suis étendu sur la natte, la nuque appuyée sur l'oreiller dur, en porcelaine chinoise blanche et bleue. J'y suis allé carrément, sans appréhension enfantine. Le bonhomme Ganesco disait vrai, après tout. N'était-ce point pour moi une occasion unique de me documenter sur place avec un des *professionnels* les plus réputés d'alors.

J'ai d'abord pris soin de couper mes premières bouffées, de thé léger, bien chaud, sans sucre, ce qui m'a prémuni contre les migraines stupides et contre les nausées plus déshonorantes encore. Un boy à la mine éveillée, au corps de fillette, retourne prestement au-dessus du verre renflé de la lampe, le fourneau de ma pipe qu'il vient de charger d'une boulette d'opium, un peu plus grosse qu'une lentille. Sans attendre que cette boulette entre en ignition, j'aspire lentement, largement, goulûment, la fumée bleuâtre, à l'odeur entêtante de cacao grillé. Je tâche ensuite de la conserver dans mes poumons le plus longtemps possible, afin que ceux-ci s'en imprègnent comme des éponges. Après quoi, je la chasse tranquillement, en tourbillons, par mes narines.

Le boy hoche la tête en souriant, comme pour m'encourager. A ma droite, étendu sur la natte de l'autre lit, mon *professeur*, qui m'a déjà précédé d'une bonne dizaine de pipes, ne me regarde même plus. Lui, le prosélyte, n'a plus cure de moi; emporté par sa passion, il ne songe plus qu'à sa jouissance égoïste et divine. La tête renversée, les yeux fixes, il ressemble à l'un des *Cinq Cents Sages* en bois, de Canton, si détachés des choses d'ici-bas....

Et moi, je...

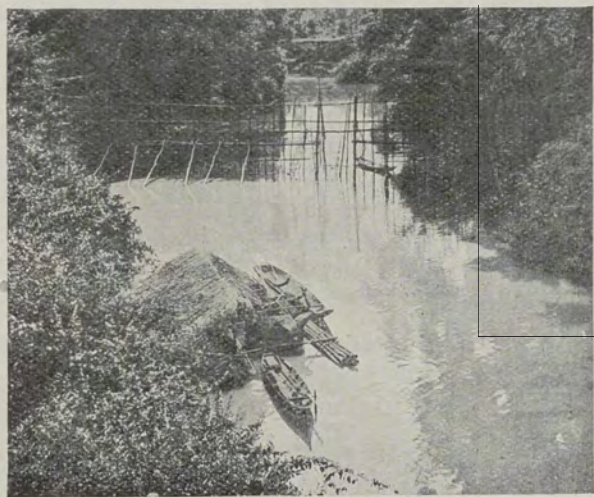
Mais à quoi bon décrire ce qui *ne doit pas* être décrit, ce qui ne peut pas être décrit?

On me permettra donc de ne rien dire de ce que j'ai éprouvé cette nuit-là...

Je me contenterai tout au plus de certifier que l'opium, dès la vingtième ou trentième pipe, devient dangereux, parce que grisant, *exquis*. Mieux vaut donc s'en abstenir, comme Ulysse, du chant des sirènes. En d'autres termes, l'opium est un maître infiniment attirant, charmeur, mais absolu, tyrannique. On ne peut pas être opiumane à demi : il faut l'être tout à fait, ou y renoncer pure-



COCHINCHINE : BAIGNADE INDIGÈNE



PÊCHERIES DANS LA JUNGLE LAOTIENNE

ment et simplement. C'est d'ailleurs à ce dernier — et sage — parti que je me suis définitivement rangé. Allons! c'est dit, c'est juré! Plus jamais je ne connaîtrai ces délices...

Mais quelle surprise, le surlendemain, en prenant congé du Tentateur, quand je le vois mettre de force dans ma valise l'adorable petit dieu laotien que j'avais tant admiré, la première fois, dans la fumerie!

— Prenez et emportez, me murmure l'excellent Ganesco, pour vous rappeler, quand je ne serai plus là, que nous avons *fumé* ensemble.

... Pauvre cher homme!

Il n'est plus là aujourd'hui.

Bien des années après, j'évoque son souvenir, je revois sa face glabre et ses longs cheveux grisonnants de vieil acteur. Au moment même où j'écris ces lignes, j'ai, devant moi, sur mon bureau, l'étrange petite idole accroupie qu'il m'a donnée, et qui me fixe de ses yeux en amande, plissés par un immuable et énigmatique sourire...

Et je crois entendre le dieu laotien me murmurer de ses minces lèvres de bronze :

« — Te souviens-tu, ô Étranger, ô Blanc d'Europe, ô Diable d'Occident, de notre première rencontre à Tan-An, dans cette « Plaine des Joncs »? J'étais venu m'y échouer loin de mes forêts, par je ne sais quelle bizarre destinée. Sous mes auspices, tu *fumas* la pâte magique de pavot qui donne l'oubli, le repos, la félicité. Mais tu n'as pas compris, ou tu n'as pas voulu comprendre, ce qu'il y avait de surhumain, d'extra-terrestre, dans cette extase auprès de laquelle les plus furieux transports de l'amour n'existent pas. Insensé! tu as préféré conserver orgueilleusement ton indépendance, ton libre arbitre, c'est-à-dire ta souffrance de vivre.

« Libre à toi de rejeter l'adoucissement suprême aux maux de ta présente incarnation!

« Mais puisque tu ne cèdes plus à la tentation, à quoi bon me garder près de toi ? »

.
... Sans doute, sans doute, cette hallucination n'est-elle que vaine et illusoire songerie ?

— Puisque le petit bouddha railleur me sert, désormais, de presse-papier.



CHAPITRE XVI

LES BEAUX SOIRS DE PNOM-PENH

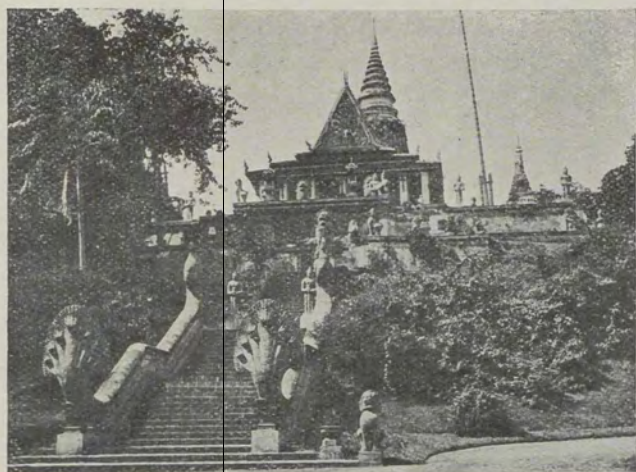
LE danger d'une villégiature prolongée à Saïgon et dans sa banlieue, je ne saurai trop y insister, c'est qu'on s'y plaît, c'est qu'on s'y éternise, c'est qu'on ne veut plus quitter un pays de cocagne où l'on s'est fait tant d'amis, où l'on coule une vie si douce, si indolente, comme l'eau paresseuse et lourde des arroyos.

Mais on ne vient pas en Indochine pour flâner uniquement dans ce beau jardin botanique de Saïgon, si bien entretenu, où panthères et tigres rugissent dans leurs cages, près d'un étang de lotus roses. On ne peut pas non plus s'en tenir chaque soir à la seule promenade traditionnelle du *Tour d'inspection* : il y a même mieux à voir que la Plaine des Joncs, que la forêt des Moïs, et même que les rapides de Tri-Anh. Ne serait-ce que Mytho, sur le Mékong, Mytho au nom grec, d'où l'on s'embarque à bord d'un bateau des « Messageries fluviales » à destination du Cambodge, c'est-à-dire de Pnom-Penh et des cités mortes d'Angkor ?

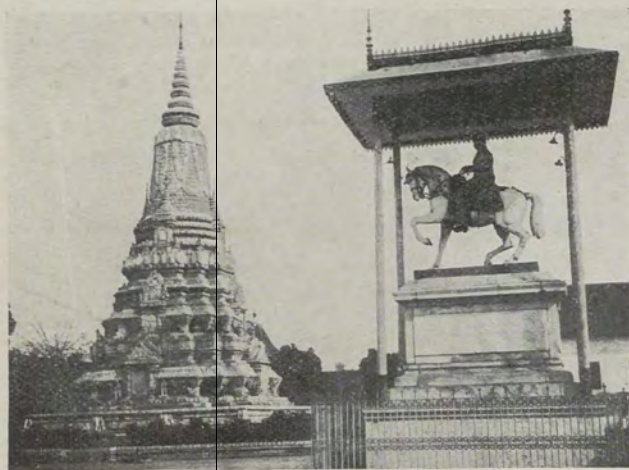
C'est à quoi je viens de me résoudre, non sans avoir éprouvé quelque peine à m'arracher aux délices de Capoue — je veux dire de Saïgon. Et maintenant je vois fuir, à droite et à gauche, les berges

enchantées du grand fleuve aux eaux limoneuses. Ça et là, de coquets villages, perdus dans les palmes. Traversée un peu longue, peut-être, un peu monotone aussi. L'œil se lasse de fixer, sur les rives un peu surélevées du Mékong, ces innombrables trous d'écumoire, creusés par les milliers d'hirondelles qui y gîtent. Terriers plutôt que nids. Le capitaine me fait l'honneur de m'inviter à sa table, sur le pont où règne une chaleur étouffante. La nuit est zébrée à chaque instant par le vol des lucioles. Nous avons allumé nos photophores. Mais bientôt nous avons dû les éteindre parce que leur clarté attirait dans notre potage, comme dans nos sauces, une foule d'insectes, gros et petits, aux élytres bruissantes. Dans la timonerie, un boy tue des légions de cancrelats par la simple détente d'une baguette plate, seul mode de destruction applicable à ces parasites coureurs. Parfois, les entrailles de l'insecte écrasé lui giclent au visage. Mais le boy n'en a cure. Il s'essuie d'un revers de main et poursuit impassiblement son carnage.

— Sacré pays! grogne le capitaine d'eau douce. Vous voyez à l'avant cette cage en toile métallique? A certains moments de l'année, dans la saison chaude et dans la saison des pluies, je me réfugie là-dedans pour manger en paix, loin des nuages de moustiques, de sauterelles, de coccinelles, de coléoptères et autres bestioles du même tonneau. On en écrase alors, sur le pont, des millions et des milliards. Cela arrive à former parfois un cambouis qui empeste, des mares huileuses qu'il faut ensuite racler et lessiver à grande eau. Et je ne vous parle pas des *cent-pieds*. Nous chauffons les machines au bois. Dans les soutes et aussi près des cuisines, s'entassent les branches, les souches et les chicots qui nous servent de combustible. A l'intérieur de tout cela, il y a souvent le cent-pieds, une sale bête, Monsieur, et dont j'ai plus peur que du scorpion. Ce cent-pieds, s'il vous tombe sur la peau vous marque immédiatement au fer rouge. Tenez, regardez, sur mon avant-bras.... Cela m'est arrivé, ici même, à bord de ce va-



PNOM-PENH (CAMBODGE) : LE PNOM



PNOM-PENH : STATUE DU ROI NORODOM

peur. J'étais étendu dans mon hamac accroché là, et je dormais du sommeil du juste, quand, tout à coup, quelque chose de grand et gros comme le petit doigt me tombe sur le bras. Je pousse un cri, réveillé par une atroce douleur : c'était tout bonnement un cent-pieds qui venait de me tatouer *pour la vie* de ses cent ampoules vivantes et vésicantes. Regardez, j'en ai la marque. Elle ne s'en ira jamais. Ah ! c'est un drôle de pays, je vous assure...

Le lendemain, après une nuit blanche passée à inspecter méticuleusement tous les coins et recoins de ma cabine, en cas de cent-pieds indésirable, j'arrivais en vue de Pnom-Penh.

Je compte y séjourner quatre ou cinq jours, avant de gagner par le Tonlé-Sap les eaux hautes du Grand Lac, jusqu'à Siem-Réap. Ce n'est pas que l'hôtel de Pnom-Penh soit un *palace*, ni même une auberge où l'on mange bien... Mais le service y est fait par des boys empressés. Et puis, de mon étage, je contemple d'un œil amusé le va-et-vient des Cambodgiens et Cambodgiennes, dans la rue, sur le quai, à bord de leurs sampans. Voici deux bonzes au crâne rasé, précédant un milicien, puis une avenante *congay* annamite, empêtrée par une balance à plateaux contenant sa dînette appétissante, et portant son dernier-né sur la hanche, tandis que, des genoux pantalonnés, elle pince et retient son grand chapeau dont elle ne sait que faire. Un moment, je crois qu'elle va jongler avec le tout.

Et, dès le lendemain matin, je commence mes visites officielles au Résident supérieur, à son Chef de cabinet, à toutes les autorités civiles et militaires de la capitale cambodgienne, enfin aux ministres les plus importants de Sa Majesté le roi Sisowath, au bienveillant accueil de qui je suis spécialement recommandé. Tous ces messieurs me reçoivent cordialement, parfois chaleureusement. Je frémis même à la pensée des obligations mondaines que toutes ces visites officielles vont me créer : invitations à déjeuner, à dîner, à goûter, excursions en auto, apéritifs d'honneur au Cercle, réceptions chez Sa Majesté,

déjeuner intime chez S. A. le Prince héritier, représentations de gala, danses cambodgiennes, etc... Il y a de quoi perdre la tête!

Mais les ministres, les chambellans et les courtisans de S. M. le roi du Cambodge ont le sourire : ils m'assurent que le protocole de la Cour ne m'obligera pas à changer à tout bout de champ de costume. Je remercie Leurs Excellences Ponn, ministre de la Guerre, Sou-Diep, ministre de la Marine et de l'Agriculture, Thioûnn, ministre du Palais, de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, Choûn, ministre de la liste civile et Grand Intendant du Palais, je remercie, dis-je, tous ces hauts personnages obséquieux et chamarrés de vouloir bien me dispenser un peu, dans la mesure du possible, de tout ce qui paraît entraver mon enquête d'écrivain.

Ils me promettent avec force sourires et inclinaisons de tête que tout se passera admirablement. S. Exc. Thioûnn m'affirme d'ailleurs que mon programme de réjouissances n'est pas extrêmement chargé. Grand Dieu! Qu'est-ce qu'il lui faut, à ce brave homme!

Au fond, ce qui me séduit surtout dans cette capitale si siamoise d'aspect, ce sont ses pagodes aux toits filigranés et retroussés. On a souvent donné au Cambodge, de même qu'au Siam et à la Birmanie, le titre générique de « pays des pagodes », sans doute parce que ces trois rameaux distincts de la même branche indochinoise, se réclamant tous trois de la seule confession bouddhique, procédaient conséquemment de la même conception architecturale. Explication plausible, après tout.

Mais, d'abord, quelle est l'étymologie probable du mot pagode? Il semble que cette étymologie provienne du mot hindoustani *dagoba*, qui signifie : châsse. La *dagoba* remonte effectivement aux époques bouddhiques les plus reculées. Elle abrita les saintes reliques du Gautama Çakya Mouni, autrement dit : Bouddha. De *dagoba*, par corruption, on fit bientôt *dagop*, puis par contre-petterie : pagode.

Le voyageur, l'écrivain qui, comme moi, s'est spécialement consa-

cré à l'ethnographie et aux questions religieuses, ne manque pas d'être frappé des ressemblances ethniques, profondes, qui unissent Cambodgiens, Siamois et Birmans, malgré les divergences de leurs statuts politiques respectifs. De même, ce voyageur et écrivain, nécessairement observateur, ne laisse pas d'être saisi par la similitude absolue des trois architectures indochinoises. Dans chacune d'elles, il retrouve le même point de départ linéaire et la même conception générale. Partout, ces trois modes essentiels, invariables : 1^o le dôme, en forme de cloche (en siamois *cheddi*) ; 2^o le minaret, en forme de cigare, dit *prang* ; 3^o la flèche en forme de paratonnerre, appelée *yot*. Il est à remarquer que le tympan de ces édifices est toujours surmonté de toits doubles ou triples —généralement, à trois assises et deux rallonges, à l'extrémité duquel une pointe relevée en griffe, dénommée *bot*, a pour destination d'affecter tantôt l'ongle doré de Bouddha, tantôt la tête redressée du *naja*, ou cobra, dit serpent à lunettes. La toiture de ces pagodes, tant cambodgiennes que siamoises et birmanes, est surmontée par un assez grand nombre de pilastres carrés, très rarement de colonnes cylindriques, et en tout cas toujours dépourvue de chapiteaux. Le tout repose sur un terrassement qui rappelle assez le *pronaos* des temples grecs et crétois, et est décoré de génies grimaçants ou de monstres ailés, empruntés le plus souvent à la démonologie *thaï* du vieux Siam : *théwadas*, esprits bienfaisants, ou *yaks*, esprits malfaisants, termes dérivés l'un et l'autre du vieil idiome *pâli*.

A Pnom-Penh, ces étranges pagodes aux toits griffus revêtent un caractère extraordinaire, presque satanique, le soir, au bord du fleuve, lorsque le soleil couchant vient les dorer et les incendier de ses tons pourpre et cuivre. Ah ! les beaux soirs que j'ai passés là, sur cette terrasse du Cercle, à contempler l'embrasement général sur les quatre bras en croix du fleuve. Toute la population de pêcheurs et de marinières y grouillait, affairée à bord de ses sampans : les uns arrimant leur demeure flottante aux piquets des berges, les autres halant leurs

filets miroitant d'écailles, d'autres, enfin, accroupis devant leur foyer sur lequel rissolaient des cuisines huileuses et écœurantes. Rien de comparable, certes, avec l'agitation vénitienne de Bangkok — que je devais goûter plus tard — mais une sorte de sérénité bourgeoise et pacifique, propre aux habitants lacustres qui vivent sous le sceptre débonnaire du bon roi du Cambodge.

Non, je ne les oublierai jamais, ces beaux soirs dorés et cuivrés de Pnom-Penh, face au Mékong où somnolaient les jonques.



CHAPITRE XVII

FÊTE BOUDDHIQUE CHEZ LE ROI SISOWATH

UN protocole bon enfant règne à cette Cour.

Quel contraste avec celui, si tâillon, si formaliste, de la Cour de Siam ! Je me souviens encore, à ce propos, de l'étiquette rigoureuse qui présidait aux apprêts mortuaires et aux rites bouddhiques de la crémation royale à laquelle il me fut donné d'assister, à Bangkok, aussi pointilleuse qu'une cérémonie funèbre à la Cour d'Espagne ou d'Angleterre !...

Dans le courant de la vie quotidienne, à Pnom-Penh, capitale du royaume du Cambodge, le feu roi Sisowath, souverain protégé et ami de la France, menait dans son palais une existence d'une simplicité patriarcale et charmante. Et pourtant sa liste civile dépassait de beaucoup celle du Président de la République, chez nous. Le luxe le plus coûteux du budget royal cambodgien n'est-il pas au surplus l'entretien de ces délicieuses ballerines sacrées, qui obtinrent tant de succès en 1922, à notre exposition coloniale de Marseille ?

Sa Majesté Sisowath, qui s'acheminait alors vers son centenaire, habitait au sud de Pnom-Penh une vaste résidence, clôturée par un mur rectangulaire, d'architecture *khmère* récente, aux toits

fraîchement vernissés, surmontés de griffes recourbées, à la siamoise. Vous me direz que cet ensemble d'édifices passe pour un peu clinquant. Possible. Mais il est, quand même, bien dans la note indochinoise. Le principal de ces bâtiments, de forme cruciale, est la Salle du Trône, à l'intérieur de laquelle il y a profusion de mosaïques et de fresques. C'est là qu'est couronné le monarque, après avoir pris place sur son trône en bois de *tek* sculpté, ajouré, filigrané. A droite et à gauche du trône, deux chapelles. Dans la première se trouvent les cendres des souverains précédents, conservées dans des urnes d'or et d'argent ciselés. Dans la seconde ont été rassemblés les cadeaux offerts au souverain régnant par les princes du sang et les étrangers de marque : bouddhas en métal précieux, incrustés de gemmes, statues en bois sculpté, en bronze, en marbre, en pierre, armes et bibelots de toutes sortes.

Et je ne parle pas du Pavillon des Pages, ni du Pavillon de l'Épée sacrée, ni du Musée particulier, ni du Trésor royal, où sont entassés, pourtant, de curieux palanquins et parasols, de diverses nuances. Sept parasols différents correspondent, en effet, aux sept jours de la semaine auxquels ils sont affectés. C'est ainsi que le roi du Cambodge ne peut circuler qu'abrité par un de ces parasols, jaune clair le lundi, violet le mardi, jaune foncé le mercredi, vert le jeudi, bleu le vendredi, noir le samedi, enfin rouge le dimanche. L'élégance veut aussi que le *sampôt*, sorte de culotte bouffante cambodgienne, de Sa Majesté, soit en rapport de couleur avec le parasol quotidien.

Mais il me faut vous parler, à présent, de la célèbre *Pagode d'Argent*, dont le dallage est entièrement en plaques massives de ce métal. A l'intérieur de cette Vat-Prah-Kéo, c'est ainsi qu'on la nomme, se dresse, sur un immense piédestal, une statue en or, haute de 2^m 50, socle compris, et qui représente le feu roi Norodom, prédécesseur de Sisowath, sous un parasol à neuf degrés. Les yeux y sont constitués par deux gros diamants incrustés de pierres précieuses. Tout autour de la statue royale ont été groupés divers bouddhas taillés dans des



PNOM-PENH : LA « PAGODE D'ARGENT »



INTERIEUR DE LA « PAGODE D'ARGENT »

matières rares. Par une faveur spéciale j'ai été admis à photographier l'intérieur de cette Pagode d'Argent, où le Roi, très traditionaliste, aime à s'entretenir des dogmes et des controverses bouddhiques avec les bonzes des pagodes et les moines des monastères.

Sisowath avait relégué, il y a quelques années, ses appartements derrière ces édifices. Exemple que n'avaient pas tardé à suivre aussi les princes et princesses, les chambellans, les ballerines ainsi que le nombreux personnel de la Cour. Il n'est pas jusqu'à l'*éléphant blanc sacré*, qui, lui aussi, n'avait été éloigné des abords du palais, sans doute pour y être soustrait aux regards de la foule.

Je veux, maintenant, vous faire assister à une pittoresque fête religieuse — celle du *Krut Sangkran* — qui a lieu, chaque année, au palais du Roi, et par laquelle le peuple cambodgien célèbre, d'abord, le retour au ciel des bons anges de l'année qui finit, en même temps que l'expulsion de leurs indésirables adversaires, les mauvais anges de la même année expirée. Quatre jours complets de prières, de chants, d'adjurations, de banquets, de distribution de porte-bonheur et d'amulettes en coton, en fil et en feuilles de palmier. Enfin, grande festivité, cérémonies liturgiques célébrées par les prêtres bouddhistes, et qui se terminent par des coups de pistolet et de fusil, ainsi que par des salves de canon durant toute la quatrième et dernière nuit. Ce festival coïncide avec l'extinction rituelle du cierge symbolique *Tien-Chey* par Sa Majesté le Roi, et par Sa Sainteté, le Grand Bonze.

Onze heures du soir viennent de sonner, à l'extérieur du palais, sur la grand'place. Au delà de la clôture, des milliers de Cambodgiens et de Cambodgiennes, agenouillés, observent le plus profond silence, méditent et prient. A l'intérieur des bâtiments royaux, au contraire, tout est vacarme et brouhaha. A grand'peine, j'ai pu me frayer un passage à travers les robes, les tuniques, et les dalmatiques en brocart, ou en satin orange, rouge, vert, le tout brodé d'or, tenue de gala des

ministres, des chambellans et des courtisans prosternés devant le *trône vacant*. Je dis *vacant*, car le regretté roi Sisowath, monarque simple, jovial et bon enfant, préférait s'accroupir démocratiquement à même les nattes, près de son fils le Prince héritier Monivong, et près d'un interprète indigène pour la langue française que le Roi ne parlait pas. A droite et à gauche du souverain, deux équipes de bonzes, drapés de toges *safran*, se relaient sans cesse pour litaniser, d'une voix fausse, d'ailleurs, antiennes, invocations et exorcismes.

Et voici, mot pour mot, le dialogue savoureusement extrême-oriental qui s'établit alors entre Sa Majesté Sisowath et moi :

Sisowath. — Bonsoir, écrivain-voyageur ! Merci d'être venu. Tu le vois, notre fête touche à sa fin. Il en est temps, car nous commençons, tous, à être un peu fatigués. Assieds-toi honorablement à ma droite et daigne accepter cette cigarette. Dis-moi, es-tu content de ta journée?... Mon fils, le Prince Monivong, chez qui tu pris, hier, le repas méridien, me dit que tu viens de Kampot, ma bonne ville, située sur le golfe de Siam. Parle franchement : as-tu remarqué quelque chose d'incorrect ou de critiquable, pendant ton excursion ?

Moi. — Mais rien, Sire, Tout s'est passé admirablement. Beau temps, route excellente, torpédo rapide et accueil chaleureux.

Sisowath. — Ta parole est aimable, mais ton cœur n'est pas sincère. Parle sans crainte de me blesser. J'ai vu la France, pays de la *lumière pâle d'Occident*, où tout le monde dit et écrit librement ce qu'il pense... Nous sommes bien en retard, n'est-ce pas, au Cambodge ? Voyons, réfléchis : nous n'avons même pas de chemin de fer !

Moi. — Votre Majesté a mieux. D'abord, ses routes magnifiques, construites par les Travaux Publics français d'Indochine. Et puis, Sire, vous avez le Mékong, l'immense Mékong, un des plus grands fleuves navigables de l'Asie, grâce auquel le Cambodge transporte et

exporte ses bois, son coton, son riz, son poivre, sa soie, ses bestiaux, les poissons de ses pêcheries fluviales et maritimes.

Sisowath. — Loué sois-tu pour ces bonnes paroles ! Alors, vraiment, tu as été satisfait de ta promenade ? Pas d'*explosion de caoutchouc en voiture de feu* ?

(... L'« explosion de caoutchouc », c'est le pneu qui éclate et la « voiture de feu », c'est l'auto...)

Je réponds à Sisowath :

— Non, Sire. Aucune panne, aucun incident. Ah ! si. Nous avons failli culbuter, à un virage, un superbe ours à collier.

Sisowath. — Un ours à collier sous la voiture-de-feu ? ... En vérité, tu me plais, mon honoré visiteur... Holà, Thioûnn, ministre très dévoué et très intelligent, vite du « vin de France qui descend ».

(... Le « vin de France qui descend », en cambodgien, c'est le champagne dont la mousse, en pétillant, diminue le volume.)

On apporte des flûtes. Le champagne coule. Toasts, congratulations, sourires, cependant que les deux équipes de bonzes poursuivent, crescendo, leurs cacophoniques lamentations.

Sisowath (penché à mon oreille). — Ils crient un peu fort, n'est-ce-pas ? ... Et ils ne chantent pas toujours juste. Enfin ! ... Que veux-tu ! Ce soir, c'est le quatrième jour ! Alors, ils commencent à être enroutés... Parle-moi de la France. J'aime tant ton pays. On m'y a si bien reçu, il y a quelques années avant la guerre... Ah ! oui, l'Élysée, la « Marseillaise », l'Hôtel de Ville.... Et puis la Tour Eiffel, les Grands Magasins, le « Moulin Rouge ». Quel rêve ! ... Est-ce qu'on se souvient encore de moi à Paris ?

Moi. — Votre Majesté peut être assurée que sa visite reste à jamais gravée dans la mémoire de nos Parisiens.

Sisowath. — Oui, je sais : mes danseuses leur ont beaucoup plu...

Et Nancy? Parle-moi de Nancy. C'est là que j'ai été bien reçu, aussi. Des drapeaux, de la musique, du « vin qui descend »... Dis-moi : Est-ce qu'il y a toujours les belles grilles dorées, sur la grand'place?

Moi. — Toujours, Sire.

Sisowath. — Elles étaient magnifiques! Je voulais en acheter tout de suite une douzaine pour entourer mon palais, à Pnom-Penh. Mais on m'a dit que le forgeron était mort, il y a cent quarante ans, et que cela coûterait des milliers de piastres aujourd'hui. Le gouvernement de la République m'a bien offert des voitures de feu pour me consoler. Mais c'est égal : je regrette les belles grilles dorées de Nancy.

... A ce moment, un haut personnage de la Cour, obséquieux et chamarré, s'approche du roi et murmure quelques mots à son oreille. C'est Son Excellence Chounn, ministre de la Liste Civile et grand intendant du palais. La Congrégation des rites bouddhiques exige, paraît-il, que notre entretien profane soit interrompu, parce que les bonzes sont à bout de souffle, que leurs prières touchent à leur fin et que minuit approche.

Minuit de « l'Ère du Chien et du Porc » (calendrier cambodgien).

Je vois Sisowath regagner à genoux ses nattes et ses coussins du centre. Les bonzes ont fait trêve à leurs imprécations. Un grand silence s'établit, pendant lequel des serviteurs ouvrent à deux battants les baies vitrées donnant sur l'esplanade où la foule muette et religieuse attend.

Le ministre Chounn tire sa montre :

— Minuit moins une... Minuit juste...

Le ministre Chounn lève le bras...

Alors Sisowath s'arme d'un pistolet, le brandit vers la voûte et appuie sur la gâchette en fermant les deux yeux. Détonation suivie aussitôt d'une autre — celle du fusil du Prince héritier — et d'une salve de canon, tirée à l'extérieur...

Puis, c'est une pétarade, une pistoletade, une fusillade, une canonnade, accompagnées de cris joyeux. Le peuple acclame l'année qui vient!...

Et, comme je demande à Son Excellence Thioûnn, ministre très dévoué et très intelligent, la raison de cet infernal charivari, il me répond gravement en français :

— Mais c'est *indispensable*, Monsieur, pour chasser les mauvais anges. Le tapage leur fait peur. Alors ils se sauvent. Et les bons anges de la nouvelle année peuvent descendre sans risquer de se rencontrer et de se disputer avec eux.

... Mon Dieu! je vais vous paraître, en terminant, bien sceptique et bien irrévérencieux?... Mais, comme le tapage dura, suivant le rite, jusqu'à l'aube, je me pris à regretter la venue des bons anges en pays cambodgien.

Les « mauvais anges », au moins, me laissaient dormir!...



CHAPITRE XVIII

LA PRODIGIEUSE ANGKOR



A prodigieuse Angkor!...

On l'appelle aussi la *mystérieuse* Angkor, en raison de son histoire énigmatique, de son passé à la fois proche et lointain, de son existence estompée, problématique... Si vous questionnez là-dessus quelque Cambodgien errant dans ce désert de ruines et de splendeurs, il hochera la tête avec un sourire quasi-nirvânique au coin des lèvres :

« Des génies ailés ont construit tout cela *en une nuit...* »

Et vous vous en irez, charmé de la réplique ignorante et délicieusement légendaire, sans être autrement éclairé sur ces étranges Khmers, ni sur la genèse de leurs colossales œuvres d'architecture et de sculpture, ni enfin sur le titanesque remous qui les engloutit, à peine quelque cinq ou six siècles avant nos temps présents. Ce qu'on sait d'eux — ou ce qu'on croit savoir — c'est qu'ils édifièrent leurs premiers temples, le Prakhan et le Bayon par exemple, vers l'an 800 de notre ère, pour atteindre au summum de leur art, en 1200, avec cet autre Parthénon, plus riche et plus grandiose encore qu'est Angkor-Vat, le Grand Temple. Ainsi, tandis qu'en Europe nous élancions

dans l'azur le filigrane de nos flèches gothiques, eux en étaient restés aux soubassements et terrassements hindous, aux merveilleux bas-reliefs à l'égyptienne et à l'assyrienne, à la reproduction, par intuition et par synthèse, de la colonne dorique et du chapiteau corinthien. Mais ce qui est plus confondant encore, c'est qu'ils aient *devancé* à trois siècles de distance les entrelacs de nos rinceaux Renaissance. Oui, ces Khmers conçurent *avant nous* les plus délicats motifs de nos châteaux de la Loire!... Pareille floraison de pierre s'épanouit aujourd'hui à Angkor-Vat qu'à Blois, à cette différence, paradoxale peut-être, que l'oubli, la racine-lave et la liane-pieuvre ont davantage préservé la première de la lente, et sûre, et inexorable dévastation du Temps.

Mais d'abord que furent-ils, d'où venaient-ils, ceux que le mystère de leur passé nous contraint d'appeler seulement les « Maîtres d'Angkor »? C'était, croit-on, un peuple artiste et guerrier, de religion brahmanique et appartenant probablement à la caste des brahmanes. Et ce serait un de leurs chefs, nommé Kambou, qui aurait fondé, vers le ^v^e siècle de notre ère, le royaume dit des Kamboudjas, d'où le nom moderne de Cambodge. Ce que nous savons d'eux exactement, c'est que leur domination sur le pays indochinois où ils s'établirent, dura huit siècles. Huit cents ans pendant lesquels ils élevèrent à la gloire de leurs dieux d'immenses temples entourés de fossés profonds et de remparts percés de portes semi-ogivales, permettant le passage des chars et des éléphants armés en guerre. Ces murs et ces douves devaient avoir pour but, aussi bien la protection des princes, des prêtres, des divinités et de leurs trésors que l'augmentation du mystère qui enveloppait les cérémonies rituelles.

Et que l'on ne croie pas qu'Angkor et ses dépendances composent un îlot, isolé dans le pays. D'autres ruines, presque aussi admirables — comme Pnom-Chisor et sa citadelle moyenâgeuse en nid d'aigle; Prakhan et son mur de 8 kilomètres de tour; Vat-Nokor et sa pagode;

Koh-Ker et tant d'autres sanctuaires perdus aujourd'hui dans la jungle — mériteraient au même titre la visite du touriste et l'inspection de l'archéologue. Mais l'accès en est difficile, impossible presque; et pour l'instant il faut y renoncer.

De point de repère historique nous faisant connaître l'étendue et les frontières de l'ancien royaume khmer, nous n'avons qu'une vieille inscription chinoise remontant à l'an 650 de notre ère. Il y est dit que le pays avait pour limites « au nord, des montagnes et des vallées, au sud, un grand lac et des marécages souvent inondés. On y comptait jusqu'à trente villes, dotées d'édifices grandioses. Chaque ville était peuplée de plusieurs milliers d'habitants ».

Une question se pose. Quel avait dû être le trajet suivi par ces Hindous jusqu'au bassin de Mékong?

A en croire M. Foucher qui exposait ses vues à ce propos dans une conférence au Comité de l'Asie Française, on serait en droit d'attribuer cette hindouisation ethnique à des religieux de rite civaïte, venus du bassin du Gange, au moyen de vagues humaines successives, vagues qui se seraient fondues, amalgamées avec les populations conquises, constituant à chaque flux une classe dirigeante nouvelle, mais de même origine, se greffant sur l'ancienne.

Le regretté général de Beylié, dans son ouvrage intitulé *L'Architecture hindoue en Extrême-Orient*, s'élève contre une telle hypothèse. Pour lui — conformément à certaines indications des Annales chinoises, et aussi d'après l'étude orographique du Cambodge — la civilisation a été apportée aux peuplades de cette partie de l'Indochine, non par des missionnaires civaïtes, mais par des aventuriers, des exilés ou des commerçants venus *par mer*. Ces émigrants auraient été originaires, non seulement du Dekkan et de l'Inde méridionale mais encore de la côte d'Orissa et de la vallée du Gange, spécialement en ce qui concerne les côtes de la Birmanie. Leur point de départ aurait été Madras, avec escale aux différents ports de la côte Est de la pres-

qu'île de Malacca et transbordements fréquents à l'isthme de Kra, pour aboutir aux deltas de la Mé Nam et du Mékong.

Quant à nous, sans oser conclure, constatons que, venus par terre ou par mer, les colons hindous n'en ont pas moins apporté avec eux un art définitif, d'une conception géniale, et qu'ils ont prodigué pour le plaisir des yeux, des assises au faite de leurs monuments aussi décorés, aussi fouillés qu'une pièce d'orfèvrerie, à même leurs trois seuls matériaux d'usage : la limonite, le grès et le bois.

Mais où recrutaient-ils les milliers d'artisans nécessaires à la réalisation de leurs projets grandioses?...

Il est probable que, pour l'extraction des matières premières, leur transport et leur préparation, ils eurent recours aux peuplades vaincues, réduites en esclavage et réquisitionnées pour dégrossir, en qualité de manœuvres, les blocs que sculptaient et finissaient ensuite des artistes hindous embauchés parmi les armées conquérantes. Et ici se place une parenthèse dont la double portée, sociale et philosophique n'échappe à personne. Avant Jésus-Christ, tout est corvée, contrainte et esclavage. L'Histoire et l'Archéologie établissent — irréfragablement — que les Pyramides de Ghizeh, les Temples de Thèbes, le Colisée de Rome, les sanctuaires et les palais d'Anuradhapura, de Borobœdœr et d'Angkor ont été l'œuvre de l'humanité asservie. Des siècles s'écoulent. Puis, vient le christianisme qui fait tomber les chaînes... Alors les cathédrales romanes, gothiques et Renaissance, purs joyaux sertis par des mains libres, volontaires et salariées, lancent dans l'azur leurs flèches d'or, comme une fusée d'affranchissement et d'espoir.

Mais revenons au royaume khmer. Les dynasties s'y succèdent pendant 800 ans au cours desquels s'élèvent les édifices que nous admirons aujourd'hui, jusqu'en 1250, époque de décadence et d'affaiblissement, et jusqu'en 1296, date à laquelle le voyageur chinois Tchéouta-Kouan déclare que, « dans la récente guerre avec les Siamois, le pays a été entièrement dévasté ». Dans cette hypothèse, les armées



ANGKOR-THOM : LE BAYON



ANGKOR-THOM : BAS-RELIEF KHMER

thai victorieuses auraient porté le comble à l'humiliation du vaincu en détruisant la preuve de son génie et de son ancienne puissance. Mais il est possible aussi que les esclaves des immigrants hindous après les revers de leurs dominateurs, au XIII^e siècle, se soient tout simplement révoltés et aient tourné leur fureur contre les asiles des divinités qui leur étaient défavorables, contre les temples et les palais dont la construction leur avait coûté tant de peine et causé tant de morts, sous un climat aussi fiévreux et malsain que celui du Grand Lac Cambodgien.

De toutes façons — destruction étrangère ou mutinerie intérieure — il est probable que nous nous trouvons en présence d'un acte de vandalisme. Les archéologues affirment en effet que le plus grand nombre des éboulis ne sauraient avoir eu pour causes la poussée végétale ou les secousses sismiques, inconnues dans la région. Seul, l'effort combiné de plusieurs centaines d'hommes, réunis dans une rage aveugle de détruire, a pu occasionner des écroulements comme ceux des tours et des galeries de Prakhan, par exemple. On y distingue sur le sol des pierres intactes, correspondant à d'autres pierres en parfait état, restées sur place; et l'on y remarque aussi les parties massives d'une construction qui ne forme plus qu'un amas de blocs, alors que, tout à côté, se dresse encore un mur léger qu'un effort moindre aurait abattu.

Déductions scientifiques qui ne procèdent malheureusement que de conjectures! A l'opposé des Égyptiens et des Grecs, les Khmers — s'ils bâtissaient beaucoup — n'écrivaient guère. Peut-être leur prêtons-nous ici des intentions qui ne furent point leurs?

Mais mes yeux de passant, à moi qui ai contemplé tant de ruines augustes — la Grèce, l'Égypte, Tingad, Carthage, Golconde, Amber, Anuradhapura, les tombeaux des Mings et ceux de Hué, les temples hindous de Java : Borobœdœr et Prambanan — mes yeux de passant, de *pèlerin* comme disait immortellement mon maître et mon ami

Pierre Loti, mes yeux se sont refusés à déchiffrer l'Énigme : ils n'ont vu, voulu voir que le Prodige.

Et c'est ce prodige, ce miracle, qu'il vous faut aller rejoindre bien vite, car il est impossible qu'avant cinq ans, ou six, *les plus belles ruines du Monde* ne soient définitivement classées, visitées, sillonnées par tout l'anglo-saxonisme des deux continents. Trop de baedekers dévideront alors leurs antiennes sous les voûtes d'Angkor-Vat ou les dômes d'Angkor-Thom. Qui sait même si le confortable bungalow actuel, si dans la note, ne sera pas concurrencé par quelque *Angkor-Palace*, aux grooms chamarrés et obséquieux? Il ne faut pas que ce qui gronde, bouillonne, expose en vous d'enthousiasme, d'étonnement, d'émotion, soit diminué, amoindri, annihilé par l'ambiance. Le poète, le penseur, l'artiste qui rêve chez chacun de vous souffrirait trop au contact des banalités ou des contingences d'alentour. Isolez-vous au contraire; communiquez avec la beauté irradiante des choses; jouissez en solitaire, en égoïste — oh! oui — de l'indicible majesté de ces lieux de prière, où la Foi, qui transporte les montagnes, entassa ici le plus déconcertant et formidable amas de pierres taillées, sculptées, ciselées allais-je dire.

Ah! qu'elle est triomphale, l'arrivée à dos d'éléphant, à Angkor-Thom, devant la gloire ninivite de ce Bayon, véritable Tour de Babel à face humaine, que le pic de feu M. Commaille, l'érudit et respectueux conservateur, décoiffa, le premier, de sa trop épaisse chevelure de figuiers et de banians! Et comme l'esprit se perd en présence de tant de grandeur dans le plan et de tant de finesse dans l'exécution de ces bas-reliefs, dus au ciseau d'ouvriers obscurs, dont le nom et la race sont restés inconnus! Ces bas-reliefs — où se déroulent, sur des centaines et des centaines de mètres, des combats de peuples à pied, à cheval, à éléphant, en jonque — m'ont rappelé les célèbres motifs de Borobœdœr dont je parlais tout à l'heure et auxquels on les a souvent comparés. Mais, s'il est vrai que le statuaire javanais ait apporté

plus de délicatesse et de perfection à la représentation de sa vie de Bouddha, j'ose affirmer ici, sans crainte d'aucun démenti scientifique, que le statuaire khmer fut, lui, beaucoup plus vigoureux, imagitatif et varié que son heureux rival de Malaisie. C'est toute une page d'histoire par l'image, ou plutôt par le relief, que le Khmer nous fait revivre là. Et que d'enseignements pour l'archéologue patient qui voudra bien s'atteler opiniâtrément à cette belle et noble tâche!

A côté d'épisodes épiques des Védas et du Ramâyana, à côté du barattement de l'*Océan de Lait* et de la lutte des humains contre les singes, on y découvrira de savoureuses et pittoresques interprétations du paradis et de l'enfer hindous. Les cieux y sont figurés par une succession de trente-sept tours aériennes à trois compartiments. Le bienheureux, obèse et réjoui, occupe la place centrale : il a les traits d'un prince et est assis sur un trône, entouré de belles dames d'atour qui l'éventent, ou lui présentent des fruits et des fleurs, ou encore lui tendent un miroir ovale. Tels sont — selon Brahma du moins — les apanages de la félicité parfaite. On les jugera plus monotones qu'alléchants. Et, à coup sûr, la conception de l'enfer khmer paraîtra plus raffinée, dans sa puérilité même. Passons donc en revue quelques supplices de réprouvés à face humaine que le bas-relief représente, tous, plus squelettiques les uns que les autres.

En voici le texte savoureux :

INSCRIPTION 6

«... les damnés qui, étant dans l'abondance, ont pratiqué néanmoins les œuvres du péché... »

Supplice :

« ... Condamnés à être jetés sur des arbres épineux, écorchés et raclés avec une râpe. »

INSCRIPTION 8

« Ceux qui trompent ou volent leur prochain... »

Supplice :

« Tenaillés vifs par des démons qui leur arrachent la langue et leur enfoncent des pieux dans la bouche. »

INSCRIPTION 17

« Ceux qui volent les liqueurs fortes, ou qui s'approchent des épouses des savants... »

Supplice :

« Déchiquetés par des vautours et jetés dans un lac de pus liquide et gluant. »

INSCRIPTION 23

« Ceux qui prennent la femme d'un ami... »

Supplice :

« Torturés par couples, amarrés, lardés, jetés et cuits dans la poêle à frire. »

(Châtiment de l'adultère qui ressemble étrangement à la recette d'un bon plat régional de France!)

INSCRIPTION 27

« Ceux qui volent des parasols... »

Supplice :

« Jetés dans des brasiers ardents. »



ANGKOR-VAT : LE « GRAND TEMPLE »



BANGKOK (SIAM) : L'ARRIVÉE SUR LA MÉ NAM

INSCRIPTION 30

« Ceux et celles qui prennent des fleurs dans un jardin. »

Supplice :

« Condamnés à avoir le visage déchiré par des oiseaux de proie pour se voir ensuite attacher à des arbres épineux et percés de flèches. »

(... On ne saurait se faire plus sévèrement le chevalier-gardien de la rose sur sa tige ... Percé de flèches pour avoir cueilli des fleurs?

— Quelle déloyale concurrence au cruel Cupidon!...)

.....
Mais quittons, voulez-vous, ce Bayon où trop de contradictions nous déroutent... Et, franchissant l'enceinte d'Angkor-Thom, enfonçons-nous, quelques instants, dans la jungle où nous attendent les plus extraordinaires surprises de la Nature en lutte avec le travail et l'art humains.

C'est Ta-Prom, ce sont Ta-Ménam et Ta-Kéo, c'est Prakhan, tous les vieux sanctuaires moussus et délaissés sur les décombres desquels le pied se pose en tremblant — angoisse de sacrilège... ou de chute, on ne sait? — piliers écroulés qu'il faut escalader comme une chèvre, galeries effondrées où il sied de se glisser comme un rat. Et que de surprenantes découvertes, dans cette exploration aérienne et souterraine, à travers le clair-obscur d'une Ville-au-Bois-Dormant qu'on jugerait dessinée par un Gustave Doré!

Mais voici que l'heure pourpre ou saumonée du couchant nous ramène vers cette merveille inégalée, vers cet unique et prodigieux Angkor-Vat...

Il se dresse, le Temple, dans la mélancolie lourde d'un ciel agonisant. Des ors roses, puis rouges viennent le frapper en plein faite, sur ses cinq tours massives où virent, volent et criaillent déjà les chauves-souris, ses seules actuelles habitantes.

C'est l'heure sacrée, l'heure émouvante à laquelle il va falloir gravir toutes les terrasses de féerie, puis l'escalier monumental, presque à pic, qui aboutit au Saint des Saints, au Tabernacle. Là sourient éternellement, de leur même et ironique bienveillant sourire, les Bouddhas de toutes tailles qu'accumula la piété des fidèles; là dansent, souples et lascives, les divines Apsâras aux seins droits, aux mains gracieusement tournées paumes en l'air, vierges nues que nul vice ne hante; là grimacent aussi, dans les plans inférieurs, les Asouras malfaisants et ténébreux. Un vieux bonze à la robe bouton d'or passe et repasse au dernier gradin de l'édifice, l'œil inquiet et scrutateur. Il vient vers vous, s'excuse, mâchonne un sourire entre ses dents noires, puis allume, une à une, les lampes du sanctuaire. Il ne faut pas que la Foi des géants disparus qui construisirent cette acropole de mirage, s'éteigne et meure...

Et, la tête un peu basse, vous redescendez les degrés du temple. L'humble et touchant appel de l'homme jaune vous a remué, ultime écho d'une épopée magnifique, figée au coin de ces pierres vétustes et sous ces voûtes sombres.

... Angkor-Vat s'est endormi sous la caresse du crépuscule comme, en la légende sanscrite, s'endormit la nymphe Viraja sous le baiser de Krichna le Séducteur.



CHAPITRE XIX

DE SAIGON A BANGKOK



AUJOURD'HUI que le Siam s'est prodigieusement développé, au point de vue chemin de fer, il est facile de se rendre du Cambodge à Bangkok *par terre*.

Pour cela, on a recours, d'abord, à l'automobile — soit de Battambang, soit de Siemréap, localités sises à peu de distance du Tonlé-Sap, le grand lac cambodgien — pour gagner la frontière siamoise dans la direction d'Aranh, d'où un train rapide et confortable vous dépose en quelques heures dans la capitale du royaume. J'ajoute que les touristes, désireux d'effectuer ce second trajet entièrement en auto, le peuvent dans des conditions particulièrement rapides et agréables, étant donné l'excellent état des routes. On me pardonnera de ne pas parler de ce dernier trajet *terrien*, puisque, pour me rendre de Saïgon à Bangkok, j'ai emprunté la ligne annexe des *Messageries Maritimes* qui dessert Poulo-Condore et Hong-Chong, sur le golfe de Siam.

Poulo-Condore, c'est un archipel composé de plusieurs îles, relevant administrativement de la province cochinchinoise de Tra-Vinh, en pleine Mer de Chine méridionale, presque en face du bras occiden-

tal du delta du Mékong. Ce fut, jadis, de 1702 à 1708, une possession britannique, abandonnée ensuite par les Anglais qui la laissèrent retomber sous la domination des empereurs d'Annam. Quatre-vingts ans plus tard, l'empereur Gia-Long la cédait à son tour à Louis XVI. Mais l'occupation française n'eut lieu, définitivement, qu'en 1861. La principale de ces îles, la *Grande Condore*, encore appelée *Kou-non*, mesure quinze kilomètres sur neuf : son climat est très chaud et très humide. La végétation s'y révèle luxuriante. Peu peuplée, elle offre un bon mouillage aux cargos, voiliers et jonques, qui viennent, de temps en temps, approvisionner le pénitencier annamite.

Je laisse de côté la *Petite Condore* et les îlots de Hon-Kao et de Hon-Baï-Khan, que je n'ai fait qu'apercevoir de loin, pour dire un mot de ma courte escale à la *Grande Condore*. Ce pénitencier me fait l'effet d'être assez misérable, assez délabré, assez malsain. Des forçats, profitant de notre passage, viennent nous vendre des coquillages et de la cannelle. Ils ne paraissent pourtant pas mécontents de leur sort : certains d'entre eux, qui s'étaient évadés, n'ont pas tardé, d'eux-mêmes, à regagner leur geôle et à s'y constituer prisonnier. L'île, bien que boisée, ne leur avait offert aucun recours : peu de fruits sauvages ; le gibier (sangliers, lapins, pigeons) y était rare. Dans ces conditions, ne valait-il pas mieux « reprendre la boucle » et manger le riz et la soupe aux poissons de l'administration pénitentiaire ?

En quittant Poulo-Condore, nous passons devant l'épave du *Ta-kou*, torpilleur échoué sur la côte — à l'instar du *Sully* dans la Baie d'Along — par suite d'une mauvaise manœuvre imputable à un officier opiumane qui *tirait trop sur le bambou*. Nous continuons à remonter, en le serrant de près, le littoral cochinchinois jusqu'à Hong-Chong, où notre petit paquebot s'arrête trois heures pour embarquer des centaines de sacs de poivre, exclusive production du pays. Là, je suis fort aimablement reçu par deux colons associés, MM. Meyer et Arboratti, qui me font visiter leur plantation et me don-



BANGKOK : S. M. LE ROI DE SIAM



UNE DES ENTRÉES DU PALAIS

nent toutes explications nécessaires sur les différents poivres qu'ils exportent : poivre rouge, poivre blanc, poivre noir, enfin *poivre d'oiseau*. Ce dernier, qui n'est pas dans le commerce, est réservé à de fins gourmets chinois et européens qui l'apprécient particulièrement. C'est, en effet, un poivre supérieur à tous les autres, choisi et affectionné spécialement par certains oiseaux qui en becquètent, avalent et digèrent dans leur gésier la pulpe sucrée puis en rendent dans leurs excréments le noyau-poivre, patiemment recueilli et lavé à grande eau par les poivriers. L'oiseau, en la circonstance, n'a fait que choisir les meilleurs grains. Très gracieusement, MM. Meyer et Arboratti me font don d'un petit sac de *poivre d'oiseau*, si nettoyé, si propre, si appétissant, que je l'accepte comme une véritable friandise. Ne sais-je point qu'à prix d'or, parfois, les Lucullus chinois de Cholon en obtiennent une faible quantité?

Où la gastronomie va-t-elle se nicher!

Temps toujours superbe et mer d'huile, compagnons de bord un peu communs, un peu ordinaires, mais braves gens. Cuisine bourgeoise convenable. Le capitaine me raconte ses malheurs extra-conjugaux avec sa dernière *congay*. Cette petite compagne annamite et temporaire, lui a joué des tours pendables. « Ainsi font, font, font, les petites marionnettes... (... d'Indochine). Ainsi font, font, font, trois petits tours et puis... *s'en vont!* » Celle-là, précisément qui s'en est allé avec économies et bagages, avait fait *maoulen* (vite). Son petit pécule amassé, elle s'enfuit, un beau matin, sans demander son reste, en compagnie — suprême affront — du boy cuisinier.

— Et dire, Monsieur, que je lui avais fait *délaquer* les dents! Si ce n'est pas une pitié!... Quand je l'ai prise elle avait la bouche laquée de noir comme un plumier. Je ne pouvais pas m'y faire : cela me soulevait le cœur. Alors, je lui ai fait poncer toute cette noirceur par un dentiste de mes amis, à Saïgon. Cela m'a coûté les yeux de la tête, bien entendu. Vous dire la vie qu'elle m'a faite, depuis! Figurez-vous

que cette gamine se croyait déshonorée parce qu'elle avait les dents blanches, *même chose comme chiens*. Une honte, quoi!

... Pauvre capitaine! Que voulez-vous, on ne peut pas tout avoir. C'est de sa faute aussi. Il avait trop de chance au poker.

Depuis une heure, nous remontons le delta de la Mé-Nam.

Comme ces terres de Siam sont basses et boisées! A droite et à gauche, la jungle touffue, impénétrable. Et quelles émanations putrides s'exhalent de ces palétuviers, envasés dans la boue gluante où se poursuivent les crabes! L'atmosphère serait lourde, étouffante, irrespirable, si nous ne continuions pas à bénéficier d'un reste de brise qui nous vient de la mer.

Voici Paknam et sa Pagode de la Rivière, édifice blanc, surmonté d'une sorte de masse en spirales, tranchant avec la verdure d'alentour. Courbe de la Mé-Nam qui, autrefois, eut son heure d'histoire. N'est-ce point près de Paknam que les capitaines de vaisseau français Borie et Dartige du Fournet, commandant les canonnières *l'Inconstant* et *la Comète* faillirent être canonnés et même torpillés, le 13 juillet 1893?

Nous étions alors presque en état de guerre avec le Siam. Parmi les conseillers européens en faveur à la Cour de Bangkok, il y avait un certain Danois nommé Westenholz, qui — chose rare chez les Danois, en général, amis chaleureux de la France — détestait notre pays. Ce Westenholz n'hésita pas à traverser la Mé-Nam, au risque de se noyer, pour poser des torpilles destinées à faire sauter nos canonnières. Le commandant Borie, ayant déjoué ses projets, voulait le faire pendre; mais le gouvernement siamois s'émut et intervint en sa faveur. A la suite du traité du 3 octobre 1893, délimitant la frontière entre le Siam et le Cambodge, et établissant une zone neutre, sorte d'État tampon, la guerre prit fin. Bref, France et Siam s'étant accordés, le *neutre indélicat*, autrement dit le Danois torpilleur, s'en tira à bon compte. Il ne se balança pas au grand mât de *l'Inconstant*.

Au contraire ! Au lieu de se voir *cravater de chanvre*, selon le vœu de nos officiers de marine, réunis en Conseil de guerre, il se vit gentiment cravater de... soie par le Roi, en tant que commandeur de la *Couronne de Siam*. Par la suite, M. Westenholz fut nommé directeur des services électriques de lumière et de traction de Bangkok. C'était, quand je lui fus présenté, un homme multi-millionnaire, affable et très considéré. On dit même qu'il est devenu notre ami... Tout arrive, ici-bas !

Mais poursuivons notre lente navigation sur la Mé-Nam. Paklat vient d'apparaître à nos regards, Paklat, où se donnent, à certaines époques de l'année, d'étonnantes régates sur pirogues à cent rameurs. A droite et à gauche, paysages verdoyants et plats. Çà et là, quelques huttes lacustres, au confluent d'un *klong* (canal), ou à l'orée d'une rizière. Nous croisons des trains de bois de *tek*, qui se garent peureusement des jonques chinoises, aux voiles brunes comme des ailes de chauves-souris. Au-dessus de notre paquebot, passent en criant des nuages *émeraude* de perruches.

Et, tout à coup, à un méandre du fleuve, Bangkok surgit. Bangkok, ses palais, ses pagodes, ses flottilles d'embarcations !

Tour à tour défilent sous mes yeux : le Palais Royal à deux étages, ses gazons, ses arbres taillés en boule, à la *japonaise*, ses balustrades blanches, hélas ! un peu européennes... Puis ce sont les grands temples : *Wat Prakéo* spécialement affecté au roi et à la famille royale, où le souverain reçoit, seulement une fois chaque année, l'hommage de ses vassaux birmans, laotiens et malais ; *Wat Po*, sanctuaire recueilli, qui abrite une statue géante de Bouddha ; *Wat Saket*, qui surplombe les cases sur pilotis des pêcheurs ; *Prapatom*, un peu perdu au fond d'une crique aux eaux dormantes, encombrée de ces jacinthes d'eau, bleues, qu'en Indochine, nous appelons *louc-binh*. Tout cela passe un peu en éclair devant moi ; mais je le reverrai soigneusement, en détails, pendant mon séjour, sans oublier cet admirable *Wat Cheng*, qui érige là-bas, dans le ciel, son pain de sucre immaculé.

Ce soir, dès mon arrivée à Bangkok, après les visites protocolaires, obligatoires et parfois peu attrayantes, je n'ai, ma foi, qu'une envie : assister à des danses siamoises. La chose, me dit-on, ne sera pas facile, parce que la capitale et le royaume sont encore p'ongés dans le deuil. C'est, en effet, dans trois jours que doit avoir lieu la crémation royale. Je verrai donc ces danseuses en cachette, par contrebande, et à condition que cela ne se sache pas.

.....
Elles sont six devant moi, le visage empâté d'une couche épaisse de crème blanchâtre, casquées du lourd *pantiouret* à étages, emboîtant la tête jusqu'aux oreilles. Deux d'entre elles, portent des masques d'épouvante, génies grimaçants aux canines aiguës, aux yeux saillants. Toutes sont habillées d'une tunique en paillettes qui leur donne l'aspect d'un poisson, ou d'une sirène sortant des flots. Audessus de leurs bras, l'*inchanon*, sorte d'épaulette triangulaire, se recourbe en griffe. On ne distingue pas très bien leur pantalon-*panoung*, soyeux et cassant, que dissimule une ceinture appelée *hoïna*, retombant sur les cuisses en deux bandes lamées d'or et d'argent. Leurs costumes me rappellent à la fois celui des danseuses royales cambodgiennes et celui des *tandak* javanaises. Quant à leur chorégraphie, elle mime une poursuite d'amour, où deux *yak* (mauvais génies) jouent le rôle de ravisseurs. Mais l'amant — ou le fiancé — incarné par une des danseuses, aux doigts coiffés d'ongles dorés et recourbés, ne tarde pas à arracher sa bien-aimée des mains de ses persécuteurs. Thème puéril et charmant qui ne vaut que par l'eurythmie des poses et des affaissements. Mais quel chatolement et quel rutillement sur ces costumes en paillettes ! Il me semble que j'assiste à des évolutions plus *architecturales* qu'humaines...

Danses graves, austères et chastes, premier contact avec ce Siam bouddhiste qui, dans trois jours, brûle son roi mort.



PRINCESSES DU SANG A L'INTÉRIEUR DU PALAIS ROYAL



CINQ BALLERINES DE LA COUR DU ROI DE SIAM



CHAPITRE XX

SIAM, HEUREUX SIAM...

COMME l'a dit si justement Paul Morand dans son recueil d'impressions sur le Siam, intitulé *Rien que la Terre* : « On ne peut qu'aimer ce pays, isolé, intact, petit, mais dernier échantillon des monarchies asiatiques absolues, cette terre de bonheur assoupi et de foi vive. »

Coincé entre la Birmanie anglaise, complètement asservie, et le Cambodge, protégé par la France, ce Siam doit surtout son existence propre et son indépendance à cette situation privilégiée d'*État-tampon*. Mais ce Siam n'a pas toujours été heureux. Des guerres et des épidémies l'ont, jadis, ravagé. D'insalubre qu'il était, il s'est, de nos jours, prodigieusement assaini. Miracle qu'il doit à l'hygiène d'Europe.

Sans remonter plus loin qu'au règne du roi Chulalongkorn, le choléra régnait en maître dans la capitale siamoise. Il y fauchait en quelques heures les vies les plus jeunes et les plus ardentes. On me cite le cas d'un joueur de tennis anglais, en pleine forme à onze heures du matin. Il venait de triompher, sur le *court*. Soudain, comme on le félicitait, il lâche sa raquette, et porte la main à son ventre. Cet athlète est devenu, en une seconde, blême, contracté, tremblant. Il s'excuse,

se dérobe aux acclamations; et, la sueur froide au front, il se précipite dans un fourré, sous un arbre... Le Docteur du club accourt. Impossible d'arrêter cette diarrhée tragique! On emporte le malheureux sur une civière. Trois heures plus tard, il mourait à l'hôpital.

Autre anecdote angoissante (je la mentionne avec d'autant plus de sérénité qu'aujourd'hui, la situation sanitaire de Bangkok est tout à fait transformée). En pleine épidémie de choléra, un des médecins traitants du même hôpital, devenu fiévreux par surmenage, se croit atteint à son tour par le terrible fléau. Il s'ausculte, il s'analyse froidement. Perdu!... Alors, griffonnant un suprême adieu à sa femme restée en Europe, il se brûle la cervelle dans son cabinet de consultation. Par camaraderie attristée autant que par curiosité scientifique, un de ses collègues de l'hôpital fait l'autopsie de son cadavre. Il constate d'irréfutable façon que son infortuné confrère n'était aucunement cholérique mais simplement atteint de fièvre chaude. Dramatique *erreur* qui avait coûté la vie au malheureux!

Mais chassons ces pénibles souvenirs et parlons maintenant de la bonne entente, économique et politique qui règne aujourd'hui entre le Siam et l'Empire Britannique (Birmanie, États Malais), de même qu'entre le Siam et le Cambodge français. En ce qui nous concerne, depuis nos traités de 1896 et de 1926, nous avons les meilleures raisons de vivre en bonne harmonie avec le Gouvernement de S. M. Prachatipok. D'abord, parce que ni nous, ni l'Empire Britannique, ne pouvons et ne devons oublier que cet heureux Siam fut notre loyal allié et ami pendant la guerre. Selon la juste expression de M. Louis Rivière, dans la préface de son délicieux roman siamois *Poh Dég*, « Le petit peuple thaï qui aurait pu demeurer indifférent aux querelles des *Farang* d'Europe, a voulu que la bannière de l'éléphant blanc flotât à côté de celle de la justice et du droit. » Première raison de gratitude, de sympathie et de bonne harmonie entre lui et nous. Mais il y a autre chose : il y a le méritoire effort accompli par ce Siam dans la

voie du progrès, je veux parler principalement du perfectionnement apporté aujourd'hui dans son matériel agricole et maritime, enfin du prodigieux développement de son réseau ferré.

Avec un esprit de décision extrêmement moderne, le Siam a compris tout l'intérêt qu'il pourrait tirer du développement des voies ferrées, d'abord dans les États Malais. A cet effet, il n'a eu de trêve de raccorder à sa capitale ses possessions méridionales de la presqu'île de Malacca et de l'isthme de Kra.

Aujourd'hui, le voyageur pour affaires, ou le touriste pressé peut se rendre *par terre* de Singapour à Bangkok. Service ultra-confortable, disons même luxueux, puisqu'il comporte *sleeping* et wagon-restaurant. Pour l'instant, ce train n'a lieu que trois fois par semaine : il part de Singapour à 7 heures 28 du matin et arrive à Bangkok le surlendemain à 7 heures du matin, soit 48 heures de trajet, à travers les montagnes, les forêts, les plantations de caoutchouc et les rizières de la côte orientale du golfe de Siam. Les principales stations, entrevues aux portières du train sont : Kuala Lumpur, Pénang, Singora, Bandon, Bang-ta-phang et Pétchabouri.

Mais c'est surtout au Siam septentrional que les chemins de fer se sont le plus développés, et possèdent les plus grandes chances d'avenir. Je veux parler des lignes de Pétrou-Aranh et de Korat, et surtout de la ligne d'Outaradit et de Chiangmai.

Tout dernièrement encore, Sa Majesté le roi Prachatipok, au cours d'un voyage en auto et en chemin de fer aux États Chans et au Laos siamois eut la coquetterie de pousser jusqu'au terminus de la ligne de Chiangmai pour y recevoir le féal hommage de ses vassaux. Ajoutons qu'un magnifique présent — un *éléphant blanc* — achevait de revêtir cette visite royale d'un caractère solennel et sacré.

Le roi et la reine firent, d'abord, leur entrée triomphale en gare de Chiangmai. De là, ils gagnèrent à dos d'éléphant le palais qui leur était destiné. Le cortège royal était précédé d'une centaine d'éléphants

de guerre, dont trois avaient l'insigne honneur de servir de monture aux princes Lampang, Nan et Lampoun. Quant à l'éléphant sur lequel Sa Majesté avait pris place, il était harnaché d'une selle dorée-surmontée d'une parasol. Derrière le roi, venaient la reine, les ministres, les hauts dignitaires, les princesses et les courtisans, au son mélancolique de flûtes d'ivoire que ponctuaient des coups de gongs et des roulements sourds de timbales. Détail piquant : toutes les fenêtres des terrasses et des étages supérieurs des maisons de Chiangmai, qui se trouvaient sur le parcours du cortège, demeuraient closes, parce que personne ne peut prétendre se tenir « à la hauteur du roi », lorsque celui-ci chemine à dos d'éléphant.

Ce que fut le séjour des souverains au Laos siamois, demanderait des pages et des pages. Qu'il me suffise de rappeler l'imposante procession des montagnards, précédant la pittoresque cérémonie du *kwan*. Le Kwan, ce sont, d'après la religion bouddhique, les 32 parties de l'âme, habitant un corps humain. Chaque Siamois se doit de veiller sur leur harmonie. Songez donc ! S'il prenait fantaisie à ce Kwan de quitter le *plan physique*, il faudrait le rappeler aussitôt, en vertu d'un rite spécial, assurant longue vie et bonne santé au corps, car il est dit que les maladies assaillent celui qui est privé du divin kwan. Ce symbole mystique apparaît surtout dans la danse ancienne, si typique, des princes et princesses du Laos. Quatre princes, représentant les souverains siamois, vont au-devant des autres princes laotiens qui s'avancent au son des flûtes et des gongs ; des fils de coton blanc sont ensuite liés par eux aux poignets du couple royal, afin de retenir le kwan dans leur corps. Quelques sacrifices rituels clôturent alors la cérémonie, d'un aspect féerique, où le scintillement de l'or et des gemmes s'ajoute à l'éclat des parures de soie aux couleurs chatoyantes.

Au cours de ce même voyage à Chiangmai, le roi et la reine de Siam assistèrent aussi à la consécration de l'éléphant blanc qui leur était

offert. Prières, antiennes, cantiques, aspersion de grains de riz, fumée d'encens, enfin danse de trente-deux jeunes filles autour de l'animal sacré. Sur chacune des défenses de l'éléphant blanc, avaient été allumés trois cierges, et sur son dos, les bonzes avaient placé cinq étages de bougies, également allumées. Devant le dais abritant les souverains, ces trente-deux jeunes filles de la meilleure société de la ville, tenant elles aussi une bougie en main, exécutèrent les pas rituels prescrits par la liturgie bouddhique. On sera surpris d'apprendre — tellement le Siam s'est modernisé! — que ces trente-deux jeunes ballerines volontaires dansèrent, non pas *pied nu* mais les jambes gainées de bas de soie et les pieds chaussés de petits souliers européens à pattes, comportant talon Louis XV. Contrairement à la mode siamoise, ces jeunes filles n'avaient pas les cheveux coupés en brosse et n'étaient pas culottées de *panoung*: elles portaient, comme les Birmanes, les cheveux longs roulés en chignon lustré, et elles étaient vêtues d'une jupe courte, serrée autour des hanches, avec écartement gracieux sur le côté gauche, à la façon des « Merveilleuses » du Directoire. On se souviendra longtemps encore de la visite royale du roi Prachatipok dans sa bonne ville laotienne de Chiangmai.

Ce gracieux hommage rendu au souverain siamois par ces trente-deux jeunes filles à chignon de Chiangmai me remémore une anecdote guerrière, tout à l'honneur des Siamoises d'Ayouthia, à *cheveux coupés*, celles-là.

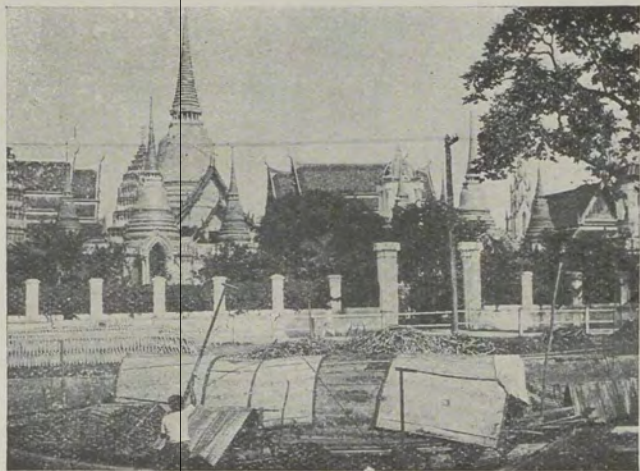
Cette ville, attaquée par les Birmans, subissait depuis de longues semaines un siège particulièrement sévère. Les assiégés attendaient anxieusement des renforts, qui ne venaient point. Les troupes *thaï*, découragées, faiblissaient, parlaient de capituler. Bref, la partie allait être perdue; et, déjà les Birmans chantaient victoire.... Quand un matin, ces Birmans, poussèrent un cri de stupeur: au-dessus des remparts d'Ayouthia venaient d'apparaître les renforts siamois tant redoutés. Une véritable armée nouvelle était là, qui poussait des clameurs

bellicieuses. Pris de panique, les Birmans s'enfuirent, laissant sur le terrain un grand nombre de morts et de blessés.

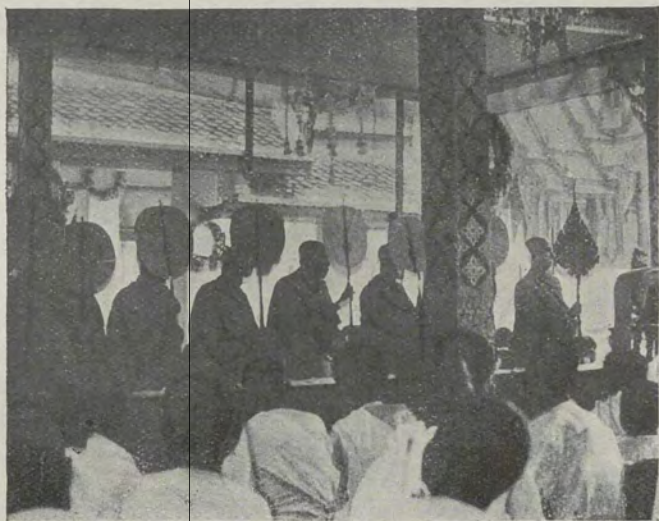
Ayouthia était libre!..

Libre, grâce au stratagème de ses habitantes qui, ayant décidé à l'unanimité de combattre et de s'équiper en soldats, en un mot d'avoir une apparence tout à fait masculine, n'avaient pas hésité à sacrifier leurs cheveux pour simuler les renforts, sauver leur ville et gagner la victoire.

Et c'est, dit-on, depuis l'exploit de ces Amazones du siège d'Ayouthia, que les Siamoises portent les cheveux *coupés en brosse*.



BANGKOK : LA PAGODE DE WAT PRAKÉO ET LE PALAIS ROYAL



LES BONZES BOUDDHISTES DE WAT PRAKÉO



CHAPITRE XXI

BANGKOK, VENISE D'EXTRÊME-ORIENT

UN des particularités du Siam, plus spécialement de Bangkok, c'est que la vie indigène s'y passe presque entièrement « sur l'eau », à bord des jonques et des sampans encombrant les *klongs*, ces innombrables canaux de la Mé Nam Chao Pya, plus communément et abrégativement appelée Mé Nam, « Mère des Eaux ».

Pendant les quelques jours, trop courts, que je passai dans la capitale siamoise, je ne manquai jamais de me rendre, chaque matin, au marché flottant. C'était, vous l'avouerez, mon excursion favorite. Quelle agitation, quel va-et-vient, quelle couleur ! Des barques, chargées à couler de riz en *paddy*, c'est-à-dire en grappes naturelles, circulent, de pilotis en pilotis. Le riz, la grande richesse du Siam ! Mais il y a aussi d'autres barques qui, elles, transportent des fruits, aux tons éclatants, ou aux nuances délicates : ananas chevelus, bananes vertes ou jaunes, mangues dorées, mangoustans pourpres, pommes-cannelle, pamplemousses, avocats *émeraude*, letchys, durians. Véritable régal pour les frugivores, dont je suis !

Plus loin, c'est le Marché aux Poissons, où le *pla thépô*, le plus

succulent de tous, affirme sa supériorité et sa cherté, l'emportant, et de beaucoup, sur le *kasiou*, pourtant délectable, quand il est bien relevé, bien pimenté. Je n'aurai garde d'oublier non plus ce cypri-nidé spécial aux fleuves et rivières du Siam, qu'on appelle le *pla kâpi*. Ce n'est pas précisément un... *plat* qu'on mange, c'est plutôt un spectacle auquel on assiste.

Je m'explique.

Cette petite carpe siamoise, grosse comme le doigt, est de nuance neutre. Au repos — dans un bocal plein d'eau, coupé en deux par une lame de zinc qui la sépare d'une voisine — elle apparaît de couleur grisâtre et terne. Mais aussitôt enlevée la lame de zinc séparatrice, les deux *pla kâpis* s'aperçoivent et frémissent : leurs nageoires pectorales et dorsales se hérissent, tremblent, deviennent d'un bleu ardent, tandis que leur corps se met à rougir. Véritables *poissons-caméléons* ! Si irascibles, si vindicatifs, qu'ils ne peuvent pas se rencontrer sans avoir immédiatement l'envie de s'attaquer. De même qu'à Manille j'avais assisté à des combats de coqs, à Bangkok je suis témoin d'un de ces duels aquatiques entre *pla kâpis*, nourris de larves de fourmis blanches et de moustiques, et préalablement soumis à un entraînement sévère. Pour développer leurs facultés batailleuses, le dresseur a soin de glisser, de temps en temps, un miroir dans le bocal. Ces animaux, voyant s'y refléter leur propre image, croient se trouver en présence d'un adversaire qui tenterait de leur arracher leur nourriture, ou d'un rival qui leur disputerait leur proie d'amour. Avec quelle fureur, ils se précipitent contre ce miroir, aux risques de se briser le museau ! Ce n'est que plus tard, quand le sujet est bien entraîné, que le dresseur abandonne le miroir et le remplace par un *pla kâpi* en chair et en... arêtes. Collision rageuse des deux poissons, brusque détente du corps sous les coups de queue, feintes et parades, morsures, arrachements d'écailles ou de nageoires... Étranges duellistes ! On peut dire qu'ils y vont bon jeu, bon argent. *Bon argent*,

c'est le cas de le dire, car, autour du bocal, il y a beaucoup de Siamois et encore plus de Chinois pour miser gros sur l'un ou l'autre des champions.

Mais poursuivons notre promenade vénitienne à travers les klongs de Bangkok.

Ce Marché aux Poissons, si vivant, se tient surtout dans le klong Môn, en face du Palais royal, et aussi dans une partie du klong Sân, où de toutes parts accourent les barques aux proues relevées, qui se heurtent et s'abordent. Chargements de melons et de papayes, de noix de coco et de jeunes pousses de bambou...

— *Sabaï!*

— *Sabaï kia!*

On n'entend que ces deux cris, d'embarcation à embarcation, d'où l'on se *bonjourne* et congratule.

Ou encore cette autre interjection, acceptation d'un prix après laborieux marchandage en *chang* et en *picoul*, ces poids si compliqués :

— *Di !* (Bien).

Au Siam, on arrive toujours à s'entendre!

Pays de délicieuse et pacifique indolence, où chacun ne s'occupe que de ses propres affaires, et non de celles d'autrui, ainsi que le veut le proverbe siamois : « *N'aide pas l'éléphant à porter ses défenses !* ».

Ce qui vaut d'être vu à Bangkok, ce sont aussi les grandes fêtes nautiques du *Tot Kathin* et du *Loï Krathong*.

Encore l'eau, toujours l'eau!

La première de ces cérémonies, a lieu généralement à la fin de la saison des pluies. Le Roi, accompagné de ses ministres, de ses courtisans, de ses pages, traverse solennellement la Mé Nam et se rend au *Wat Cheng*, cette admirable pagode de forme pyramidale, terminée par une colonne blanche pointue. De la plate-forme de cette pagode,

l'œil aperçoit tout Bangkok rassemblé sur les deux coudes du fleuve. Il faut avouer que, de près, ce Wat Cheng déçoit un peu : cela tient à ce qu'il n'est construit que de débris de faïence, agglomérés et mosaïqués au moyen d'un ciment. Morceaux cassés de vases et d'assiettes qui, de loin, m'étaient apparus comme un mirage de porcelaine...

C'est dans ce cadre d'illusion magnifique que se déroule la fête du *Tot-Kathin*.

L'embarcation royale, en bois sculpté et doré, représente à peu près le corps d'un amiral marin et fabuleux, au ventre rosâtre et aux flancs en laque noire, décorés de dorures. Soixante rameurs en tunique rouge assurent la nage de cette longue pirogue, à l'arrière de laquelle se tient, debout, un héraut, une lance à la main. Au centre de la barque, c'est le rouf, clos de rideaux de soie, réservé au monarque, devant lequel un huissier rigide vient de planter le parasol blanc à neuf étages, insigne suprême de la dynastie régnante Chakkri.

— *Ho-ho-ho-houan !*

Les soixante rames de bois doré s'abaissent et s'élèvent avec une régularité mécanique, faisant jaillir, chaque fois, des gerbes d'eau endiamantées. Derrière, les autres barques de la Cour s'affairent. Voici celle du prince héritier, des hauts dignitaires, des bonzes, cette dernière toute fleurie de toges jaunes. Enfin, voilà la gondole des musiciens royaux qui, tout à l'heure, joueront l'hymne national à quatre temps sur leurs pianos à lamelles de bois, sorte de *cymbalum* recourbés en croissant. A droite et à gauche, sur les rives de la Mé Nam, le peuple se presse et s'écrase sous les tamariniers et sous les flamboyants.

Sa Majesté a pris pied sur le débarcadère du Wat Cheng, débarcadère décoré du disque brahmânique d'Indra, attribut de sa Maison. Le souverain, la poitrine barrée du grand cordon rose de l'ordre du Choula Chom Klao, reçoit alors du Grand Bonze, prince du sang, les *pakatim*, c'est-à-dire les tuniques spéciales, servant à envelopper les offrandes. Depuis l'apponement jusqu'à l'intérieur du Wat Cheng, le



BANGKOK : LE KLONG MÔN



BANGKOK : LE KLONG SĂN

sol est recouvert d'un tapis blanc que nul pied ne doit fouler, hormis le pied royal. C'est sur ce tapis blanc que le Roi, lentement, s'avance pour pénétrer à l'intérieur du sanctuaire, y déposer ses dons, et écouter respectueusement les conseils des desservants du temple. Pendant tout ce colloque entre potentat et sacerdotes, le peuple siamois, accroupi sur les berges ou entassé sur des centaines de barques, assiste aux régates traditionnelles, en poussant des cris joyeux, cependant que, dans leur gondole, les musiciens tapent à tour de bras sur leurs xylophones et sur leurs tympanons.

.....
Quelques mots, maintenant, sur la fête nocturne et fluviale du *Loï Krathong*.

Moins éclatante, moins somptueuse, certes, mais combien plus intime, plus familiale, plus symbolique aussi ! L'origine en est quasi légendaire. Elle remonte, dans la nuit des temps, au roi siamois Phra Luang, de religion brahmanique, qui l'institua pour se rendre propices les génies de la Mé Nam Chao Pya. N'est-il pas en effet de bonne politique, de se concilier les esprits bienfaisants qui président à toutes les manifestations de la vie, lacustre ou aquatique, de cette Bangkok où l'eau joue un si grand rôle ?

Donc, pour se désaltérer, pour se baigner, pour naviguer, pour pêcher, il y a lieu d'honorer, une fois l'an, ces génies des eaux. Chaque famille, plusieurs jours à l'avance, confectionne son *krathong* à cette intention. Le *krathong*, guère plus gros qu'un jouet, affecte la forme, d'un berceau ou d'une pirogue, tantôt en écorce, tantôt en feuilles de bananier, autrement dit, une minuscule embarcation flottante. On y dépose des présents divers, tels que riz, bétel, fruits, et l'on décore puérilement le tout de petits drapeaux en papier, de mignons parasols en carton, de rubans rouges et jaunes, enfin de bougies allumées. L'esquif allégorique est mis à l'eau, une fois la nuit venue, et redescend le cours de la Mé Nam. A voir dériver, par milliers, ces flottilles lumi-

neuses, on croit assister à la fuite d'une escadre de feux follets. Pour certaines, c'est une course, ou plutôt une régate; pour d'autres, c'est — hélas! — l'abordage et le naufrage, toutes bougies embrasées, ou éteintes. En ce dernier cas, les vœux que le krathong avait pour mission de véhiculer sur la Mère des Eaux, ne se réaliseront point, à l'opposé de ceux, plus favorisés, qui, franchissant la passe de Pak-Nam, iront se perdre dans les flots du golfe de Siam.

Sur les rives de la Mé Nam, le bon peuple *thaï*, prosterné, marmotte des prières et adjure Phra Puttha-Chao, c'est-à-dire Bouddha, de guider chacun des ses krathongs allumés, jusqu'à l'océan, afin qu'il s'y anéantisse, ainsi que le prescrit l'enseignement du Grand Bonze Chao-Wat.

... O nuits chaudes et parfumées de la Venise d'Extrême-Orient!
Poésie, mystère, piété...



CHAPITRE XXII

CRÉMATION ROYALE SIAMOISE



ON ne brûle pas un roi de Siam tous les cinq ou six ans. Et, si c'est grand bonheur pour le pays et pour le monarque lui-même, c'est, ma foi, grand dommage pour le penseur ou l'artiste, ou même le dilettante pétronien à la recherche de sensations nouvelles, profondes, indélébiles...

J'avoue qu'elle m'a troublé, la douleur concentrée, intérieure, de ce vaillant et sympathique peuple, tout de deuil blanc vêtu, alors que diplomates et fonctionnaires européens étaient courtoisement, mais fermement, invités à porter le brassard noir de crêpe... Bien mieux, certains sujets du feu roi avaient été jusqu'à se livrer à des dépenses frisant l'extravagance. Tel ce riche Chinois, fermier des jeux de Bangkok, Li-Ka-Hong, affectant une centaine de mille francs à la confection de plusieurs milliers d'objets de papier colorié : régiments entiers, jonques, temples, danseuses, génies, combats de dieux et d'animaux mythologiques, oiseaux, poissons, etc., destinés à être *brûlés* en même temps que le défunt et à l'accompagner dans le plan théosophique provisoire qui prédispose les âmes aux possibles et meilleures réincarnations.

Aussitôt après sa mort officiellement constatée, le corps du roi a été replié sur lui-même, tassé, *télescopé* dirai-je — si l'on me passe cette image macabre, — bref, occupant exactement la position de l'enfant avant sa naissance. Puis il a été embaumé, desséché, momifié à l'aide de procédés chimiques et aromatiques, pour être ensuite revêtu d'étoffes crissantes, masqué d'or, et finalement enfermé dans une urne également d'or, enrichie de gros diamants d'un éclat aveuglant. La dépouille auguste a été alors solennellement transportée dans la pagode cruciforme de Dusit Maha Prasath, située dans une des cours intérieures des palais royaux.

Et, dans cette chambre ardente où sont amoncelés les trésors fabuleux de la couronne, les palmes d'or et d'argent envoyées par les chefs d'État étrangers, les présents des provinces, veillent, jour et nuit depuis des mois, des factionnaires, prient des bonzes, s'agenouillent des enfants et s'inclinent des vieillards. De pieuses mains féminines déposent des brassées de lotus au pied de l'urne funéraire, brûlent des cierges parfumés et des baguettes de santal, puis s'éloignent et cèdent la place à d'autres...

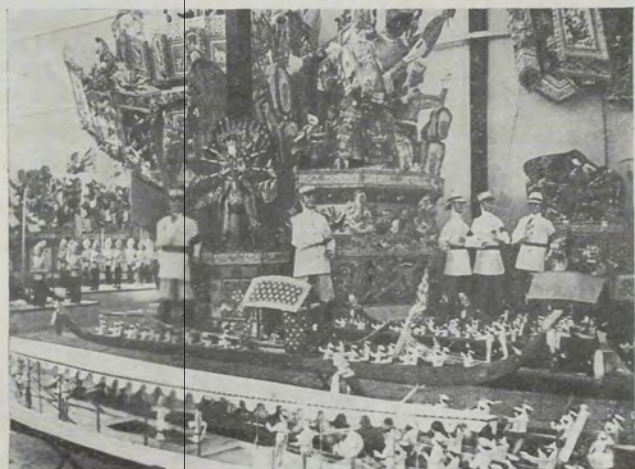
C'est là qu'aujourd'hui, en grande pompe, sont venu chercher *Celui-que-le-feu-doit-détruire*, et ses enfants, et ses ministres, et son armée, et son peuple éploré.

... Il est exactement deux heures trois quarts de l'après-midi. La foule, massée aux abords de la pagode de Wat Prakéo, à la *dagoba* d'or et aux clochetons polychromes, est peu à peu refoulée par la police le long d'un de ces innombrables *klongs* qui font de Bangkok une Venise de féerie...

Une marche funèbre — celle de Chopin, dont j'ai peine d'abord à reconnaître la poignante mélodie, tant ses exécutants l'interprètent d'un rythme lent et syncopé — annonce l'approche du cortège royal. Et c'est d'un pas automatique, interrompu, saccadé, inspiré du pas d'enterrement anglais, que les musiciens de la garde, en uniforme



LI-KA-HONG, LE RICHE CHINOIS, FERMIER DES JEUX DE BANGKOK



OFFRANDES EN PAPIER DESTINÉES A ÊTRE BRÛLÉES
A L'OCCASION DE LA CRÉMATION ROYALE

écarlate et or, font leur apparition. Ils sont suivis immédiatement de cavaliers à *pied*, en dolman gris, puis d'artilleurs traînant des mitrailleuses et portant des caissons de cartouches. Car c'est un détail à noter en passant que, par respect pour la mémoire du monarque défunt, aucun soldat, aucun officier, aucun prince, y compris le roi lui-même, ne suit le défilé à cheval.

Voici, précédant l'interminable ruban des sapeurs au sabre d'abatis et des fantassins à la casquette blanche, ornée du monogramme héraldique à triple tête, d'éléphant, le maréchal prince Nakonchaïsee, frère du roi et chef suprême de l'armée siamoise, accompagné de ses deux aides de camp, les capitaines Paya Vorardeth et Nom Chiao Setseri. Puis un grand nombre de drapeaux et d'étendards cravatés de crêpe, devant lesquels nous nous inclinons avec respect, — tant il est vrai que le lambeau d'étoffe d'une nation, même asiatique, nous apparaît à tous, Occidentaux, l'indéfectible symbole de la patrie et de l'honneur.

Un roulement de timbales et de tamtams, sourd, lointain, comme l'imprécise chanson de la mer, auquel se mêle par instants un solo de flûte aigre et barbare, couvre maintenant les harmonies éparses et concertantes de la *Marche* de Chopin et de l'*Hymne siamois*... Instinctivement, irrésistiblement, la foule s'est levée : un même frisson l'a fait tressaillir et vibrer. C'est sa musique nationale qui passe...

Oh ! l'étrange, la troublante, la magnifiquement lugubre mélodie, résumant bien toute la tristesse et la poésie de ce peuple, sa foi bouddhique en le détachement terrestre, son indifférence de la vie, son mépris de la mort !... Des buccins jettent vainement leur éclatant appel ; aussitôt et inexorablement, les timbales en étouffent la note présomptueuse et claironnante dont les tamtams achèvent d'affaiblir jusqu'au dernier écho. Puis, de nouveau, sinistre et sardonique (comme dut l'être jadis le verbe blasphémateur de l'insulteur du César montant au Capitole), la flûte ou, mieux, le hautbois profère son anathème

d'inlassable et cruelle ironie... Orchestration prenante et douloureuse, à l'intensité descriptive de laquelle je ne puis guère comparer que la wagnérienne et géniale marche du *Crépuscule* !...

Aussi bien, comme ils sont curieux et pittoresques, voire dramatiques, les costumes plusieurs fois séculaires de ces mêmes et extraordinaires musiciens, aux vestes et braies rouge sang bordées de jaune ! On dirait de nos bourreaux-jurés des époques médiévales, près d'accomplir leur besogne justicière sur l'échafaud ou le bûcher, en place de Grève... Impassibles, ils précèdent, en longue théorie pourpre, le saint des saints, le pape des bonzes, Son Altesse le prince Krom Praya Vajiranawa, frère du feu roi, vêtu seulement d'une pauvre toge de coton jaune, pieds nus et tête rase, mais juché sur un char doré, tiré par une douzaine de serviteurs habillés de brocart, — les deux extrêmes !... Des archers et des licteurs en costume archaïque bleu de roi et cramoisi entourent l'idole vivante, immobile, figée, de qui l'index, levé vers le ciel, semble prêcher le Nirvâna.

Et, presque immédiatement après le char du sacerdote suprême et le palanquin du prince héritier, c'est l'urne funéraire, éblouissante d'or et de feux adamantins. Elles s'avance sur un chariot pyramidal, maintenu sur le faite par quatre princes du sang, costumés en génies mythologiques, veste et coiffure *pagode* de satin blanc brodé d'argent. La pose de ces quatre génies est tellement hiératique, sculpturale, que la plastique même en disparaît et que l'on se demande un instant si tout cela n'est pas une pièce merveilleuse d'orfèvrerie, si ces personnages prosternés ne font pas corps métallique avec le chef-d'œuvre de ciselure que n'eût point désavoué Cellini... Des huissiers de la cour entourent le char funèbre, portant sur un coussin de velours les grands cordons des distinctions siamoises et étrangères, dont le défunt fut titulaire : le Mahat-Chakkri, l'Éléphant blanc, la Couronne du Siam, l'Ordre des neuf pierres (diamants, rubis, émeraude, œil de tigre, saphir, opale, grenat, topaze et améthyste), Saint-André, l'Aigle blanc,

la Légion d'honneur, la Toison d'or, l'Annonciade, le Soleil-Levant, la Couronne de fer de Hongrie, etc., cependant que des chambellans tiennent, chacun, un des objets familiers du feu roi : armes, accessoires de bétel, théière, livres de prières, brûle-parfums, etc., et que des serviteurs emmènent par la bride les quatre poneys favoris du monarque, somptueusement revêtus de leurs housses d'or et de soie.

Puis, toujours à *pied*, abrité sous un parasol gigantesque contre l'ardeur du soleil tropical, s'avance S. M. le Roi, âgé d'une trentaine d'années, en costume de major général, la poitrine barrée du grand cordon jaune du Mahat-Chakkri. Le souverain porte un sceptre à la main ; il est entouré de ses pages en habit Directoire bleu de roi et suivi des princes du sang et de ses ministres. Une nouvelle escorte d'archers et de licteurs le sépare des corps diplomatique et consulaire, parmi lesquels je remarque notre ministre, notre consul et le représentant du gouverneur général de l'Indochine.

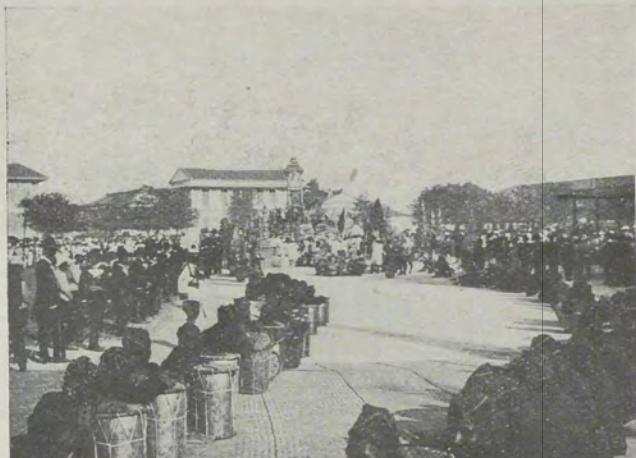
Le cortège, que ferment plusieurs sections de fusiliers marins, est arrivé sur la grande place Prémane, où s'élève le crématoire du Phramayumaat, à l'édification duquel des centaines d'ouvriers travaillent depuis des mois. Sur un espace quadrangulaire s'élance une immense pyramide à degrés, flanquée de quatre tours ajourées, dans cet art délicieusement raffiné du filigrane auquel excellent Birmans, Siamois, et Cambodgiens. Au sommet de la pyramide, une tour quasi-gothique, sorte de Sainte-Chapelle, pointe sa flèche hardie dans l'azur : c'est là que, tout à l'heure, la flamme agile et pénétrante consumera, dans son urne, la dépouille mortelle du potentat. Tout cela rutilé d'or et se détache de la masse pourpre des tribunes comme un joyau sur un écrin de velours.

A considérer de près ce mausolée improvisé, surgi en un laps de temps relativement court de mains mercenaires, encore que pieuses et empressées, — on reste saisi par le grand souffle d'art et la pureté linéaire qui présidèrent à l'exécution de cette éphémère nécropole.

Matière grossière sans doute, faite de planches, de bambous, de carton et de papier dorés où la pourpre est d'andrinople et les facettes de verre cassé et colorié. Le roi défunt n'avait-il pas, lui-même, et dans une pensée d'économie qui l'honore, désiré que son bûcher fût réduit au minimum des dépenses d'État?... Mais il n'importe : l'effet reste grandiose et la vision d'ensemble, inoubliable, tant il est vrai qu'en architecture la conception première, le plan et le dessin peuvent l'emporter souvent sur la seule qualité des matériaux.

A environ deux cents mètres du crématoire se dresse une sorte de char fixe, de reposoir de bois sculpté et doré, en forme de galère. L'urne funéraire y est déposée à son passage, pour glisser ensuite sur une charnière qui l'amène insensiblement jusqu'à la plate-forme d'un palanquin supporté par vingt porteurs, dont le costume rappelle assez celui des esclaves d'*Aïda*. Ce transbordement s'effectue dans le plus profond silence; mais, lorsque le cortège se remet en marche, les étranges musiciens rouges reprennent leur mystérieuse et hallucinante mélodie, faisant passer dans nos nerfs une irritante et morbide sensation... Et maintenant les buccins sonnent : roi, princes, bonzes, soldats, marins, archers, pages, licteurs, ministres et courtisans font trois fois le tour de l'édifice. Les prêtres chantent d'un ton nasillard une antienne liturgique sur un mode mineur de plain-chant.

Lorsque, pour la troisième fois, l'urne a défilé processionnellement sous les rayons de l'astre qui décline, les musiques cessent, les chants s'arrêtent, les chuchotements des tribunes s'éteignent. On a le sentiment que quelque chose de grave et de grand va se passer... Minute solennelle, en effet, que celle où le corps momifié du souverain va faire la lente, très lente et très majestueuse ascension des cent marches qui le séparent du bûcher... Heureusement tout a été prévu, minutieusement, pour que cette translation des restes du défunt s'accomplisse sans incident, sans risque d'une défaillance ou d'un trébuchement des porteurs, partant d'une chute pénible et sacrilège. Et c'est



SUR LE PASSAGE DE L'URNE FUNÉRAIRE
A GAUCHE, LA MARINE; AU PREMIER PLAN, LES TIMBALIERS ROYAUX



L'URNE FUNÉRAIRE
CONTENANT LE CORPS TASSÉ DU ROI

dans une montée vraiment glorieuse que l'urne gagne peu à peu — exactement en trois minutes dix secondes — le plan supérieur du mausolée. La traction s'est faite au moyen d'un support fixé sur les rails d'un plan incliné... Aucun bruit que le grincement des poulies, pendant ces trois minutes qui paraissent des siècles... Mais aussi quelle splendide vision que ce vase d'or et de diamants qui monte, maintenu à sa base par un génie vivant, d'argent et de satin vêtu, et sur lequel vient se jouer cet autre or : l'or jaloux, flamboyant et rouge du couchant !

... Les rideaux sont tirés. Nul ne peut contempler les derniers apprêts mortuaires qu'ils dissimulent : ni la substitution d'une urne en terre cuite, doublée de bois de santal, à celle dont les feux nous firent cligner les yeux tout à l'heure, ni la macabre exhumation du pauvre corps ratatiné, cassé en deux, ridicule peut-être, malgré le masque d'or pur qui lui couvre la face et les vêtements éclatants de mode antique et royale, dont la tradition veut qu'il soit affublé... Pitoyable et triste chose qu'il vaut mieux cacher à des yeux, au demeurant profanes !... Tandis que les appariteurs tendent d'épais velums bleu sombre, pour permettre aux sept cents femmes du feu roi de prendre place dans l'enceinte cloîtrée, voilée, qui leur a été éseréver, des bonzes au profil de proconsuls romains étendent un large ruban de soie, qui va du sommet du bûcher jusqu'à la tribune royale, où il vient s'agrafer à la coiffure d'une déesse siamoise à l'alliciant sourire de danseuse ou... de courtisane. Ce ruban est, à lui seul, tout un symbole : comme le cordon ombilical de la naissance, il réunit une dernière fois le mort aux vivants, laissant entendre que son corps physique et le peu d'astral qui y reste attaché sera dissocié à tout jamais, lorsque le chef des bonzes en rompra, dans un instant, la trame.

Et cet instant approche... Car le soleil vient de disparaître à l'horizon ; et le rite veut que l'acte de destruction se perpète au sein de la ténèbre survenue... Une flambée d'ampoules électriques fuse tout à coup dans le crépuscule, illuminant tribunes, bûcher, tourelles et aussi

les grandes pagodes qui profilent à l'horizon noir leur indécise silhouette conique... Un chœur de bonzes entonne un chant voilé, d'une infinie mélancolie, sorte de lamento entrecoupé et sanglotant qui nous oppresse et nous étreint au point de nous arracher à la magie du spectacle. L'avouerai-je? une communion intime s'établit entre les chrétiens que nous sommes et les bouddhistes qu'ils demeurent, faisant participer nos âmes de simples spectateurs à leur douleur si vraie, si magnifique et si profonde!

... C'en est fait. Le grand-bonze vient de trancher d'un coup le long ruban allégorique. Je vois l'ascète, suivi du roi et de son porte-parasol, gravir le dernier gradin de la nécropole... Les rideaux s'ouvrent... Une clarté vacille entre les mains du souverain : la première torche résineuse, aromatique, qui va mettre le feu au bûcher colossal... A ce moment, une quadruple fusillade crépite dans la nuit... Plus loin, le canon gronde...

Le roi est mort! Vive le roi!...

... Et le roi *vivant* redescend précipitamment les marches, très pâle et angoissé, comme si quelque honte, quelque remords le prenait d'avoir commencé de détruire celui qui le précéda sur le trône... Les princes montent alors, puis les prêtres, puis les grands dignitaires, les officiers, les courtisans, nous-mêmes... Chacun apporte au brasier déjà rouge l'hommage de sa baguette de santal et de ses bougies d'encens... La fumée s'élève vers le firmament, où s'éploient les constellations tropicales, et Jupiter, et Vénus, et Orion, et Sirius, et l'admirable Croix du Sud... En bas sonnent les crotales, grondent les tam-tams et les timbales, vibrent les gongs et nasillent les flûtes; seul le hautbois railleur et sacrilège a étouffé son odieux rire... A quoi bon désormais l'insulte à qui n'est plus que poussière et que cendre?

Et, comme si la réalité ne suffisait déjà plus, le fantastique se mêle d'ajouter sa note à la forte émotion respectueuse qui nous fait déjà muets et graves devant ce tableau d'immense et tragique beauté. Un

sombre oiseau de nuit s'en vient tournoyer quelques secondes au-dessus du bûcher embrasé, jette son cri aigu, puis repart dans la direction du levant.

... Nous le voyons planer longtemps au loin, puis disparaître.

Et quelques-uns d'entre nous, qui ont étudié dans les livres et les textes hermétiques l'enseignement du Grand Rêveur, se demandent si le messager nocturne qu'ils viennent d'entrevoir, n'emporte pas en ses serres de proie le dernier reste d'humaine personnalité du « *réincarné* », qui fut, *cette fois*, un prince sage, puissant et pieux...



CHAPITRE XXIII

RANGOUN ET SA PAGODE CHWÉ-DAGON

CE fut au cours d'un de mes séjours aux Indes, que je me décidai brusquement à m'embarquer pour la Birmanie.

Je me trouvais alors à Calcutta. Un de mes amis anglais, l'Hon. Sir J.-C.-E. Branson, haut fonctionnaire du Bengale — qui, depuis, s'est retiré en Bretagne, à Saint-Servan, où il vit désormais avec les siens — m'avait vivement engagé à consacrer quelques semaines à la visite de Rangoun, Pégou, Mandalay et Bhamo, principales villes de la Birmanie.

Il m'avait dit :

— Vous verrez, cher ami : vous me remercirez au retour. La Birmanie n'a aucun rapport avec les Indes, ni même avec Ceylan que vous venez de parcourir en tous sens. C'est un pays indochinois, qui se rapproche beaucoup plus de votre Cambodge et aussi du Siam que de nos Indes anglaises. Justement, le steamer *Puttiala*, de la *British India Steam Navigation Company Ltd*, quitte Calcutta après-demain pour Rangoun. Profitez-en ; vous tomberez, là-bas, en pleine fête lunaire de *Pwhé birmane*. Un spectacle curieux, comme vous n'en avez peut-

être jamais vu. Et ne manquez pas d'aller voir les bouddhas géants de la Basse-Birmanie, surtout ceux de Pégou.

Comment résister à une perspective aussi tentante?

J'eus vite fait de retenir ma cabine à bord du *Puttiala*, et je passai une bonne partie de l'après-midi qui précédait mon départ à égréner, un peu partout, des cartes de visite, avec la formule britannique et obligatoire, correspondant à notre *P. P. C.* français. J'en arrivai même, dans ma hâte, à me décommander d'une *purdah-party* chez la maharâni de Cooch-Béhar, d'un déjeuner au club, avec Mr. Lewis Rose, directeur de *The Exchange*, le plus grand journal d'affaires de Calcutta, fondé en 1818, sous la Compagnie des Indes, enfin d'un bal au bungalow de Mrs. Chandler, femme du commissaire de la Marine à Calcutta. Que de carences mondaines! Comment, après un si sommaire congé, oserai-je jamais me représenter devant ces impeccables gentlemen et ces ravissantes ladies, dont j'ai été l'hôte fêté pendant quinze jours?

Le lendemain, je n'y pensais même plus, tandis que les berges de l'Hougli défilaient sous mes yeux, telles les rives d'une Tamise tropicale. Hum! hum! pas fameux, ce *Puttiala*: petit, inconfortable, mal ventilé, médiocre marcheur. Et quelle cuisine... *anglaise*, c'est-à-dire lamentable!... Bref, un *rafiau*, comme nous disons en argot de marine, mais un rafiau beaucoup plus cargo que paquebot. Que voulez-vous, quand on n'a pas l'embarras du choix! Il fallait profiter de l'occasion, partir. Sinon...

Je retrouve dans mes notes de voyage, et dans les lettres que j'adressais alors en France, d'assez piquants détails sur mes compagnons de bord au cours de cette interminable traversée. En première classe nous sommes 30; en seconde, ils sont 20; en troisième, 600, entassés pêle-mêle (Hindous, Chinois, Birmans). Ah! pardon, j'oubliais un fort contingent d'autres passagers, à quatre pattes ceux-là, dont 20 chevaux, 400 chèvres, 200 moutons.

Heureusement, mes voisins de table veulent bien faire assaut d'ama-



RANGOUN (BIRMANIE) : LES ÉLÉPHANTS DU PORT



RANGOUN : LA PAGODE CHWÉ-DAGON

bilité avec moi. Il y a là, en une indescriptible macédoine de peuples, un planteur de coton, originaire de la Nouvelle-Zélande, un riche bijoutier bengali, une écuyère de cirque allemande, un général anglais, un avocat birman en costume, Maître Naung Nyûn, un médecin norvégien, deux parfumeurs associés de Bombay, *Pârsis*, un représentant de commerce belge d'Anvers, un négociant chinois de Singapour, etc... Une vraie Tour de Babel, quoi !

Aucun incident de traversée à signaler, pendant ces sept jours, entrecoupés de lectures, de bridges et de piano, si ce n'est la rencontre de marsouins et de dauphins, fendant l'étrave du *Puttiala*, et aussi le croisement, dans ce golfe du Bengale, d'une dizaine de vapeurs, tous anglais, bien entendu.

Il est 8 heures du matin quand nous jetons l'ancre en vue de Rangoun. Déjà, à travers la brume, j'aperçois au loin les flèches, les coupes et les dômes des pagodes bouddhiques de la ville, capitale et principal port de cette Birmanie, tombée désormais au pouvoir d'Albion. Rangoun compte aujourd'hui 300.000 habitants : c'est le grand havre d'exportation pour le riz, les pétroles et les rubis « sang-de-pigeon », extraits des fameuses mines de Mogok. Comme mon ami Mr. Branson, de Calcutta, avait raison ! Ce n'est plus l'Inde, ici, et ce n'est pas encore la Chine. Véritable pays de transition que cette Birmanie indochinoise, où hommes et femmes, portant chignons, ont déjà les yeux tirés, les pommettes saillantes, le teint ambré, bistré, des Malais ou des Javanais. De la terrasse de l'hôtel où je viens d'élire domicile, je les regarde passer, ces Birmans et ces Birmanes.

Ces Birmanes, surtout !

... Elles vont et viennent devant moi, gentilles, rieuses, parées de soies aux couleurs tendres, les épaules drapées d'écharpes de gaze bleu clair, ou encore rose, vert d'eau, orange. Dans leurs cheveux, toutes ont piqué quelque fleur naturelle : hibiscus, lotus, jasmin,

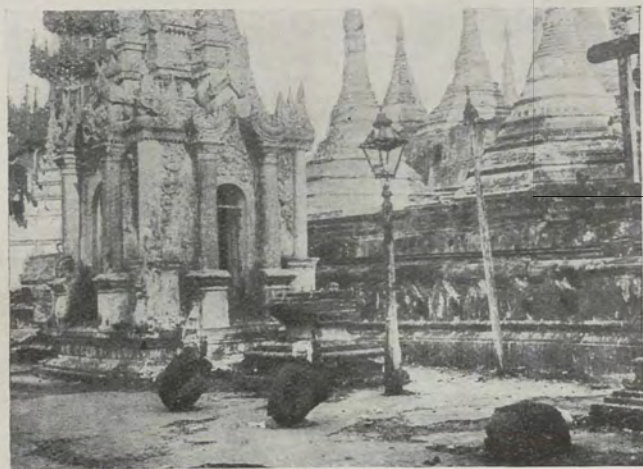
œillet d'Inde, tubéreuse, gardénia. J'admire leurs gestes harmonieux et menus, même dans leur façon de fumer le gros cigare à la mode, là-bas, dont elles soufflent gravement cercles et bouffées.

C'est incroyable comme ces statuettes jaunes, un peu chattes, infiniment désirables, sont conscientes de leur rôle, conjugal ou familial, dans leur pays ! Certes, elles sont coquettes, à en juger par le raffinement de leur toilette qui, dans l'entrebâillement latéral de leur long pagne de soie, laisse apparaître et disparaître un de leurs mollets, celui de la jambe droite, nu jusqu'au genou, ainsi que faisaient autrefois Madame Tallien et ses *Merveilleuses*. Rien d'indécent, pourtant, dans cette exhibition rapide. On pourrait craindre que le pagne ne s'ouvrît, tout à coup, trop haut... Mais cela n'est jamais arrivé, de mémoire d'homme, parce que cette sorte de jupe, serrée aux reins, est trop plaquée aux cuisses, j'allais dire trop *entravée*. Ainsi, dans la marche de ces jolies poupées d'ambre, les convenances restent toujours sauves. Détaillons davantage ces exquis passantes. La mode, chez elles, c'est le blanc-gras étalé sur le visage, de manière à donner, le plus possible, l'illusion d'une Européenne. On dirait qu'elles font fi — à tort, peut-être — de ce teint *Rachel*, qui leur est naturel, et dont tant de blanches, chez nous, recherchent artificiellement le pathétique éclat. De même, pour s'abriter contre un soleil trop ardent, elles ne sortent jamais sans une grande ombrelle plate, en taffetas gommé jaune, qui leur fait, en quelque sorte, auréole solaire, derrière le chignon noir lustré.

N'allez pas croire, surtout, que cette élégance, ce charme et cette joliesse leur fassent perdre quoi que ce soit de leur importance morale et sociale. Non seulement, la Birmane jouit d'une liberté sans égale dans l'univers — même aux États-Unis, où la femme est pourtant si considérée ! — mais encore elle s'élève *au-dessus* de l'homme, le domine et en fait pour ainsi dire son subalterne, docile, obéissant, inoffensif. Je ne parle pas ici de l'administration privée de sa fortune et



CHWÉ-DAGON : UNE CHIMÈRE



PÈLERINS DE LA PAGODE CHWÉ-DAGON

de ses biens, que l'épouse birmane administre seule, sans le secours de son mari : je vise les entreprises commerciales ou d'intérêt public dont la plus grande partie a passé aujourd'hui aux mains des femmes. Telles la fabrication et la vente des cigares, des cigarettes, l'industrie du bois laqué, le commerce du riz. Visitez les grands bazars de Mandalay, en Haute-Birmanie : sur cent employés, vous trouverez 99 femmes et un homme. Qu'il s'agisse de négocier des pierreries, comme ces rubis « sang-de-pigeon » de Mogok, ou de vendre à bon marché des foulards de soie, c'est encore à des Birmanes que l'on a affaire, car elles possèdent au plus haut degré l'instinct commercial. Adaptation qui remonte à leur prime jeunesse. Avant de commencer leurs études, les petites filles sont élevées dans le magasin même où elles sont nées. Elles assistent ainsi à toutes les tractations; et toutes les autres connaissances pratiques qu'elles peuvent posséder par la suite, elles les tiennent de leur mère, ou de leur sœur aînée, ou de leur tante. Quant à leur père, il ne leur a jamais rien appris ni enseigné. Le pauvre ne s'occupe pas plus de l'éducation de ses filles que de la surveillance des entreprises de sa femme. Et les affaires n'en vont pas plus mal.

Ce triomphe inattendu du féminisme en Birmanie ne comporte, d'ailleurs, aucun aléa conjugal; sauf de rares exceptions, les deux époux vivent en très bonne intelligence, le mariage n'entraînant aucun changement profond dans la condition de la femme. Bien mieux ! les différences spécifiques entre les qualifications d'usage, « Madame » et « Mademoiselle », n'existent pas. On dit, en birman : *Mah*, indifféremment à une vierge ou à une femme mariée, laquelle conserve toujours son nom de jeune fille, et ne prend jamais, en aucun cas, le nom de son mari, dont elle entend rester l'associée, l'égale.

Pauvres maris birmans !

Au surplus, ne les plaignons pas plus qu'il ne le faut : indolents, effacés, fatalistes, ils n'ont jamais protesté contre cet état de choses. Ils se sont même inclinés de bonne grâce devant la prééminence de

leurs compagnes qui l'emportaient sur eux par la triple supériorité de leur intelligence, de leur instruction et de leur travail. Et puis, une fois les affaires terminées, ces braves maris (qu'aucun labeur n'exténue sous ces étouffantes latitudes) ne retrouvent-ils pas, à leur foyer, une petite fée gracieuse qui embellit toutes choses? A la vérité, ces paresseux et insoucians Birmans me paraissent les plus heureux des hommes. J'en appelle au subtil psychologue qui a nom Sacha Guitry!

En les regardant défiler sous mes yeux, souriants et splendidement oisifs, je me souviens, tout à coup, de ces bonzes tibétains du Sikkhim, au nord de l'Inde, que je voyais, accroupis devant leur seuil, béatement occupés à fumer et à tourner leur « moulin à prière », tandis que leurs femmes et leurs filles en sueur gagnaient la matérielle familiale, en tant que *cheval de fiacre*, entre les brancards d'un pousse-poussé.

Ah! la merveilleuse, l'étonnante pagode bouddhique que cette Chwé-Dagon!

Ce n'est pas qu'elle soit ancienne, ou du moins très ancienne, ainsi que sont les *wat* de Bangkok, mais elle est, cette Chwé-Dagon, une floraison enchantée, quasi gothique, de bois doré et filigrané, du plus saisissant aspect. Une dagoba, en forme de cloche, la domine; et, autour d'elle, se pressent une infinité de temples et de chapelles votives aux toits dentelés, *mais non griffus*, comme les *bôt* siamois. Des chimères et des dragons blancs et dorés, de taille colossale, gardent l'entrée de ces délicieux sanctuaires. Leurs yeux furibonds et leurs dents grinçantes sont, pour les pèlerins et pèlerines qui passent, de puérils épouvantails qui n'effraient plus personne. Ils ne sont là, surtout, ces monstres, que pour chasser les mauvais génies qui seraient tentés de venir troubler l'auguste paix, la sereine méditation, le nirvanique détachement de ceux et celles qui prient.

Chose curieuse! cette basilique bouddhique, immense, démesurée comme celle de Saint-Pierre de Rome, ne choque aucunement les

chrétiens d'Europe, catholiques ou protestants. La piété des Birmans qui la fréquentent est aussi sincère et aussi touchante que celle de nos foules de Lourdes, par exemple. Il faut voir avec quelle ferveur — j'allais ajouter avec quelle poésie — chaque fidèle apporte ses fleurs, iris, lotus, nénuphars, ou ses palmes tressées. D'autres sortent encore de leur tunique de soie un calepin de feuilles d'or pur qu'ils vont plaquer, une à une, en hommage, sur l'or déjà martelé de la dagoba, au cours des siècles. C'est ainsi que, de la base au sommet, cette cloche de pierre est devenue peu à peu cloche d'or, mais cloche d'or sans résonance.

O surprise! Dans toutes les chapelles avoisinantes, il y a, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur, de petites, de moyennes et de gigantesques statues de bouddhas, en marbre, en onyx, en cuivre massif orné de pierres précieuses. Il m'arrive parfois de demeurer confondu, soudain, devant les proportions colossales de telle de ces effigies du Divin Ascète, dont certaines atteignent 12, 15, 16 et 18 mètres de haut, c'est-à-dire à peu près la hauteur d'une maison moyenne d'Europe. Ah! qu'elles paraissent mignonnes, au pied de ces géants, ces adorables petites Birmanes qui circulent çà et là, elles aussi, les bras chargés de fleurs! Et combien différentes de ces Hindoues vichnouïtes de l'Inde du Sud, cheminant, les épaules voûtées sous le poids d'un effroi et d'une servitude séculaires, leurs regards attristés, rivés au sol, portant enfin, sur leur beau visage aux traits purs, tout le désenchantement d'une religion, philosophique, certes, mais implacable et cruelle!

C'est que le grand réformateur a passé là, nivelant castes et sexes, sublime égalitaire dont le sourire répand un baume guérisseur sur les plaies de l'humaine souffrance. Ah! comment ne pas admirer l'étrange destinée de ce prince efféminé des Indes, devenu Çakya Mouni, puis Bouddha (c'est-à-dire *le Comprenant*), méconnu, incompris des Hindous, ses compatriotes, voué à la haine tenace des brahmanes, chassé

en quelque sorte de la péninsule hindoustane, avant de devenir, à Ceylan, en Birmanie, au Siam, au Cambodge, en Annam, au Tibet, en Chine et au Japon, le grand émancipateur des consciences et le libérateur des peuples? Et quoi d'étonnant, dès lors, que ce sage Gautama, par son exemple d'abnégation, son enseignement de charité, sa doctrine d'amour, ait contribué si puissamment, partout où il passa, au relèvement moral de la femme?

Explication de la gratitude profonde, de la piété tendre, en un mot, du culte, que ces Birmanes lui témoignent en retour.

Écoutez plutôt ce qu'en pensait mon regretté maître et grand ami Pierre Loti qui, en quelques lignes nous trace un croquis si vrai des gracieuses pèlerines de la Chwé-Dagon de Rangoun :

« ... En adoration souriante, avec des gardénias plein les mains, elles font lentement le tour de la pagode. Elles chantent à demi-voix des hymnes bouddhiques en battant des mains pour marquer la mesure lente. On les prendrait pour des petites fées du sourire; et, cependant, il est visible qu'elles prient, elles aussi, tout comme nos Européennes — mais à leur énigmatique et un peu chinoise manière. »



M^{re} NAUNG NYÛN, AVOCAT BIRMAN



PÉGU : LE RÉVÉREND TYNAN ET SES CATÉCHUMÈNES



CHAPITRE XXIV

A PÉGU, AVEC LES MISSIONNAIRES

J'AI souvent béni le hasard des rencontres.

C'est ainsi qu'en prenant place dans le train qui m'emmène en deux heures de Rangoun à Pégou (Basse-Birmanie) j'ai eu la bonne fortune de faire la connaissance d'un jeune pasteur américain, le révérend Tynan, missionnaire méthodiste, qui rejoignait ses catéchumènes.

Quel entrain, quelle bonne humeur, quelle aménité, chez ce semeur de bon grain, chez cet évangéliste en casque et veston de tussor ! Il me fait, bien entendu, l'éloge de sa mission, malheureusement pour lui un peu handicapée par celle de son voisin — également américain, mais baptiste. Il me vante aussi l'intérêt architectural et sculptural des monuments et des statues colossales de Pégou, autrefois capitale, sous le règne des Alompra. Sa fondation remonte, m'affirme-t-il, à l'an 573 de notre ère. Ravagée par des incendies successifs, elle fut rebâtie vers la fin du XVIII^e siècle, mais perdit dès lors beaucoup de son importance commerciale au profit de Rangoun. Au XVI^e siècle, la province de Pégou formait presque un État indépendant qui s'étendait, au nord, d'Ava jusqu'au sud de l'isthme de Krâ. Visitée

en 1508 par les Portugais, Pégou s'épuisa longtemps en luttes stériles contre le royaume d'Ava, vaincue en 1613, victorieuse en 1752, battue définitivement en 1755.

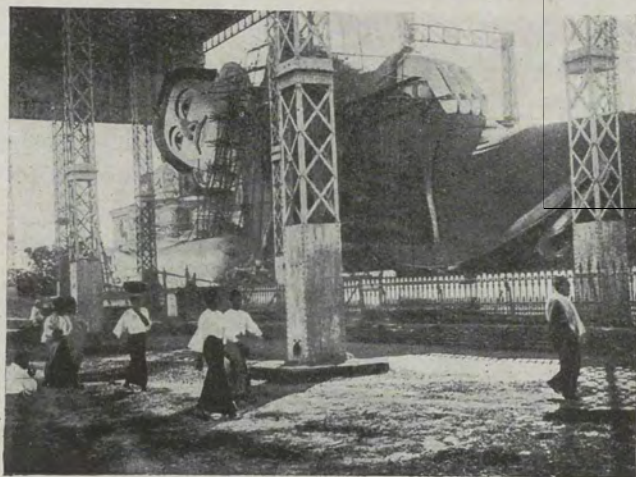
Le révérend Tynan, natif de Boston, me fait ce petit cours d'histoire de Birmanie en un pur anglais, dénué de tout nasillement yankee. Bientôt, après échange de cartes de visite et de cigares, nous sommes une paire d'amis, si bien qu'arrivés à Pégou, le gentil pasteur ne me lâche plus d'une semelle et veut absolument me faire les honneurs de la ville qu'il connaît à fond. On devine avec quel empressement j'accepte cette offre, d'autant plus que, dans cette cité si profondément birmane, on ne parle guère l'anglais qu'à la gare et à la poste. Que deviendrais-je ici sans ce guide, qui parle couramment le birman, et qui me tombe du ciel?

Ensemble nous visitons la grande pagode de Chmé-Daouah, sœur et rivale de la Chwé-Dagon de Rangoun, aux toits de bois sculpté et doré, aussi découpé que les dentelles de pierre de la Sainte-Chapelle de Paris ou de la cathédrale de Bourges. Des bonzes, le crâne rasé, en robe safran, vont et viennent de dagoba en dagoba, de stoupa en stoupa, rallumant les cierges et les *tchin-tchin bouddhas* odoriférants que les courants d'air ont éteints. Je retrouve dans ce sanctuaire la même profusion de décorations, que j'ai déjà constatée et admirée à Rangoun : apsâras et génies contorsionnés, montant la garde devant un portique en bois de tek filigrané; hippogriffes, sphinx, chimères, monstres ailés, défendant l'accès de certains autels votifs qu'entoure une grille en fer forgé. Ailleurs, ce sont des bouddhas, grandeur humaine, assis ou accroupis dans des antres d'où leurs yeux à facettes scintillent comme des escarboucles, et, toujours, là-bas, le petit martellement, pieux et agaçant, des pèlerins, appliquant en ex-votos leurs feuilles d'or pur sur la convexité de la dagoba centrale.

Mais ce qui, à Pégou, constitue la plus ahurissante, la plus extraordinaire, la plus sensationnelle curiosité, c'est le grand bouddha *couché*,



PÉGU : LA PAGODE CHMÉ DAOUAH
LE RÉVÉREND TYNAN ENTRE DEUX BONZES



PÉGU : LE BOUDDHA COLOSSAL (32 M. DE LONG)
SOUS SON HANGAR MÉTALLIQUE

qui ne mesure pas moins de 32 mètres de long sur 16 de haut, du coude à l'épaule. Cette statue déconcertante, construite, il y a des siècles, par les premiers Pégouans, avait disparu sous l'ensevelissement progressif du sol boueux. Ce n'est que récemment qu'on l'a découverte, explorée, dégagée. O miracle ! Elle était restée intacte, non décolorée, avec toutes ses facettes et toutes ses mosaïques. La vase de la dépression du sol, où elle s'était lentement enlisée, l'avait providentiellement préservée contre l'injure du temps. C'est le plus grand *bouddha couché* connu. Pour en assurer l'absolue conservation, les fidèles ont macadamisé tout autour le sol sur lequel il repose ; et, pour l'abriter contre l'eau torrentielle des pluies, ils ont construit un immense hangar métallique, sous lequel un dirigeable pourrait facilement se garer. C'est là que, désormais, les pèlerins bouddhistes de tous pays peuvent venir s'agenouiller et méditer devant la représentation en brique, pierre et plâtre peint, du Grand Réformateur d'Asie.

Aidé du révérend Tynan, je me hisse à grand'peine sur le lit de briques de la statue géante, à la hauteur de la plante des pieds, incrustée de curieuses mosaïques. De là, très respectueusement, je mets dix bonnes minutes à faire à pied le tour du Gautama, dont la tête repose sur cinq oreillers. Le visage du Rêveur me paraît accueillant, souriant, bien qu'un peu ironique. Pourquoi la bonté ou la pitié de ce regard clairvoyant est-elle contredite, ou atténuée, par le pli moqueur des commissures des lèvres ? C'est là une chose que nul, ni en Birmanie, ni au Siam, ni au Cambodge n'a jamais pu expliquer... Ah ! combien cette expression sphingienne de bouddha birman diffère de celle de mes chers *dai-boutsou* japonais de Kamakoura, de Kobé, de Nara, bouddhas géants aussi mais aux masques si *logiques*, tantôt pleins de bonhomie, tantôt pleins de sévérité et de menace !

Autre bouddhisme encore bien local : la pagode pyramidale de Chwé-Mao-Daé en briques, que termine une sorte de grand parasol

doré appelé *Ti*, et, dans la banlieue de Pégou, en pleine campagne, les quatre bouddhas colossaux assis dos à dos, comme s'ils voulaient bénir les quatre points cardinaux.

Le soir même, je dînais frugalement à la Mission méthodiste avec mon nouvel ami américain. Sa première pensée avait été naturellement, de me présenter à son sacristain, si j'ose dire, et à ses néophytes. Ceux-ci, tous Pégouans authentiques, s'étaient immédiatement accroupis autour du révérend et de son harmonium portatif (*made in Chicago*) pour chanter en birman ce psaume dont j'ai noté la première strophe :

O petché dho-mou
O petché mou-ï
O petché dho-mou
Tchan-za apieng the-thee!

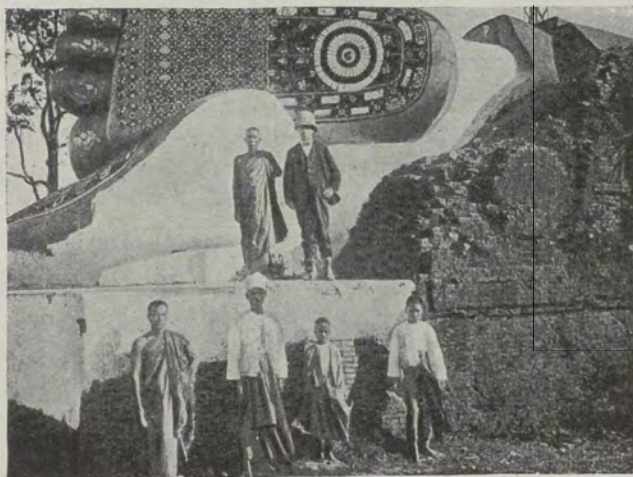
Il faut voir avec quel cœur le... chœur des indigènes convertis au méthodisme américain entonne ce chant. Le brave révérend jubile. J'ai rarement rencontré, au cours de mes voyages et explorations à travers le monde, un missionnaire chrétien aussi libéral : que pensez-vous de ce protestant qui, dans toutes les pièces de son bungalow, a des images et des statues de la Sainte Vierge ? En outre, quoique pasteur évangélique, il vit en parfaite harmonie avec nos R. Pères missionnaires catholiques français (de la rue du Bac, à Paris), très nombreux en Birmanie. Par exemple, quelqu'un avec lequel il ne s'entend pas du tout, c'est son collègue américain *baptiste*, qui lui fait une concurrence prosélytique, absolument déloyale.

Qu'on en juge plutôt.

Tandis que le révérend Tynan, *methodiste*, enseigne la Bible à ses catéchumènes birmans, à la faveur de psaumes traduits dans leur langue et accompagnés du fameux harmonium portatif *made in Chicago*, le révérend *baptiste*, lui, a recours à l'hydrothérapie et à la parfumerie pour propager son enseignement. D'abord, il baptise en grande



LE VISAGE DU BOUDDHA COUCHÉ DE PÉGU



LA PLANTE DES PIEDS DU BOUDDHA DE PÉGU

pompe ses néophytes, au beau milieu de la rivière Pégu, affluent du Hlaing. Pour ces indigènes qui aiment tant l'eau, c'est l'occasion de grandes réjouissances nautiques, presque des régates de natation. Ensuite, après chaque baptême dans le Jourdain birman, l'astucieux convertisseur yankee ne manque jamais de distribuer à ses adeptes une quantité de savons et de cosmétiques odorants, *made in Philadelphia*, portant gravés à même la pâte plusieurs versets de l'enseignement baptiste américain.

— Alors, vous comprenez, me confie mon amphitryon, je ne puis pas lutter à armes égales. Ces Pégouans et ces Pégouanes sont très coquets : ils adorent la parfumerie. On les a pris par leur faible. Imaginez-vous une chose pareille? Tenez, dernièrement, un assez grand nombre de mes convertis à moi, surtout des gamins et des gamines, sont allés, par pure curiosité, à la *baignade*... Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé là-bas? si on les a baptisés ou non dans la rivière? Mais ce que je sais pertinemment, c'est qu'en revenant de leur fugue sournoise, presque tous me brandissaient fièrement sous le nez savons et cosmétiques. L'un d'eux m'ayant demandé « si c'était bon et si cela se mangeait », j'ai hoché affirmativement la tête d'un air, bien entendu, jaloux et dépité. Aussitôt, mes gamins et mes gamines de se jeter sur leurs articles de parfumerie et de les déguster. Tout y passa : rose, héliotrope, muguet, jasmin, œillet.

— Mon Dieu! qu'ils ont dû être malades!

— Effroyablement. Toute la nuit, le village gémit de nausées, de râles et de vomissements. Les malheureux se tordaient littéralement d'embarras gastrique. Quant aux parents affolés, ils n'y comprenaient goutte et m'adjuraient en tremblant de sauver leurs enfants des mauvais génies qui les persécutaient, ce que je fis, à grand renfort d'ipéca, en leur expliquant le fin mot de la chose. « Voilà, leur dis-je, ce que c'est que de manger des savons et des cosmétiques *baptistes*, après un bain forcé. » Depuis, je vous le jure, mes enfants n'ont plus jamais

remis les pieds chez mon collègue : ils ont bien trop peur de ses versets... indigestes !

Le lendemain matin, après une nuit passée sous le toit hospitalier du jeune pasteur, je lui disais adieu à la gare de Pégou, avant de reprendre l'express pour Mandalay. Mais nous ne devions pas nous quitter aussi vite que cela. Au buffet, le révérend Tynan me présenta cordialement et gentiment à son collègue catholique, le R. P. Provost, un Angevin, avec lequel nous fumâmes des cigares et bûmes diverses boissons jusqu'à minuit passé. Car, ce jour-là, le train n'avait que deux heures de retard, par suite d'un déraillement dans la banlieue de Rangoon. Et je puis bien dire que, ce soir-là, je n'ai pas perdu mon temps en compagnie de mon compatriote. Je l'aurais écouté encore pendant deux autres heures, tant il apportait d'entrain et de bonhomie dans ses récits et dans ses anecdotes, contés avec la plus touchante des simplicités.

Nos missionnaires catholiques, en Birmanie, sont vraiment admirables de foi, de bonté, de courage et de modestie. Cent fois, ils bravent la mort dans ce pays au climat meurtrier pendant la saison estivale, infesté de moustiques, de serpents, de scorpions et de vampires, sans oublier les fauves de la jungle. D'affreuses épidémies et maladies les guettent à chaque pas : peste, choléra, lèpre, éléphantiasis. Rien ne les arrête ; ce sont des hommes qui ont fait héroïquement, à l'avance, le sacrifice de leur vie. Le R. P. Provost me raconte ainsi, sur un ton léger, le sourire aux lèvres, des choses à vous faire frémir, notamment comment il sauva miraculeusement un indigène, mordu par un serpent-corail, en suçant le poison à même la peau, de ses propres lèvres.

Et que dites-vous de cet autre missionnaire, arrachant à la mort une jeune Birmane, atteinte de choléra-morbus ? La jeune fille, dans un état désespéré avait été abandonnée par le major anglais du district, lequel avait épuisé toute sa science au chevet de la petite malade. Le missionnaire catholique en question, ayant ouï la chose, accourt

auprès de l'agonisante. Sans hésiter, il empoigne un flacon d'eau dentifrice qui se trouve à portée de sa main. A l'aide d'une pointe de couteau, il dessert les dents de la moribonde, et lui fait absorber d'un trait le terrible alcool. La jeune Birmane livide se tord en soubresaut, sous l'action corrosive du liquide. Les couleurs lui reviennent aux joues; son corps se couvre d'une sueur profuse... Puis, brusquement, elle s'endort. C'est la détente. Elle est sauvée!

— Vous le voyez : c'était simple comme bonjour, murmure le R. P. Provost. Seulement il fallait y penser. C'est ce qu'avait fait le Père. Il paraît que le major anglais lui a flanqué ensuite une sérieuse attrapade. Pensez donc! il risquait de détraquer à jamais l'estomac de l'enfant. Heureusement, nos missions ont toujours de l'eau de Vichy. Aujourd'hui, la petite se porte comme un charme. Catholique, naturellement, ainsi que toute sa famille. Il y a un mois, elle faisait sa première communion, pas très loin d'ici. Et voilà une chrétienne de plus!

Ce que l'excellent religieux angevin ne me dit pas, ce sont les difficultés de recrutement ecclésiastique que rencontre aujourd'hui la maison mère de la rue du Bac pour fournir ce pays d'évangélistes. Les deux évêques et les missionnaires français de Birmanie suffisent à peine à la tâche, si nombreuses sont les conversions, là-bas, en dépit des affinités et, parfois, de la concordance du bouddhisme et du catholicisme, religions de douceur et de bonté.

N'est-ce point Jules Ferry — républicain et colonial de la première heure, peu suspect de tendresse pour l'Église catholique, apostolique et romaine — qui s'écria, un jour, dans un accès de franchise, tout à son honneur :

— « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation! ».



CHAPITRE XXV

VIEILLE BIRMANIE...

CE serait une page plutôt mélancolique qu'il me faudrait écrire, si je voulais retracer devant vous quelques-unes des époques de la Birmanie indépendante de jadis, celle que le géographe de l'antiquité Ptolémée appelait la Chersonèse d'Or, et le voyageur vénitien Marco Polo, le royaume de Mien.

Sans remonter à des temps si lointains, je me contenterai de rappeler que cette Vieille Birmanie fut unifiée au début du XVIII^e siècle par le fameux conquérant Alompra, fondateur de Rangoun, et dont la dynastie a duré jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Ce qu'il lui a manqué, à cette Vieille Birmanie, pour conserver sa pleine et entière indépendance, c'est de ne pas avoir eu pour voisine orientale la France, ou plutôt l'Indochine française : elle aurait alors joué le rôle d'État-tampon (celui que joue, aujourd'hui, le Siam), et elle aurait échappé ainsi à l'absorption de son autre redoutable voisine occidentale, l'Angleterre, ou plutôt l'Inde anglaise. Car cette dernière, — inquiète des symptômes de révolte, partis de l'Assam et du Bengale de l'Est, notamment de sa capitale Chittagong — n'hésita pas à précipiter les choses.

Déjà, en 1824 et en 1825, la Grande-Bretagne s'était fait céder les

provinces birmanes d'Arakan, de Mergui, de Tavoy, de Tenassérin, d'Yeh. En 1852, tout le reste du littoral passa sous sa domination. Enfin, en 1885, après une courte guerre, elle s'empara de Mandalay et déporta son roi, Thébaou, à Bombay. L'annexion définitive des États du dernier descendant de la dynastie d'Alompra n'eut lieu qu'en 1897, date à laquelle la Chine renonça à sa suzeraineté nominale sur la Birmanie, admit la prise de possession britannique, et se prêta même à une convention de rectification de frontière aux États Chans. Désormais, la Birmanie perdait tout statut politique et toute indépendance, pour devenir une simple annexe, un prolongement extrême-oriental, de l'Empire des Indes.

Tel est, malheureusement, le sort de la plupart des fragiles royaumes d'Asie — Birmanie ou Corée — qu'un puissant voisin, ogre anglais ou ogre japonais, finit fatalement par dévorer. Pendant des siècles, ces petits ou grands royaumes d'Asie avaient bien lutté contre les empiètements et les *guerrillas* du Céleste-Empire, vaste corps anarchique dont ils avaient souvent triomphé. Mais une Birmanie contre un Empire Britannique, une Corée contre un Empire du Soleil-Levant?

Pot de terre contre pot de fer.

Néanmoins, pour bien protester contre le fait brutal de la conquête britannique, les Birmans — ou plutôt les Birmanes — eurent un geste symbolique, émouvant que je veux vous conter, et qui a passé dans l'histoire.

Lorsque le gracieux et inoffensif Thébaou quitta son splendide palais de Mandalay pour s'acheminer vers Bombay, c'est-à-dire vers l'exil, ses sujettes décidèrent de faire la haie sur son passage, mais ce ne fut point une haie banale ainsi que vous l'allez voir. Toutes les habitantes de Mandalay, sur un parcours de plus d'un kilomètre, se prosternèrent, le front dans la poussière, en rabattant leurs chevelures sur la route pour en former une sorte de tapis vivant, sur



HAUTE-BIRMANIE : SUR L'IRAOUADDY



MANDALAY : L'ANCIEN PALAIS IMPÉRIAL

lequel leur souverain dépossédé marcha, pieds nus, jusqu'aux portes de la ville.

On chercherait vainement hommage plus pieux rendu par un peuple à son empereur déchu.

Ce qu'on ignore assez chez nous, c'est notre alliance française avec la Birmanie, sous le Second Empire. C'est là une page d'histoire coloniale que nos excellents alliés et amis d'Outre-Manche passent volontiers sous silence. Ceux-ci ne m'en voudront pas, j'en suis sûr, d'évoquer aujourd'hui, sans taquinerie aucune, pour leur amusement comme pour le nôtre, l'incroyable aventure de Louis-Charles Girodon d'Orgoni, officier de France, vainqueur des cipayes anglo-indiens, promu au titre de *prince du sang* birman.

Ce Vendômois, né en 1811, apprenti orfèvre à Vendôme, puis garde du corps de Charles X, compromis plus tard, en 1832, dans l'expédition de la Duchesse de Berry contre Louis-Philippe, avait dû quitter la France pour mettre son épée au service de Dom Miguel de Bragance, en Portugal, puis de Don Carlos, en Espagne. Successivement planteur de vanille à l'île Bourbon, et explorateur en Amérique du Sud et au Zambèze, ce hardi aventurier avait finalement échoué aux Indes anglaises et en Birmanie, où son esprit de décision et sa vive intelligence l'avaient fait hautement apprécier de l'Empereur des Birmans, désireux d'européaniser son pays.

Or, le 8 avril 1854, la nouvelle parvint à Paris que le général français d'Orgoni, instructeur des troupes birmanes, venait d'être créé *bogie* à la Cour d'Ava, c'est-à-dire : cousin de S. M. l'Empereur de Birmanie, Mendoh-men. Événement considérable, s'il en fût, et qui couronnait d'éclatante façon la carrière d'un officier français, fêru d'exotisme et d'aventures !

A la Cour des Tuileries, alors dans tout son éclat, ce nom de Louis-Charles Girodon d'Orgoni volait de bouche en bouche. Capitaine de cavalerie à vingt-deux ans et chevalier de deux ordres militaires,

M. d'Orgoni n'avait-il pas eu, un beau jour, la curiosité de s'en aller étudier sur place l'organisation et le fonctionnement de la formidable maison de commerce britannique qui, sous l'étiquette de *Compagnie des Indes Orientales*, régentait à cette époque plus de cent millions d'âmes!... On rappelait, à ce propos, que le jeune officier n'avait pas craint de parcourir secrètement, pendant plusieurs années, toute la péninsule de l'Hindoustan, se familiarisant avec les langues, les mœurs et les traditions de cette mosaïque de nationalités, se préparant ainsi d'avance à la lutte opiniâtre qu'il se proposait d'engager plus tard contre les occupants anglais, avec l'appui de l'Empereur des Birmans et de son armée. Après avoir surmonté des fatigues et des dangers sans nombre, l'audacieux Français (*daring Frenchman*, ainsi que l'appelaient les journaux anglo-indiens d'alors) était devenu, à quarante-trois ans, généralissime de 40.000 soldats birmans et prince de l'Empire, fait sans précédent dans les annales du pays de Pégou. Mendoh-men, empereur de Birmanie, — lequel avait succédé, le 20 décembre 1852, à son frère aîné Pagham, déposé pour incapacité — n'avait pas eu de peine, en effet, à découvrir bien vite en d'Orgoni l'étoffe d'un chef. Il l'avait mis à l'épreuve. Puis, satisfait de ses longs et loyaux services, il l'en avait récompensé en l'élevant au rang de *cousin*.

Pour la juste interprétation de cet acte dont la portée fut incalculable dans tout l'Extrême-Orient, il est bon d'ajouter que l'empereur Mendoh-men, descendant en ligne directe du grand Alompra, ou Aloung-P'houra, fondateur de la lignée impériale, n'était pas, lui-même, un homme ordinaire. Monarque sage, éclairé, libéral, épris d'un idéal de justice presque occidental, il ne cachait pas une tendance particulière vers le catholicisme, nonobstant son bouddhisme officiel et dynastique. Père de *trente-huit* enfants, il avait pour héritier, selon l'usage birman, son frère cadet, le prince héritier Aye-men, en tant que membre le plus âgé de la famille impériale.

Mais revenons à d'Orgoni.

Donc, le quatrième jour du premier mois de l'année européenne de 1854, avant midi, le général d'Orgoni se rendit au palais du prince héritier Ayeh-men, auquel il se présenta avec toutes les formalités requises par l'étiquette des grandes circonstances. A peine arrivé, et après l'échange de quelques compliments cérémonieux, le prince héritier donna le signal du départ pour le Palais d'Or. Le cortège s'avança dans cet ordre : tout d'abord, Son Altesse Ayeh-men, immédiatement suivi de quatre *attawons*, ou secrétaires d'État, au milieu desquels se trouvait le général d'Orgoni en grand uniforme birman; venaient ensuite le président et les cinquante conseillers du *Lotto*, cour suprême de justice; enfin, derrière ces magistrats, se pressaient de nombreux chambellans et courtisans de tous rangs et de tous grades.

Quand le cortège eut atteint la première grande salle du Palais d'Or, le général, seul avec ses gens et ses interprètes, fut contraint, d'après le protocole rigoureux de l'Empire, d'attendre, environ un quart d'heure, avant que le souverain le fit appeler par son Grand-Maître des Cérémonies. A travers les innombrables pièces conduisant jusqu'à la salle du Trône, d'Orgoni ne cessa de longer un double rang d'officiers dont le costume et les épées d'*or* formaient le coup d'œil le plus éblouissant qu'on pût contempler.

Sa Majesté Mendoh-men, assise sur un trône d'or, serti de pierres précieuses, était entourée des princes du sang, des ministres et grands de l'Empire. Après s'être acquitté ponctuellement des saluts et des marques de respect d'usage, le général français alla s'asseoir derrière le siège du prince héritier. Pendant cinq minutes, un silence solennel s'établit. Après quoi, l'Empereur, s'adressant dans les termes les plus bienveillants à d'Orgoni, lui annonça qu'il allait être investi d'un titre qui n'avait jamais été, jusqu'à ce jour, conféré à un Européen. Alors, un des secrétaires impériaux se leva et lut à voix haute l'édit portant en substance les divers motifs qui avaient déterminé

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE

Sa Majesté à cette promotion exceptionnelle : il fit connaître aussi quels étaient les honneurs et l'autorité attachés à cette dignité.

La lecture achevée, un héraut en dalmatique crissante s'avança au milieu de la salle du Trône et cria aux quatre points cardinaux ces mots : « *D'Orgoni ! Neh-Myo-ti-hi-Zeh-Ah !* » qui signifiaient en *pâli*, ou langue birmane classique : « D'Orgoni ! Homme de Belle Apparence, Général de la Victoire ! » Ces paroles furent aussitôt répétées en chœur par toute l'assistance, et, de salle en salle, par tous les officiers, jusqu'à ce que l'écho en parvînt à la Grand'Place du Palais d'Or, où de nombreux corps de troupe l'acclamèrent.

Trois coupes d'or, remplies d'argent pur, symbole de grandeur et de richesse, furent alors présentées au général, devenu cousin de l'Empereur. D'Orgoni dut, ensuite, se rendre en grand cortège au Palais de l'Éléphant Blanc, où l'attendait le pachyderme sacré, revêtu de ses caparaçons les plus somptueux. L'Éléphant Blanc daigna recevoir avec condescendance les vœux du nouveau *bogie* ; et ce fut avec un sérieux presque comique que l'intelligent animal mit fin à l'audience en tendant au général, à l'aide de sa trompe, sa propre statuette éléphantine en argent massif ciselé.

Au surplus, comment le Grand Éléphant Blanc de Birmanie n'eût-il pas fait bon accueil au stratège français qui avait patiemment dressé, armé et *cuirassé* ses humbles frères, gris de cuir, éléphants de guerre, renouvelés de Carthage, porteurs de tours, de tourelles et de canons, *système d'Orgoni*, et dont le seul aspect suffisait à mettre en fuite les cipayes les plus éprouvés de la Compagnie des Indes ?

Comme tout cela paraît loin, aujourd'hui !

Des années ont passé, années d'occupation militaire, années de réorganisation administrative, années de développement économique. La tutelle britannique, tout d'abord oppressive, s'est vite tempérée de douceur vis-à-vis de ses nouveaux asservis. L'Angleterre n'a pas

tardé à reconnaître que, dans son ensemble, ce peuple birman, peu belliqueux, foncièrement paisible, ne lui créerait jamais de sérieuses difficultés. La Birmanie n'est pas l'Inde. Aussi bien le fossé séparant les deux races était-il trop profond pour qu'il y eût alliance entre les deux pays éventuellement soulevés.

La Birmanie n'a plus d'empereur, c'est entendu, mais elle doit à sa puissante protectrice d'être devenue un des pays indochinois les plus prospères. Sa population s'est accrue; et elle compte actuellement plus de 8 millions d'habitants répartis dans les confessions religieuses qui suivent : 6.800.000 bouddhistes, 253.000 musulmans; 171.000 brahmanistes, 168.000 naturalistes ou idolâtres, 150.000 confucianistes, enfin 120.000 chrétiens ou convertis.

Sans parler de l'extension et des raccordements successifs des voies ferrées les unes aux autres, — permettant aux voyageurs et aux touristes de se rendre d'une traite de Rangoun à Pranié, de Rangoun à Magaoung et de Rangoun à Moulmein — il faut reconnaître que les occupants britanniques ont tiré un grand parti, agricole et commercial, de la contrée nouvelle qu'ils annexaient à leurs immenses possessions des Indes. Si les Birmans se montrent, aujourd'hui, aussi loyalistes à l'égard d'Albion, c'est que celle-ci a fait, de leur ancien empire, le plus grand pays producteur de riz de tout l'Extrême-Orient, damant parfois le pion au Siam et à la Cochinchine. Ils n'ont pas oublié non plus, ces mêmes Birmans soumis, que, depuis plus de trente ans, le coton, le tabac, la canne à sucre s'y sont prodigieusement développés, et que, sous la coupe savante et progressive des forestiers anglosaxons, les forêts de bois de tek, de santal, d'acacia *catechou*, d'arbres à laque et de résineux, s'éclaircissaient et se débitaient peu à peu. En même temps, des ingénieurs, venus du Royaume-Uni, exploitaient le riche sous-sol minier birman : sel, étain, mica, jade, ambre, rubis. Toutes choses qui, dans l'avenir d'un peuple, entrent tout de même en ligne de compte.

J'ai, moi-même, visité à Rangoun la grande raffinerie de pétrole « *Burma Oil* »; et, à Mandalay, j'ai assisté à la fabrication des billes de bois, des soieries, des cotonnades, des poteries et des armes. Et, si le temps m'a manqué pour m'attarder à la contemplation des orfèvres et des laqueurs de Promé, confectionnant leurs bijoux d'or et d'argent, ou apprêtant leur bois, j'ai pu, par contre, me faire une idée exacte du trafic, par caravanes, de la Birmanie avec la Chine, par Bhamo, et avec le Siam par Zimmé.

En toute loyauté, il y aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître l'effort accompli, là-bas, par les dominateurs anglais. Notre magnifique réussite française en Indochine nous permet, sans jalousie aucune, de constater qu'ils ont fait, en quelques années, de cette Birmanie, jadis fossile, une colonie modèle dont ils ont le droit d'être fiers.

... Cela n'empêche pas le poète, l'artiste ou l'écrivain de regretter une Vieille Birmanie pittoresque et fastueuse, à jamais disparue, celle de la dynastie Alompra et du charmant et débile empereur Thébaou, « *très excellent et très glorieux souverain de la terre et des mers, seigneur des puissances célestes et de tous les éléphants blancs* ».



CHAPITRE XXVI

MANDALAY ET SES 450 PAGODES

MANDALAY, c'est l'ancienne capitale du royaume d'Ava.

Un monticule solitaire, qui a donné son nom à la ville, domine la plaine où a été construite cette vaste cité, aux avenues larges et aux rues étroites, peuplée de près de 200.000 habitants, à proximité de l'Iraouaddy, le grand fleuve de la Birmanie. Au cœur même de la capitale se trouve l'ancien *Palais Royal*, entouré d'une forte palissade de bois de tek et de douves où se reflètent les toits superposés des bastions, aux angles relevés à la siamoise. La ville proprement dite entoure cet étonnant palais et ces immenses parcs, en un carré parfait de deux kilomètres et demi sur chaque face. Enfin, une enceinte extérieure, faite d'un mur de briques, isole Mandalay de ses faubourgs, surtout fréquentés par les étrangers et les caravaniers venus des États Chans et de la Chine.

On s'étonne à bon droit des proportions gigantesques de ce chef-lieu de la Haute-Birmanie, aux artères rectilignes, presque américaines, que ceinture ce quadrilatère de remparts crénelés de dix kilomètres. Évidemment, le terrain ne doit pas coûter cher à Mandalay... Mais là n'est pas la vraie raison. La fondation de cette métropole est

toute moderne. En effet, elle remonte à l'année 1859, c'est-à-dire un peu moins de 70 ans avant l'occupation anglaise présente. Des incendies avaient brûlé successivement l'ancienne résidence du roi d'Ava. Ceci suffit à expliquer pourquoi Mandalay — ville industrielle qui fabrique de la soie, de l'orfèvrerie, de la coutellerie, des ivoires et des bois ciselés, qui fond des cloches et sert d'entrepôt de commerce entre la Basse-Birmanie et le Yunnan — affecte l'aspect d'une agglomération *yankee*.

Il n'est pas question pour moi, un instant, de faire consciencieusement le tour du quadrilatère de 10 kilomètres, clôturant la ville, l'ancien palais, ses parcs et ses dépendances. Mandalay est si dispersée que ses habitants semblent se courir les uns après les autres sur des espaces découverts de l'ampleur de la place de la Concorde ou de la place du Carrousel. Je me contente d'aller au plus pressé, ou plutôt au plus beau : pagode d'Arakan, école de Thébaou, temple de la *Dent du Gautama*, pavillon découvert où les rois birmans donnaient leurs audiences, trône de la dynastie d'Alompra, enfin célèbre sanctuaire des 450 pagodes.

Je me suis laissé dire que Mandalay comptait 2.337 temples. Je ne sais pas si ce chiffre est approximatif ou s'il répond exactement à la réalité. Il en est probablement de Mandalay ce qu'il en est de Bénarès, où l'on m'avait affirmé qu'il y avait, en chiffre rond, 32.000 sanctuaires. Bien entendu, à Bénarès, je n'ai pas songé un instant à contrôler, par moi-même, ce total impressionnant. Mais plusieurs visites détaillées de la ville sainte du Gange m'ont permis de constater que, à peu près toutes les deux maisons, et à tous les angles des rues et ruelles, un petit dieu ou une petite déesse méditait dans un renfoncement, dans une encoignure, dans une alcôve, absolument comme les innombrables icônes de la Sainte-Russie d'avant les bolcheviks, à Moscou, à Kiew, à Yaroslav et ailleurs. J'imagine que, dans l'esprit des Hindous, les idoles de ces renforcements, de ces encoignures, de



MANDALAY : ENTRÉE DES 450 PAGODES



DES AIGLES PLANENT AU-DESSUS DES 450 PAGODES

ces alcôves, à Bénarès, rentrent dans leur imposante statistique de 32.000 sanctuaires? Il doit en être de même, à Mandalay, pour les 2.337 temples birmans annoncés...

Ce qu'il y a de bien certain, à Mandalay — car je les ai vues et j'ai pris la peine de les dénombrer une à une — c'est qu'il y a, bien exactement, 450 pagodes dans ce vaste enclos carré, au centre duquel s'érige l'inévitable dagoba. Chacune de ces 450 pagodes blanches surmontées d'un petit dôme ovale, toutes rigoureusement identiques, contient une maxime échappée des lèvres de Bouddha. En d'autres termes, ce carré abrite contre le vent, la pluie, la grêle, les 450 pensées principales du Grand Rêveur. Connaissez-vous, ailleurs dans l'univers, semblable marque de vénération, aussi grandiose, dont ait été l'objet un homme? Ni Pythagore, ni Socrate, ni Platon, ni Aristote, ni aucun autre sage de l'antiquité, ne connurent cette gloire, cette sublime commémoration. Et, pourtant, la Grèce ne manquait point d'architectes, ni de sculpteurs, ni surtout de marbre pour honorer à ce point les grands hommes.

Mais la Grèce, c'est l'Europe...

Et Mandalay, c'est l'Asie.

De Mandalay aux États Chans, dont Bhamo est une des principales vil es, j'ai pris le train pour Anarapoura, traversé ensuite sur un bac l'Iraouaddy, aussi large que le Danube à Belgrade, puis repris à Sagan, sur l'autre rive, le railway pour Naba. Là, il me faut de nouveau changer de train pour Katha, trajet d'une heure seulement.

Mais quelle heure! Magique, inoubliable, à travers une forêt vierge enchantée, coupée de lacs et de cascades, si dense, si touffue, si impénétrable qu'elle y sert d'asile aux fauves les plus variés : tigres, léopards, ours à collier, buffles sauvages, éléphants et même rhinocéros! Il me faudrait une plume de botaniste pour décrire et énumérer les essences de cette sylve tropicale, emmêlée de lianes et d'aristoloches

grimpeurs, où nichent des orchidées morbides et rares au creux d'arbres géants et centenaires.

Las! mon voyage cahoté, de transbordement en transbordement, n'est pas fini : de Katha, il me faut m'embarquer maintenant à bord du steamboat « Tokio », de la Compagnie fluviale écossaise de l'Iraouaddy. Sur les rives du grand fleuve birman, de jolis villages enfouis dans la verdure apparaissent et disparaissent successivement. Dans les plaines, cultivées surtout en rizières, j'aperçois de nombreux buffles domestiques, gardés seulement par un gamin ou une petite fille. Près de Moda, j'ai la chance d'apercevoir une troupe d'éléphants sauvages que des chasseurs viennent de capturer et qu'ils conduisent non sans peine au corral du Gouvernement, à l'aide d'éléphantes domestiquées. Le dressage des farouches animaux se fait ici pour le compte de l'administration britannique, qui s'est réservé, comme chacun sait, la propriété et le monopole de l'éléphant aux Indes. Or, je crois l'avoir déjà dit, la Birmanie, ce n'est plus, aujourd'hui, qu'une annexe coloniale de l'Hindoustan.

Enfin, me voici à Bhamo!

Là le pays cesse pour ainsi dire d'être birman. Les quatre cinquièmes de la population y sont chinois, contre un cinquième seulement de Birmans et d'Anglo-Indiens. Je me crois au Céleste-Empire : temples confucianistes, rues et bazars d'Extrême-Orient, si semblables à ceux de Canton, de Yunnan-Fou, d'Hankéou, caravanes de poneys à fourrure. Il n'y manque que des chameaux pour compléter l'illusion de la Chine. La frontière est, d'ailleurs, si près qu'on la voit à l'œil nu. Ce sont ces hautes montagnes boisées, là-bas, à quelques kilomètres de la ville.

Comme je me sens bien en pays du nord, à Bhamo! Il y fait froid, très froid même, surtout le matin, où l'on grelotte positivement. Heureusement que je suis bien couvert! On m'avait charitablement prévenu à Rangoun du brusque changement de température. Le froid

ne m'empêche pourtant pas de visiter les fabriques de sabres, les poteries, les entrepôts de thé, toute la haute industrie de cette médiocre bourgade de 15.000 habitants, où tout le commerce se fait presque exclusivement par transit, par caravane. Justement un peu avant la frontière, je croise, à dos de bidets chinois, une horde de Chans.

Au point de vue anthropologique, ces Mongols ne s'apparentent, ni aux Birmans, ni aux Chinois : ils sont de petite taille, avec la peau d'un jaune brun assez clair, une face large, des pommettes saillantes, un nez court et droit, enfin des yeux peu obliques et même horizontaux. Leurs cheveux me semblaient si noirs et aussi raides que ceux de leurs cousins chinois. Tous portent en sautoir un long sabre sans garde d'un mètre environ, à poignée de bois, enroulé de ficelle serrée, ainsi qu'une gaine; la lame en est extrêmement tranchante et un peu incurvée comme celle d'un yatagan; le fourreau en est de bois peint en rouge, orné d'un cordon de coton également rouge que terminent deux embrasses à effilés. Curieuse peuplade que celle de ces habiles artisans qui travaillent le fer, tissent les textiles, tressent de fins chapeaux de paille et fabriquent des bijoux. Certains d'entre eux, nomades, s'adonnent volontiers au commerce et à l'agriculture. J'ai toujours remarqué que leurs rizières étaient soigneusement entretenues. Au demeurant, bouddhistes pieux et pratiquants, parlant et priant dans une langue spéciale, foncièrement monosyllabique, mais comportant aussi quelques polysyllabes. Un missionnaire, que j'ai rencontré plus loin dans un de leurs villages — le R. P. Ghier, originaire du Pas-de-Calais — m'affirme que cette langue chane est parlée jusque dans les provinces méridionales de la Chine.

Au résumé, je dois avouer que ces Chans ne m'ont guère enthousiasmé : laids, sales, pouilleux, malodorants, superstitieux à l'excès, croyant aux esprits des cavernes, ils me font, entre nous, l'effet de sauvages, très inférieurs aux nobles Aïnos de Mororan, de l'île japonaise d'Yéso. Je me souviens, notamment, d'un de leurs sorciers, qui

avait une tête impayable et un accoutrement d'un rouge funambulesque. J'avais voulu le photographier : mais le rusé compère, malgré sa saleté répugnante et sa dégradation physique, avait un sens des affaires vraiment occidental : il ne voulut poser devant mon appareil que contre espèces sonnantes et trébuchantes. Cela me coûta deux annas, c'est-à-dire quatre sous de notre monnaie française d'alors. Ce n'était pas la ruine certes. Mais le visage clignotant et crasseux du *jeteux* de sorts en valait-il davantage?

Quatre sous pour photographier les grimaces d'un vieux singe...

— Où la vanité masculine va-t-elle se loger !

Il est, en Haute-Birmanie, à proximité des États Chans, un temple que peu connaissent.

C'est celui de Lao-Tsoun, consacré à la *Déesse aux yeux de saphir*, qui préside aux transmutations des âmes, dont le nombre est compté. Car il est dit, dans les livres saints, que seuls les prêtres s'approchent de la perfection. Seuls aussi, ces prêtres peuvent se réincarner dans le corps d'un chat, animal sacré par excellence, pour y vivre la durée de l'existence animale de celui-ci, avant de reprendre forme humaine en vue de la perfection totale. C'est ainsi que, par voie de conséquence, si l'habitable félin était rompu, brisé par accident ou par crime, en d'autres termes, si le chat sacré mourait, l'âme du prêtre flotterait en suspens dans le lieu tragique jusqu'à sa prochaine métempsycose.

Telle est la croyance, là-bas.

C'est vous dire que ce temple de Lao-Tsoun correspond en tant que *Temple des Chats*, à ce que sont, à Bénarès, le *Temple des Singes* et le *Temple des Vaches*. Même vénération, même crainte, même amour. Seulement, nous autres, Européens, nous nous scandalisons un peu du culte rendu à des simiens, nos caricatures, ou encore à la gent encornée, tandis que nous trouvons tout naturel, voire poétique, cet hommage des Birmans à la divinité, incarnée par les 100 chats qui

vivent actuellement au temple de Lao-Tsoun, sous la garde de bonzes vigilants.

Vigilants, n'est-ce pas trop dire? Car il advint, il y a quelque vingt ans, qu'un Anglais catophile eut connaissance de ces chats et de leur *standard* (aspect du chat siamois à *longs poils*, queue en panache, yeux couleur de pervenche, bout des pattes teinté de blanc). Cet Anglais soudoya secrètement à prix d'or un des gardiens du temple pour se procurer un couple des précieux animaux; puis, une fois le rapt accompli, il s'enfuit bien vite, par crainte des représailles terribles que n'eussent point manqué d'exercer sur lui les bonzes.

Une légende mystérieuse et troublante est, en effet, attachée depuis des siècles, à ces *chats sacrés de Birmanie*, rarissimes, dont j'ai le privilège de posséder chez moi, un exemplaire vivant, *non dérobé*.

Et cette légende, la voici.

Bien avant que, grâce à la complicité de la Lune malveillante, les maudits *phoum* thaïs (c'est-à-dire les Siamois) eussent envahi les États Chans et le pays de Bhamo, se trouvait, caché très loin dans les montagnes du Lugh, le plus précieux de tous les biens, le Soleil! Le Soleil qui éclaire, chauffe et mûrit, le Soleil dont le Dieu Song-Hiô lui-même, avait tressé la barbe d'or.

Or, Moun-Hâ l'ermite — qui, tel le *yotag* Rooh-Ougj, n'avait jamais détourné ses regards de la *Déesse aux yeux de saphir* — possédait un oracle sans l'avis duquel il ne prenait jamais aucune décision, Sinh, son chat sage, fidèle et magnifique, Sinh, son ami, que les autres lamas et *kittahs* révéraient avec ferveur pour la divine énigme de ses yeux d'or.

Soyeux et blanc était le pelage de Sinh; brunes *couleur de terre* étaient ses oreilles, ses narines, sa queue, ses quatre pattes, bref, toutes ses extrémités, comme s'il eût éprouvé le besoin symbolique de démontrer aux lamas que, seule, l'âme est pure, et que tout ce qui touche à l'impureté terrestre doit dissimuler, sous une nuance sombre, sa honte et sa souillure. Et Sinh-le-Chat, assis près de son maître redouté,

vivait dans l'extase de Tsoun-Kyanksé, l'idole, la déité, sur laquelle il fixait ses yeux jaunes, dorés comme l'or de la barbe de Moun-Hâ, dorés comme le corps fauve de la *Déesse aux yeux de saphir*.

Or, un soir, au lever de la Lune, comme les armées thaïs approchaient silencieusement de l'enceinte sacrée du temple de Lao-Tsoun, le saint ermite Moun-Hâ mourut, chargé d'ans, de science et de tristesse, et entouré de ses disciples, désespérés de la disparition de leur maître bien-aimé, en pleine invasion de la patrie meurtrie.

... Alors se produisit le miracle de la *transmutation immédiate* !

A peine Moun-Hâ eut-il incliné la tête et rendu le dernier soupir, que Sinh-le-Chat bondit sur le trône d'or massif où gisait son maître affaissé. Là, face à la déesse, Sinh s'assit sur le crâne rasé du kittah mort...

Et, aussitôt, les poils de l'échine blanche de Sinh devinrent d'or, tandis que ses yeux jaunes devenaient *bleus*, d'un bleu profond, immense, un peu violet comme les prunelles indicibles de Tsoun-Kyanksé, elle-même. Et Sinh-le-Chat tourna ses regards de saphir vers la Porte-du-Sud, en miaulant d'un air sauvage et impératif. Obéissant à cette injonction, comme à une force invisible et irrésistible, les lamas se précipitèrent juste à temps pour refermer les battants de bronze sur l'ennemi brahmanique et sacrilège qui s'avancait. Après quoi, les kittahs, s'armant et reprenant courage, s'élancèrent dans les souterrains du sanctuaire, attaquèrent les Thaïs à revers et les exterminèrent jusqu'au dernier. Ainsi le temple de la *Déesse aux yeux de saphir* put-il être, cette fois, sauvé de la profanation, du pillage et de la destruction, grâce à la vigilance de Sinh-le-Chat.

Et, quand ceci fut accompli, Sinh dont, autre prodige, les quatre pattes, posées sur la tête vénérable du lama mort, avaient perdu leur teinte *brune de terre* et étaient devenues blanches à ce contact — Sinh ne voulut plus quitter le trône d'or. Refusant toute nourriture, il resta toujours face à la déesse, les yeux dans ses yeux, saphirs dans saphirs,

en une sorte de contemplation ou de défi hiératique... Puis, sept jours après la mort de Moun-Hâ et la déroute des Thaïs, Sinh-le-Chat, bien droit sur ses quatre pattes purifiées de blanc, mourut à son tour, les prunelles rivées sur celles de l'idole, à l'heure où les kittahs ouvraient les portes du temple. Car l'âme de Moun-Hâ, trop parfaite pour demeurer davantage ici-bas, avait été emportée au ciel par son chat fidèle. Mais, au moment où Sinh allait expirer, il fit un suprême effort : rouvrant les yeux, il les tourna lentement, *encore*, vers la Porte-du-Sud, par où, plus tard devaient pénétrer en nombre les hordes venues de l'Annam et du Cambodge.

Et, quand sept autres jours se furent encore écoulés, tous les lamas du temple s'assemblèrent solennellement devant la déesse Tsoun-Kyanksé, à l'effet de décider qui d'entre eux succéderait au vénérable Moun-Hâ. Et ils virent s'avancer peu à peu, à pas feutrés, tous les chats sacrés du temple, dont les quatre pattes étaient gantées de blanc immaculé, dont le pelage blanc avait, par endroits, sur l'échine, des reflets d'or, dont les yeux jaunes, enfin, s'étaient mués, eux aussi, en *prunelles de saphir*. Mystérieux et graves, les chats firent lentement cercle autour de Ligoa, le plus jeune et le plus pur d'entre tous les lamas de Lao-Tsoun. Et les kittahs connurent par là que leurs ancêtres réincarnés dans les corps des animaux sacrés leur désignaient, sûrement et sans appel, la volonté de la déesse.

De nos jours encore, lorsque meurt un des cent chats du temple birman de Lao-Tsoun, les lamas se prosternent et proclament que l'âme d'un de leurs prédécesseurs est rentrée à jamais au paradis de Song-Hio, le dieu à la barbe d'or. Malheur à quiconque hâterait la fin, par accident, ou crime, d'un de ces félins redoutés et vénérés ! Les pires tourments le guetteraient, jusqu'à ce que fût apaisée *l'âme en peine* du Kittah dont la métempsycose a, même involontairement, été troublée et retardée.

.

Est-ce sur la foi de cette curieuse légende que je témoigne tant d'égards à *Madoura*, ma chatte birmane *aux yeux de saphir*?

... Peut-être?

Je me souviens de ce que Pierre Loti me disait de ses chats, errant dans sa maison de Rochefort :

— On ne sait jamais ce qu'ils pensent.



CHAPITRE XXVII

UNE PWHÉ LUNAIRE

MON beau voyage touche à sa fin.

Bientôt, il me faudra regagner, comme tant de fois, cette Europe froide, ses décors ternes et gris, succédant à la magie ensoleillée de ces visions d'Extrême-Orient, à jamais gravées dans mes prunelles...

Pourtant, une dernière joie de voyageur m'était encore réservée avant mon réembarquement pour Madras, Ceylan et la France : à Rangoun même, le spectacle assez rare, d'une *pwhé* birmane. Je dis *assez rare* parce que ces fêtes n'ont lieu qu'à certaines époques de l'année, aux changements de lune et après consultation des bonzes. La cosmographie de ceux-ci, telle que nous la révèlent leurs vieux livres, est, en effet, extrêmement pointilleuse et abonde en rêves et en phantasmes.

Ainsi, le *Logho*, ou univers, a pour fonction essentielle de se détruire pour se reproduire, de passer tour à tour par le feu, l'eau et le

vent. Quant à la terre, elle est plane, mais plus élevée vers le centre et encadrée de montagnes; son diamètre, sa circonférence, son épaisseur ont fait l'objet de calculs scientifiques, desquels il résulte qu'une moitié de cette masse est terreuse, *alias* molle, et l'autre, solide. Le tout flotte sur une double épaisseur d'air. Au delà de ces couches superposées, c'est le vide. Au centre de cette terre ainsi disposée, les Birmans situent une chaîne de montagnes et la plus colossale de celles-ci, appelée *Miemno*, soutenue par trois pieds d'escarboucle. Autour de *Miemno* — dont la face orientale est d'argent, la face occidentale, de verre, la face septentrionale, d'or, enfin la face méridionale, de rubis, — se déploie cette chaîne de montagnes, l'une enserrant l'autre.

Si vous n'avez pas très bien compris ce système cosmographique, tant pis pour vous! Car il est, paraît-il, indispensable d'en pénétrer le sens et le symbole cachés, non seulement pour les horoscopes, mais pour les maladies. Or les livres des docteurs astrologues et astronomes birmans, nous apprennent qu'il n'y a que 96 maladies (... tiens! seulement!) avec leurs recettes de guérison, correspondant à chacune d'elles, et qui se sont transmises de génération en génération comme un précieux héritage. Si donc vous ambulez de vous guérir avec le seul secours de la pharmacopée birmane il vous faut, avant tout, *potassér* ferme ladite cosmographie de ces braves gens.

Mais revenons aux *prwhés* lunaires.

A mon retour des États Chans, Rangoun est en rumeur. Les *hpongjees* — nous dirons les bonzes, pour simplifier — circulent à la file indienne dans les rues pour récolter les aumônes. Ils tiennent, tous, entre leurs bras, sous un linge blanc, des récipients en cuivre rouge que les fidèles remplissent de riz et de légumes bouillis. On se souvient que cette mendicité est incluse parmi les commandements de Bouddha à ses fidèles. Il m'arrive même en me rendant à la pagode de Chwé-



BHAMO (ÉTATS CHANS) : LE DÉBARCADÈRE



FABRICATION DES MARIONNETTES BIRMANES
A L'OCCASION DE LA « PWHE » LUNAIRE

Dagon, de croiser un tram électrique bondé de ces bonzes, transportés gratuitement jusqu'au temple. Les Anglais, on le voit, ont tenu à ce que, en ces jours de fête, les prêtres de leurs asservis fussent véhiculés gracieusement par eux, sans que leur vœu de pauvreté les obligeât à faire à pied un aussi long trajet.

Mais quelle animation extraordinaire, ce jour-là, aux abords de la Chwé-Dagon !

Ici, ce sont des charmeurs, accroupis sur le sol, qui excitent et font se lover, au choc vibrant de leurs cymbales, de longs serpents verdâtres ; là, un tatoueur breveté incise patiemment l'avant-bras d'un jeune homme étendu à terre, les traits crispés par la souffrance des mille coups d'épingles. Plus loin, des musiciens accordent leurs instruments criards : petite flûte rouge, perçante, piano à touches de bois sonores, frappées à l'aide de deux martelets, comme au Siam, au Cambodge et à Java, violon d'Europe joué à la façon du violoncelle, gongs, sonnettes et crotales. Des cortèges s'organisent de toutes parts, à pied, à cheval, à éléphant richement caparaçonné, surmonté de parasol, car, je crois l'avoir déjà dit, en Birmanie, l'ombre est l'attribut et le signe distinctif de toute élégance.

Suivons, voulez-vous, un de ces cortèges qui viennent de franchir la grille de la pagode. A l'intérieur de l'immense parc, où les bouddhas géants méditent à l'ombre des cocotiers, où les flèches et les fléchettes de bois doré lancent dans l'azur leurs prières, où les fanatiques martèlent sans arrêt leurs feuilles d'or sur la dagoba centenaire, des groupes insolites attirent tout à coup mes regards.

D'abord, la parade foraine de saltimbanques — pardon, je veux dire : le spectacle classique des comédiens et des danseuses, jouant et mimant une sorte de farce ou de *sotie*, analogue à celle de notre Moyen Age. La foule massée là paraît s'amuser prodigieusement. Moi-même, je ris de bon cœur, non aux calembours et *coq-à-l'âne* que je ne comprends pas, mais aux bonds, trémoussements et pitreries d'un acteur

masqué d'horrifiante façon et orné d'une queue de renard en coton. Devant ce bouffon, une petite ballerine birmane de treize ans se contorsionne avec une imperturbable gravité.

Un de mes voisins veut bien m'expliquer, en anglais, que ces pièces jouées, mimées, chantées, dansées, par des artistes en chair et en os, sont toujours, obligatoirement, d'un comique extrême.

Et il ajoute, en me désignant un autre rassemblement, un peu plus loin :

— Si vous voulez du drame, c'est là qu'il faut aller.

Je m'y rends aussitôt. Changement à vue. Là, en effet, les visages des spectateurs et des spectatrices sont graves, contractés, parfois angoissés...

Mon Dieu ! que se passe-t-il ?

Tout simplement un spectacle de marionnettes.

Mues par d'invisibles fils, elles ont, ces marionnettes birmanes, des attitudes étrangement humaines, dans leurs exaltations comme dans leurs affaissements. Par leurs raffinements dorés et peinturlurés, elles me rappellent assez les pantins javanais qu'on appelle *wayang kelitik* ; mais, à l'inverse de ceux-ci, ces marionnettes birmanes possèdent des membres inférieurs. Rien de plus pittoresque que les trépi-gnements d'impatience de ces *pupazzi* d'Extrême-Orient ! Ne frappent-ils pas du pied, comme des petites filles en colère, la planchette du guignol, figurant le sol où ils se meuvent ?... Quant à percevoir le moindre sens de la tragédie qui se joue sous mes yeux, mieux vaut y renoncer. Je devine confusément qu'il s'agit, — encore ! toujours ! — d'un prince charmant, d'une princesse captive, d'un génie malfaisant, d'un roi juste et bon, d'une nourrice fidèle, d'un barbier astucieux, personnages immuables de tout guignol d'Asie. A un moment, l'attention de l'auditoire est même si grande, que celui-ci en oublie, et moi aussi, les éclats de rire d'à côté. A côté, l'on s'en souvient, c'est la comédie... humaine.

Quatre siècles auparavant, Rabelais, le joyeux curé de Meudon, avait prévu ceci dans son avis aux lecteurs de Gargantua :

*Mieux est de ris que de larmes escripre
Pour ce que rire est le propre de l'homme.*

.....
Minuit, sous les palmiers.

La *pwhé* lunaire bat son plein.

De tous côtés parviennent à mes oreilles des chuchotements, des prières, des fraplements de gongs. Le peuple birman célèbre à sa façon la lune argentée, bienveillante, propice, la lune qui chasse les mauvais esprits des ténèbres, la lune qui commande aux marées, à la germination des plantes, la lune qui préside à tant d'autres phénomènes terrestres et humains.

Que de joie et que d'effervescence ! Partout, des victuailles, des rires, des parfums ! Je sais de ces familles qui festoieront, trois nuits durant. Au diable les économies !

Sous l'œil paternel d'un bouddha colossal, badigeonné de chaux, voici vingt-quatre vierges, en tunique bleu-ciel et longue jupe de soie écarlate lamée d'or, qui dansent harmonieusement *sur place*, sans bouger les talons. Leur taille svelte s'incline de droite à gauche, un de leurs bras restant fixé au côté, tandis que l'autre se tend gracieusement vers l'impassible Gautama. Oh ! les jolies filles, aux frêles épaules retombantes, aux petits seins droits, aux hanches arrondies ! Elles ont, toutes, le bas de la robe entravé, comme si les rites de cette asiatique chorégraphie leur interdisaient de se déplacer du sol où leurs pieds doivent rester *rivés*. Pendant une grande heure, elles se balancent ainsi. On dirait vingt-quatre lotus, oscillant sur leurs tiges.

Après quoi, elles s'éparpillent en gazouillant sous les arbres.

Des bouffées d'encens montent maintenant à mes narines. Dans l'air tiède voltigent des lucioles. Antennes en mineur : les bonzes qui

marmottent leurs litanies. Et, là-bas, au clair de lune, les vingt-quatre danseuses birmanes, un peu lasses et essoufflées, sourient gentiment à leurs parents et à leurs amis, de toutes leurs dents éblouissantes.

... O Birmanie, douce et lointaine Birmanie, quelle nostalgie s'empare de moi, quand je t'évoque, avec ton peuple de petites fées ambrées et de divinités géantes!

FIN



TABLES

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

BIBLIOTHÈQUE

TABLE DES GRAVURES

FRONTISPICE : M. ROBERT CHAUVELOT

	PAGES
Séoul (Corée) : Palais d'Été des anciens empereurs . . .	2-3
Pêcheurs coréens, guettant le poisson devant des trous de glace	
Instituteur coréen et sa femme	6-7
Une jolie repasseuse coréenne	
Un ménage mandchou	10-11
Moukden (Mandchourie) : Vue générale	
Moukden : Temple de Suseiden	14-15
Une rue à Moukden	
Au pied de la « Grande Muraille »	18-19
Pékin : Vue prise en avion	
Pékin : Porte de l'Est	24-25
Pékin : Temple du Ciel	
Pékin : Temple de la Littérature	30-31
Un enterrement chinois	
Une rue à Pékin	34-35
Vue des « yamens » du Palais d'Été	
Palais d'Été : le Pont Oval	36-37
Palais d'Été : la Barque de Marbre	
Li-Tchéou, guide de M. Robert Chauvelot, au pied du pre- mier portique de la Plaine des Tombeaux	38-39
Voie triomphale menant aux Tombeaux des Ming	

	PAGES
Un des tombeaux de la dynastie Ming.	42-43
L'arrivée à Nankin par le Yang-Tsé-Kiang (Fleuve Bleu).	
Une rue à Hong-Kong	56-57
Canton : entrée d'un temple.	
Canton : marchand d'éventails.	68-69
Ko-lo-Kam, potier et bourreau de Canton	
Vers le Yunnan : la vallée du Namti	76-77
Au Yunnan : attaque du train par... des marchands de canne à sucre.	
Une rue à Yunnanfou	82-83
Concours d'oiseaux chanteurs à Yunnanfou	
Hué (Annam) : la rivière et le Palais Impérial.	86-87
Hué : une des cours intérieures du Palais Impérial.	
Un groupe de mandarins et de lettrés, au Palais Impérial de Hué.	90-91
Hué : embarquement des voyageurs de... quatrième classe!	
Douves et parc des Tombeaux de Thû-duc.	98-99
Les jardins des Tombeaux de Thû-duc.	
De Hué à Hanoï, par terre... S. Exc. le mandarin Bon-thé- shuang, huyen de Bô-track, et son escorte.	102-103
Passé la Porte d'Annam, c'est un panorama de rizières miroitantes.	
Hanoï (Tonkin) : Pagode et lac des lotus.	110-111
Les repaires de la Baie d'Along	
Saïgon : Sieste cochinchinoise	116-117
Saïgon : le palais du « phu » de Cholon	
Cochinchine : Baignade indigène.	124-125
Pêcheries dans la jungle laotienne.	
Pnom-Penh (Cambodge) : le Pnom.	128-129
Pnom-Penh : Statue du roi Norodom	
Pnom-Penh : la « Pagode d'Argent ».	134-135
Intérieur de la « Pagode d'Argent »	

PAGES

Angkor-Thom : le Bayon	144-145
Angkor-Thom : bas-relief khmer.	
Angkor-Vat : le « Grand Temple ».	148-149
Bangkok (Siam) : l'arrivée sur la Mé Nam.	
Bangkok : S. M. le roi de Siam.	152-153
Une des entrées du Palais.	
Princesses du sang à l'intérieur du Palais Royal	156-157
Cinq ballerines de la Cour du roi de Siam	
Bangkok : la pagode de Wat Prakéo et le Palais Royal	162-163
Les bonzes bouddhistes de Wat Prakéo	
Bangkok : le Klong Môn	166-167
Bangkok : le Klong Sân	
Li-ka-Hong, le riche Chinois, fermier des jeux de Bangkok	170-171
Offrandes en papier destinées à être brûlées à l'occasion de la crémation royale	
Sur le passage de l'urne funéraire. A gauche, la marine; au premier plan, les timbaliers royaux	174-175
L'urne funéraire contenant le corps tassé du Roi.	
Rangoun (Birmanie) : les éléphants du port.	180-181
Rangoun : la pagode Chwé-Dagon.	
Chwé-Dagon : une chimère	182-183
Pèlerins de la pagode Chwé-Dagon.	
M ^e Naung Nyûn, avocat birman.	186-187
Pégu : le Révérend Tynan et ses catéchumènes	
Pégu : la pagode Chmé Daouah. Le Révérend Tynan entre deux bonzes	188-189
Pégu : le Bouddha colossal (32 m. de long) sous son hangar métallique	
Le visage du Bouddha couché de Pégu.	190-191
La plante des pieds du Bouddha de Pégu.	
Haute-Birmanie : sur l'Iraouaddy	196-197
Mandalay : l'ancien Palais Impérial	

	PAGES
Mandalay : entrée des 450 pagodes	204-205
Des aigles planent au-dessus des 450 pagodes.	
Bhamo (États Chans) : le débarcadère	
Fabrication des marionnettes birmanes à l'occasion de la « pwhé » lunaire.	214-215

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN
BIBLIOTHÈQUE

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.	VII
CHAPITRE I. — Au « Pays du Matin Calme ».	I
— II. — Moukden, capitale mandchoue.	11
— III. — Au pied de la Grande Muraille.	17
— IV. — Les splendeurs de Pékin.	23
— V. — Le Palais d'Été et les Tombeaux des Ming.	33
— VI. — En descendant le Yang-Tsé-Kiang.	43
— VII. — Dans Changhaï hypercivilisé	49
— VIII. — Hong-Kong et Macao.	55
— IX. — Canton, sphinx inquiétant	63
— X. — Un voyage au Yunnan	75
— XI. — A la Cour d'Annam.	89
— XII. — Mausolées impériaux d'Annam	95
— XIII. — De Hué à Hanoï.	99
— XIV. — Les repaires de la baie d'Along.	109
— XV. — Saïgon et la Plaine des Joncs.	115
— XVI. — Les beaux soirs de Pnom-Penh.	127
— XVII. — Fête bouddhique chez le Roi Sisowath.	133
— XVIII. — La prodigieuse Angkor.	141
— XIX. — De Saïgon à Bangkok	151
— XX. — Siam, heureux Siam...	157
— XXI. — Bangkok, Venise d'Extrême-Orient.	163
— XXII. — Crémation royale siamoise.	169
— XXIII. — Rangoun et sa pagode Chwé-Dagon	179
— XXIV. — A Pégou, avec les missionnaires.	187
— XXV. — Vieille Birmanie...	195
— XXVI. — Mandalay et ses 450 pagodes.	203
— XXVII. — Une pwhé lunaire.	213

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR BERGER-LEVRAULT, A NANCY
LE 31 DÉCEMBRE 1927

IL A ÉTÉ TIRÉ, AVANT IMPRESSION DES EXEMPLAIRES NON NUMÉROTÉS, 3 EXEMPLAIRES SUR JAPON POUR M^{me} LA COMTESSE DE NOAILLES, POUR M^{me} ROBERT CHAUVELOT, NÉE ALPHONSE DAUDET, ET POUR M. ROBERT CHAUVELOT, AINSI QUE 55 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA, DONT 50 EXEMPLAIRES DANS LE COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 50 ET 5 EXEMPLAIRES, *hors commerce*, MARQUÉS DE A A E.

